

# LA VARENDE CADOUDAL





**CADOUDAL**



LA VARENDE

# CADOUDAL

NOUVELLES EDITIONS LATINES

1, rue Palatine, PARIS (6°)

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux *Nouvelles Editions Latines*, service Bulletin, 1, rue Palatine, Paris (VI<sup>e</sup>).

Vous recevrez régulièrement et sans engagement de votre part le bulletin des nouveautés.

*AU PURISSIME*  
*A CHARLES MAURRAS*





## LIMINAIRE

*Ce livre fait appel à beaucoup de Mémoires du temps : d'Andigné, Hyde de Neuville, Puisaye, Rio, Le Guillevic, La Sicotière... A de nombreux souvenirs particuliers, à des traditions, des correspondances, des recherches sur place, des interrogatoires. A deux importants dossiers inédits, le dossier Muller et le dossier Simon.*

*Mais surtout au livre de Georges de Cadoudal, neveu du héros, livre publié posthument en 1887 et devenu fort rare; que je n'ai pu trouver qu'à Kerléano et ne tenir que de Mademoiselle de Cadoudal elle-même.*

*C'est la base de mon approximation; je l'avoue et m'en fais honneur, car Lenotre l'a démarqué, ne le mentionnant qu'à peine et négligemment... Je pourrais en citer, chez lui, des pages entières utilisées sans référence. Je délaisserai Lenotre le plus possible, par dédain pour la manière et par méfiance pour l'homme. Il reste le type du radical à prébendes et fructueux arrérages, à rosette et habit vert. Compter les victimes, sans doute, mais saluer bien bas les bourreaux patentés.*

*Alors que ces pages étaient sous presse, parut l'étude du commandant Lachouque, d'ailleurs excellente, mais qui nous a forcés à retarder notre essai. C'est le seul reproche que nous puissions lui faire; avec peut-être une tendance à trop accorder au rôle de Mercier. Non : jamais, à la guerre, la finesse n'a surpassé la puissance.*

*Il existe, d'ailleurs contre Cadoudal, une prévention enracinée dont il faudra le défendre, même se défendre. Malheur aux vaincus ! Pour le Français, échouer c'est pécher. Mais il est grand. J'ai mené presque en même temps son livre et mon étude sur don Bosco, et je ne trouvais pas gênant d'aller de l'un à l'autre. Même origine paysanne, même amour exclusif, l'un pour Dieu, l'autre pour le Roi ! même pureté, même ténacité sans fléchissement. Georges est un des Saints de la paysannerie, comme don Bosco. Il réunit le confesseur et le martyr.*

*Je reste partisan et ce livre est un pamphlet, mais un pamphlet de toute loyauté, qui ne demande à la passion ni son aveuglement ni sa rage, mais sa force et son mépris.*

LA VARENDE.

## PREMIERE PARTIE



*« Ton Dieu, Ton Roy, tu serviras  
Jusqu'à la mort, fidèlement. »*

Les Commandements de l'armée catholique royale (archives de Kerléano).

## CHAPITRE PREMIER

Le personnage de Cadoudal est parmi les plus purs du martyrologe royaliste, parmi les plus émouvants de l'épopée chouanne, et, en sus, parmi les plus mystérieux, les moins expliqués... L'énigme de Cadoudal demeure, et ce livre tend à la poser aussi largement, aussi complètement que possible, plutôt qu'à la résoudre. Que chacun se fasse une opinion personnelle : la vie ne s'isole pas.

Personnage de contrastes et d'antinomies, cet homme aux activités surhumaines a été soutenu par une âme d'une telle candeur, un esprit d'une clarté telle, que, semble-t-il, seule la méditation intense aurait pu le former. En lui, le rêve et l'action vont de pair. Impossible d'ignorer la délicatesse intime de l'énorme athlète; impossible de ne pas affiner cette brutalité qu'on lui attribue; de ne pas évoquer sa pureté, sa tendresse, sa dévotion. Une foi vivante accompagne ses cruautés et ses indulgences. Le chapelet des Chouans n'est pas pour lui un signe de ralliement, mais bien un ustensile vital; ses doigts puissants l'égrènent et le malaxent. Quand tout est perdu, Georges accepte avec ce qui dépasse le courage : avec de l'indifférence. Son fatalisme est à base d'esprit chrétien, d'espoir en Dieu, d'attentisme céleste. La Mort, voici le Grand Repos, la Récompense, pour une vie qui, dans sa brièveté, fut plus remplie que trois autres.

Cadoudal, ardent et chaste, violent et doux, épais et fin...

Cadoudal est morbihannais. Il dépend de cette région si particulière et qui ne déçoit jamais la curiosité qu'elle inspire. Pays sauvage et comme perdu, comme recouvert par le passé infiniment lointain; solage paraissant un peu hors du monde, appartenant à ceux qui ne sont plus... Une race puissante, tumultueuse, s'y est ensevelie. Ses ossuaires de pierres géantes inquiètent et suggèrent. Les ombres tournent autour des mégalithes. Partout, des tumulus, des alignements, des dolmens, des allées couvertes, des cromlechs. On échafaude des thèses, on poursuit des hypothèses; les rêveurs lui accordent des privilèges, des gloires ésotériques.

Quand le petit Georges s'en allait de Kerléano gagner l'école enfantine d'Auray, sur moins d'une demi-lieue, il devait saluer cinq calvaires, et pouvait jouer autour des dolmens; la préhistoire et l'ère chrétienne se superposent. Les croix remplacent les pierres milliaires, les édifices cyclopéens et bruts voisinent avec les chapelles égarées.

Terroir attractif, d'une extraordinaire lumière, d'une couleur rare et d'argent, où des pins grisent l'espace, où les maisons se tassent, violâtres ou intensément blanches; où les bras de mer, les méandres marins, les lagunes, luisent, indigo. Où tout résonne, comme si, là encore, la terre était creuse, tombale. Pays de parfums, comme d'aromates. Le souffle des collines de Lanvaux, face à Belle-Isle, me poursuivra jusqu'à mes derniers jours. De retrouver, d'évoquer la senteur indicible, me tordait le cœur, jadis...

Une race de purs Celtes y vit encore; des gens aux cheveux bruns et aux yeux bleus, côte à côte avec

des émigrés venus de la Grande-Bretagne se réfugier sur la Petite, après la disparition des fondateurs gigantesques. L'homme y est fier et peu bavard; la femme, très fine et courageuse, avec, dans l'extrême jeunesse, une grâce un peu sarrasine. On y est pauvre même aujourd'hui. En 1780, un tiers seulement du pays était cultivé. Les landes règnent, avec des pins qui ont fini de proliférer mais qui étaient plus rares anciennement. Moins de chemins que de sentiers, à peine de champs, dans la lande débordant de bruyère et de *guinche*, la grande herbe à épis qui coupe les doigts. Pays de loups. J'ai compté, dans mon jeune âge, soixante-sept pattes droites clouées sur la remise de Gournava, au Moulin, chez Marie le Thort que j'aimais tant, et dont les os légers ont rejoint les énormes fémurs préhistoriques des cimetières. Harpes immenses de la lande, où le vent chante au ras du sol comme un compagnon, qui, autour de vous, gambade et siffle.

\*  
\*\*

Le fameux Georges CADOUDAL — car c'est sous la Restauration qu'on écrivit définitivement Cadoudal en lui enlevant l'accent superbement guttural de son vieux nom — naquit en 1771 à Kerléano, tout près d'Auray, à l'ouest de la jolie ville couleur de sardine, mais cependant sur la paroisse de Brech qui se trouve assez loin au Nord. Il naît sur un petit domaine agricole, car le moulin est une fausse légende. Il sort d'une très ancienne famille de « laboureurs », ce beau titre qu'ils revendiquaient, mais qui paraît en avoir dissimulé d'autres. De moyens propriétaires exploitants, dans une aisance certaine.

Son père ? Louis Cadudal; sa mère ? la jolie Marie-

Jeanne Le Bayon, d'une bonne souche de tenanciers et de marins. La belle-mère, la mère de Louis Cadoudal, une autoritaire et une criarde, que sa corpulence paralysait et qui souffrait des multiples maux qu'engendre l'obésité. On a dit que Georges lui devait sa lourdeur. La jolie bru dut longtemps se contenter de mettre au monde ses enfants. A Kerléano, vivait aussi le cadet de Louis, son frère Denis, qui ne s'était pas marié; plus intelligent, plus instruit, théoricien de l'agriculture et sans doute la tête masculine de l'exploitation. Il appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François, et se montrait extrêmement pieux. Il formait le personnage si important dans les familles vivant ensemble, le personnage influent de l'oncle.

Le père de Georges était célèbre dans tout le Morbihan comme joueur de *soule*, et cela n'est pas à négliger pour les ascendances du héros et du chef. Champion de *soule* et directeur des combats. La *soule* était un lourd ballon de cuir qu'on se disputait souvent de paroisse à paroisse, et qui devenait un sport athlétique et dangereux. Le *rugby* en est la pâle imitation. Les parties de *soule* se terminaient toujours par des blessures et trop souvent par des morts; l'acharnement y prenait forme de frénésie.

Une dizaine d'enfants à Kerléano, dont quatre seulement survécurent à la trentaine.

\*  
\*  
\*

Aujourd'hui, le domaine de Kerléano s'est agrandi, ennobli, anobli. D'abord, avant toute chose, on subit l'impression du mausolée considérable érigé devant sa barrière, à toucher l'habitation, et dont l'ombre blanche plane... Une chapelle ronde, au toit en voûte de four, exhaussée par plusieurs marches, où gisent



les ossements du héros, ceux de son frère d'armes, Mercier La Vendée, et les corps des siens. Autour, de grands arbres entretiennent un murmure de prières.

Maison restreinte, couverte de ramée, qui s'est élevée d'un étage mais dont les ouvertures n'ont pas dû changer beaucoup. Un puits, derrière. Des fleurs partout, dans cette écume que la Bretagne épanouit autour d'elle, avec son printemps précoce que les pins et les joncs rendraient facilement terne. Mais les genêts sont la déclaration vernale de l'Armorique. Sur la route d'Auray, on passe entre des murailles d'or vif et sans nom, parfois hautes de dix mètres. Kerléano est en bonnes mains. Il y persiste mieux que le souvenir : l'âme et l'esprit y demeurent.

\*  
\* \*

Il nous est difficile d'imaginer la dévotion de ces gens-là. Nous l'avons perdue, même les meilleurs d'entre nous. Ce n'était pas une bigoterie, des pratiques machinales ni du conformisme. Chez eux, régnait une ferveur véhémence; un sens de l'union avec Dieu qui transformait les êtres et leur conférait une dignité perpétuelle, dépassant de beaucoup leur condition. Tous, à fréquenter assiduellement le Premier Gentilhomme du Monde, avaient pris une distinction qui leur était devenue naturelle. Nous pourrions encore en retrouver des exemples dans la Vendée et dans certains pays protestants, dont les habitants ont longtemps souffert pour leur foi. Les pères tiennent du patriarche et les enfants du lévite.

Dans cette atmosphère de plénitude, se développera le petit Georges. Ils étaient munis d'une foi si vive que le martyre, qui tant les couronna, leur sem-

blait une fin, si ce n'est normale, tout au moins rassurante et presque confortable.

La famille y est stricte, pas engoncée, mais nantie d'une gravité foncière. Les filles y demeurent pures et les jeunes gens chastes. La grande facilité du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avait point touché ces parages bretons où les joyeux drilles et les « évaltonnés » ne récoltaient que mépris. Il est certain que la pureté de tout ce peuple lui donnait une apparence mélancolique.

Cependant faisons remarquer que ses poètes ont affadi la Bretagne. Renan, Brizeux, Souvestre, Féval, Loti, ont curieusement transporté dans la race bretonne leurs anémies personnelles. Nous n'avons point en France, sauf peut-être en Auvergne, de peuple plus robuste et marqué d'une telle force initiale, d'une telle sauvagerie — et ceci doit s'entendre dans le sens de la puissance profonde, dont l'entêtement reste une des manifestations. Les Bretons sont timides mais non pusillanimes. C'est peut-être leur vigueur intime, dépassant leur faculté d'expression, qui leur donne cette lenteur. Je crois que seulement en Bretagne on pourrait trouver une chapelle dédiée, comme en Trégorrois, à *Notre-Dame-de-la-Haine*... Les écrivains régionaux en ont fait une race de romances et de keepsakes.

Leur force a permis aux Bretons, quelles que soient la rudesse de l'habitat, la difficulté du labour et de l'opération de vivre, de garder une âme intacte. Le souci du salut éternel leur restait dans toute son instance et la vie quotidienne n'empiétait pas. La vie courante demeurerait à son plan secondaire. Le Breton d'alors comptait aussi formellement sur sa place au Paradis que sur sa place à table. Il faut se pénétrer de ce milieu austère et sensible si l'on veut comprendre

la Chouannerie, ses soldats et ses chefs; l'insurrection brûlante qui maintint dix ans les Bretons sous les armes, malgré les hécatombes et les tortures.

Georges Cadoudal sera toujours en *attente de vivre*, bien loin de demander à l'existence un idéal matériel, même une situation régulière. Cela n'avait point pour lui de *réalité*. Chez eux, tout était espoir, préparation, au delà. La vie est postmortelle. L'homme ne commence d'être qu'en n'étant plus.

## CHAPITRE II

Il fut tout de suite, dit-on, excessivement vigoureux. C'est un enfant *blond*, aux cheveux de lin ou de cuivre comme son frère cadet Julien; aux cheveux très bouclés, formant bonnet, et qu'on a coupés tout de suite, chose peu fréquente en Bretagne et à l'époque. Les Morbihannais considéraient comme une déchéance de ne pas porter crinière.

On a quelque peine à se le représenter dans cette qualité claire. Pour les hommes énergiques, nous imaginons toujours des moricauds. Nous gardons le romantisme de l'Arabe, de l'Africain; peut-être même le cuisant souvenir de la romanité.

Enfin le petit Georges, de ce prénom qui deviendra un nom de guerre, universellement craint, universellement respecté, n'est, en 1775, qu'un puissant enfant aux cheveux fins et dorés, à la carnation fraîche.

Il se développa en largeur plutôt qu'en longueur. Ce n'est pas un Celte; il doit descendre des Grands-Bretons émigrés. A l'air et sous le ciseau, il brunira, et la tête de la guillotine était châtain foncé. Le nom de Cadoudal en dialecte signifierait GUERRIER AVEUGLE, de *Cado* ou *Cadou*, soldat, et de *Dal*, aveugle. Dans les vieilles chartes, on trouve même CADWAL. Cela permet de rêver sur l'antiquité de la famille. Ne serait-elle pas d'origine noble ? Il existe, à vingt

kilomètres de Vannes, sur la route de Josselin, un village de Cadoudal qui est de haute mine. Je l'ai traversé un jour où son nom, le soleil sous nue, ses pierrailles sombres, le rendaient singulièrement tragique et féodal<sup>1</sup>.

Georges est né sous Louis XV. Un de ses premiers souvenirs doit se rapporter à la mort du Bien-Aimé; l'enfant commence à se souvenir dès l'âge de trois ans. Il a dû être vivement frappé par la tristesse de la maison loyale. A la mort du Roi, l'on prenait deuil de père; la coiffe de Marie-Jeanne mélangea du crêpe à son linon... De même, à l'avènement du roi Louis XVI, du pieux Louis XVI, Georges dut partager l'espoir des siens. Il a certainement prié pour lui matin et soir, joignant ses grosses patoches devant le lit clos, à genoux sur le banc de montée.

\*  
\*\*

Mais à cette époque-là, Georges Cadoudal n'était qu'une large fillette mal taillée. Oui, c'était une fillette qui s'agenouillait pour demander à Dieu de préserver le Roi qu'il vengera; une fillette qui gam-

---

(1) « Le nom de Cadoudal, autrefois Cadudal, est porté par une localité du Morbihan, berceau d'une race chevaleresque. A celle-ci, des coïncidences très remarquables permettent de rattacher très vraisemblablement les ancêtres de Georges. Ils auraient essaimé à Kerléano dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle » (de Lantivy-Trédion; *Un héros du nationalisme*).

...En date du 12 octobre 1814, la famille Cadoudal fut « anoblée et maintenue de noblesse, comme peut-être issue des anciens seigneurs de Cadoudal en Plumelec » (Le Révérend).

Armes des Cadoudal modernes : D'azur au dextrochère paré d'or, se mouvant de dextre, tenant une épée d'argent garnie d'or, surchargée d'un bouclier d'hermines, à la fleur de lys de gueules en abîme.

Devise : *Douc ha mem bro* — Dieu et ma Patrie.

Supports : Deux chats-huants.

badait malgré ses jupons; qui grimpait aux arbres malgré ses cottes. Voilà la première image, étrange, du grand guerrier, du grand fauve.

En robe jusqu'à sept ans ! Les robes enfantines — garçonnères ou féminines — étaient fabriquées de rudes étoffes, plutôt brunasses; à plis, la jupe d'une seule pièce tenant au corsage à taille haute, étoffe que, cinquante ans plus tard, on nommera « milaine » ou « pilou ». Jupe très longue, Là-dessous, une chemise descendant jusqu'aux chevilles. Les bas retenus sous le genou par des lacets.

A partir de sept ans, à partir de « l'âge de raison », le mioche prenait le vêtement masculin. Qu'il est touchant et noble de voir admettre que sept années d'existence suffisent pour vous donner la raison ! Sans doute, alors, une copie réduite de vêtements paternels. Les costumes bretons variaient beaucoup, mais surtout dans les petits détails. On est fondé à croire que leur grande diversité locale ne se précise pas avant la Restauration. Certes, le paysan de Cornouailles n'a pas le même uniforme que celui du Léon, des variations villageoises se produisent, mais certainement moins affirmées sous l'Ancien Régime que dans les temps modernes. On peut supposer qu'en 1780 Georges portait une manière de *bragoubraz*, le grand pantalon de zouave en toile de chanvre plissée, terminé par des guêtres, la veste courte et le long gilet plus ou moins chamarré : le *chuppen*.

En somme le costume classique des Chouans. Le chapeau de curé, le chapeau « à guides », au double ruban de velours et à la boucle.

D'ailleurs voici quel était le costume de son frère en 1801, quelques jours avant son assassinat et d'après le procès-verbal du courageux juge de paix d'Auray :

« ...vêtu d'un chapeau rond à grands bords, grande culotte de toile, d'un habit veste et gilet bruns, avec des sabots aux picds ». C'est la seconde image qu'on peut retrouver sur la route de Kerléano à Auray, quand Georges s'en va en classe, petit paysan trapu et cossu, vif et bondissant, explosif, à peine lesté par son bissac qui contient cahiers et nourriture.

Mais la troisième image est aussi nette. Dès qu'il entre au collège Saint-Yves, vers sa douzième année, il en prend l'uniforme, « à pantalons et chapeau tricorne ». Ensuite, il se trouve bientôt dans une situation de fortune et d'instruction qui lui permet, qui l'oblige, de prendre le costume citadin des professions libérales. Bientôt il revêtira les déguisements multiples du chevalier errant, du chef occulte de sa région. D'ailleurs il fut toujours « farand », et, vers la fin de sa vie, n'admettait que la correction, si ce n'est le raffinement de la tenue, malgré l'énormité de sa masse corporelle et les déplacements de sa garde-robe.

\*  
\*\*

Le Collège Saint-Yves exercera sur lui la plus forte influence. C'était une très ancienne fondation, datant de 1577, et passée en 1631 sous la coupe des Jésuites. Il portait le nom du Saint si cher à la Bretagne, de son pieux avocat, de son tendre procureur, qui aurait dû cependant être réservé aux Normands plaideurs, à nous qui nous rangeons sous l'épée étincelante de Saint Michel.

Le début de Saint-Yves, du collège, ne fut pas uniquement scolaire; en fait, il semble bien que cet institut, qui allait devenir un centre d'instruction et d'éducation juvénile hors de pair, n'ait été d'abord qu'une *maison de retraite*; demi-couvent où les âmes

inquiètes trouvaient du silence, une sorte de claustration et des appuis moraux. Les Jésuites lui donnèrent une activité nouvelle et le rendirent l'émule de leur fameux collège de La Flèche. On ne peut les accuser d'avoir vu trop grand puisque, malgré son ampleur, la fondation se révéla trop exigüe.

Il avait été édifié dans la rue d'Auray, sous le rempart, dans le faubourg. Vannes est une ville inconnue et charmante; une de ces villes françaises dont la grâce est une révélation et peut émouvoir. Elle a conservé la plus grande partie de ses belles murailles, à machicoulis, à créneaux, en pierres qui ressemblent à des lingots d'argent. L'enceinte fit bien du tort aux Chouans dépourvus de canons, mais aujourd'hui, une municipalité intelligente a fait de cette défense une parure incomparable, avec des jardins, des parterres, des essences choisies. La ville descend jusqu'à son port, qu'elle reçoit devant une très riche porte de granit roux, et que domine une effigie polychrome du bon Saint Yves. La porte s'appuie de constructions hémi-circulaires, qui évoquent les dessins, les gouaches du vieux temps et les havres de Monsieur Vernet. Si l'on continue à soigner la ville, on pourra en faire un ensemble de qualité précieuse.

Le collège devait compter parmi les plus beaux édifices de Vannes. Tout a été refait en 1887, pour le mettre sous l'égide de Jules Simon, parce que ce fantoche était né à Lorient. Quand aura-t-on l'audace de l'appeler : LE LYCÉE CADOUDAL ?

Mais ce qui ne fut pas touché, c'est la chapelle, où nous pouvons retrouver Georges. Elle appuie l'Hôtel de Ville de sa façade jésuitique : « *Fundavit eam altissimus* », lit-on en exergue près de statues



pesantes et d'un lourd calvaire. Style des Bons Pères, plat mais absolument pur et de belle tenue. Recherche de simplicité et de raffinement dans la froideur. Architecture abstraite, sans souci des effusions, mais de haute classe et pour laquelle on est injuste. Il faut oublier beaucoup de déclamation et de grandiloquence pour être digne de ce style-là...

L'intérieur, du plus strict dessin, est tout blanc avec quatre arcades portant tribunes, une estrade de fond, en arc surbaissé. Des autels en marbre blanc relevé de noir. Le maître-autel déploie un magnifique retable à colonnes, avec des bois dorés à la feuille qui enlèvent toute idée macabre; rien de l'autel « privilégié des défunts ». Des statuettes, d'une délicatesse ingénieuse. Les petits autels d'appui ne sont que pureté et finesse de lignes.

Devant le tabernacle, une lampe de sanctuaire qui attira mon attention : elle devait être célèbre dans tout le collège pour sa valeur; une vasque d'argent avec ses chaînes et ses têtes d'anges, que le proviseur vient de remettre en vue et qui pèse *sept kilos*. Cette lampe m'a retenu, car je sais la sorte d'hypnose que ces objets brillants peuvent déterminer sur des yeux las. Ses regards ont dû s'y attacher. Huit années de prières, au moins.

Le collège réunissait la plupart des enfants de la classe moyenne, des « aisés », et semble avoir été un milieu de recrutement très homogène. Peu d'écoliers appartenant à la noblesse; le marquis de Beauveau y fut élevé mais cela parut une anomalie.

Les Jésuites avaient passé la main avec leur expulsion, et les cours y étaient donnés par des prêtres du diocèse, d'ailleurs inféodés. On a dit à juste titre que le collège Saint-Yves avait formé le cœur de la

chouannerie bretonne, non seulement parce qu'il venait d'éduquer Cadoudal, mais pour avoir instruit tant d'autres de ses lieutenants, de ses subalternes, en qui vivait aussi une foi agissante et réfractaire.

L'enseignement qu'on y donnait touchait plus à l'éducation qu'à l'instruction. Plutôt que des savants y faisait-on d'honnêtes gens et des chrétiens. Nos examens, nos concours ont déterminé, même dans les écoles les plus aristocratiques, c'est-à-dire, hélas, les plus coûteuses, une émulation de fours à bachots, utile mais dégradant. Les « programmes » ne permettent plus une culture raisonnée et délicate. Tous nos enfants sont des *plantes forcées* qui souffrent quand il faut les remettre en pleine terre, dans le compost vital.

D'ailleurs, la formation du caractère y prenait une forme anormale pour le temps. Les élèves étaient groupés comme dans une école anglaise, sous l'autorité d'un de leurs condisciples, choisi par eux-mêmes, qui les prenait en charge matériellement, moralement.

Qu'on y songe : à une époque où il était d'usage de ne pas même avoir de vacances, où l'élève restait cinq ans sans revenir chez lui, les écoliers de Saint-Yves ne *connaissaient pas l'internat*. Ils couchaient chez d'honnêtes vieille filles ou veuves, sous la surveillance de leurs délégués, et ne se rendaient au collège que pour les cours ou les cérémonies.



Georges Cadoudal y entra en sixième, après quelques années de défrichage passées à l'école d'Auray, sous la coupe familiale.

Sa venue à Saint-Yves fit sensation. Il résista aux brimades que sa fierté ne supportait pas et il sut se

faire immédiatement respecter. En pénétrant pour la première fois au collège, la tradition exigeait que le nouveau baisât humblement la pierre du seuil sous l'œil dédaigneux des anciens. Georges ne se courba point, et, dans le tohu-bohu, les vociférations, fit tête et fonça. Sa force, sa décision, ses coups, écartèrent même les plus acharnés. Et ceci alla plus loin : toute une coterie, probablement celle des opprimés, se groupa autour de lui et reconnut son autorité ; autorité virtuelle, qui semble avoir dépassé l'autre, l'autorité officielle qu'il sut tout de suite prendre à titre de chef d'équipe, de « capitaine ». Le fils du champion de soule dirigea très vite les combats. Peut-être qu'il y protégeait les faibles, dans cette affreuse réduction du monde qu'est le collège, où l'homme prend bien plus vite conscience de sa lâcheté que de l'honneur. Georges dut intervenir pour la gloire.

Cette éducation à l'extérieur avait aussi ses inconvénients ; les enfants restaient sensibles à la mode et aux idées en cours. Peut-être faut-il faire intervenir à cet égard l'amertume du bas-clergé qui faisait des mécontents de tant de prêtres. Car cette institution animée d'un tel *loyalisme chrétien*, était bien moins dévouée au régime vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les philosophies nouvelles y trouvaient bon accueil. C'est un fait dont les conséquences ont été assez singulières pour qu'on les mentionnât : les idées révolutionnaires y nichèrent. Georges, ce parangon futur du royalisme absolu, en prit sa part, et alla même fort loin dans l'esprit de fronde, de rébellion. D'ailleurs il semble surtout avoir dominé en logique, dans la raison méthodique, plus qu'en littérature ou en histoire. Son caractère et sa dialectique lui donnaient

beaucoup plus d'ascendant, plus que ses succès de latiniste.

On a la surprise de voir Georges signer une adresse de félicitation et d'adhésion au mouvement déclenché par Moreau à Rennes, contre la noblesse des États de Bretagne. Moreau, alors élève de la Faculté de Droit après un court passage à l'armée, était devenu le « prévôt » des étudiants. Le futur général de la République, l'étrange idole des soldats, qui balança un instant la gloire et le succès de Bonaparte, avait levé l'étendard de la révolte. En décembre 1788, il attaqua le couvent des Cordeliers où les députés du Premier Ordre s'étaient réunis.

Quelques années plus tard, Georges professait des sentiments bien autres à l'égard de ceux qu'il menait au combat et qui acceptaient d'un tel cœur son autorité paysanne. C'avait été, chez lui, un dévoiement juvénile de la générosité.

### CHAPITRE III

Mais il y a moins connu et plus suggestif, de beaucoup, et le collège Saint-Yves nous révélera ce dont on ne parle guère, et qui, cependant, expliquerait mieux le caractère et l'action de Georges que toutes les hypothèses amoncelées.

On ne connaît pas exactement sa date d'entrée, mais l'on sait sa date de sortie : elle est de 1791 et cela est anormal. Georges fut même *obligé* de quitter Saint-Yves, par la fermeture de l'institution. La persécution religieuse en chassa les maîtres. Comment ! voici un jeune rural, assez cossu, il est vrai, puisque les économies de son oncle montaient à neuf mille livres, ce qui nous donne le ton de la famille — neuf mille livres et en or, en louis — mais qui se trouve l'aîné de plusieurs enfants, donc obligé de prendre un métier puisqu'il ne suit pas celui de son père et qu'il faut vivre. Et il *s'attarde* ainsi dans une maison d'études ! Sous l'Ancien Régime, à dix-huit ans, on considérait comme absolument terminée l'éducation des plus riches. Alors ne faut-il pas supposer des intentions dépassant le simple désir de s'instruire ?  
UNE VOCATION RELIGIEUSE ?

Je le crois. Georges y renoncera en voyant les difficultés de la prêtrise, à l'époque, mais ne l'aurait-il pas rêvée en premier lieu ? Cela expliquerait cette qualité chrétienne à laquelle il parvint et qui ne

fléchit jamais. Georges est nettement un *illuminé*, en donnant à ce vocable toute sa noblesse, sa petite flamme de Pentecôte au front. La foi qu'il porte en lui le propulse et le détermine, lui confère une claire certitude, une pureté que rien ne doit ternir.

Cette chasteté qu'il maintint, déjà exceptionnelle dans tous les milieux, surtout dans les milieux guerriers, devient ici un élément extraordinaire; retenue anormale et quasi impossible, quand on la replace dans sa vie errante, dans sa vie batailleuse. Qu'on pense aux enthousiasmes qu'il a suscités; qu'on y compare, par exemple, les fantaisies de Charette et son fameux harem. Georges, lui aussi, sut éblouir; il fut chéri comme un prince de la jeunesse; dans son entourage, il n'a trouvé que des séides, des fanatiques, et il est bien évident que les femmes, plus encore que les hommes, surent et voulurent l'auréoler.

Songeons aux promiscuités, évoquons la facilité des cachettes, des cohabitations; que de pièges pour une détente sensuelle ! Et quels besoins dans une vie si rude, tellement dispersée et privée de toute affection familiale !

Enfin, cette vigueur légendaire qui semble n'avoir pas été trop exagérée. Bien entendu, il ne faut pas prendre à la lettre toutes les prouesses de force; faire état de telle margelle d'une demi-tonne qu'il déplaçait, ni de ces fûts de cidre qu'il buvait à la bonde et à bout de bras, et dont tous les chefs populaires sont gratifiés. Son neveu cite le poulain qu'il maintenait par les jambes de derrière, tandis qu'on fouaillait le jeune cheval. Même si l'on sourit à l'exploit de force, indéniablement reste l'exploit d'endurance. La résistance à la fatigue, à la maladie, qu'il a prouvée. Ce perpétuel entrain, cette décision immédiate, ne

pouvaient provenir que d'une santé à toute épreuve. Jamais de ces réactions amollies qui sortent d'un homme las.

Pour Georges, en plus, il y a unanimité sur sa carrure géante, sur son cou de taureau. Il était bâti en force courte, l'athlète au torse de puissance sur des jambes réduites, l'homme trapu qui surclasse tous les gaillards sans fin, les sots en longueur, conformation qui va toujours avec une vigueur érotique spéciale.

Et celui-là put rester chaste ! Quelles convictions fallut-il pour l'écarter de la femme ? A trente-trois ans, quand il mourut, on peut croire qu'il était vierge. Quelle que soit la religiosité du milieu qu'il anima, une telle retenue ne peut guère s'expliquer que par une volonté religieuse de renoncement : un renoncement de prêtre.

\*  
\*\*

D'ailleurs, cette chasteté n'intervient-elle pas très fortement dans sa façon d'être, dans sa manière intellectuelle, avec sa force de décision et son sens de l'absolu ? Georges a vécu en ascète. Il s'est refusé, non seulement le plaisir, mais le simple confort, autant que la bonne chère. Qu'il fût nourri, sans doute, mais ce n'est pas aux salles à manger qu'il fréquentait que Georges pouvait trouver des tables fines ; heureux encore quand il parvenait à calmer sa fringale... Comme chef de guerre, Cadoudal vécut dans des masures, des tanières, des caches pourrissantes.

Alors, chaste et abstinent, Georges prendra la sévérité intellectuelle des thébaïques, des martyrs volontaires, qui sont tellement éloignés des indulgences intimes et de l'aménité personnelle que se permettent

les voluptueux. Il aura la véhémence, l'intransigeance des êtres vierges, qui n'ont rien concédé au corps, chez qui la chair n'entre pas en ligne de compte et jamais n'a le droit d'élever sa plainte. Chez ce héros il y a beaucoup d'inhumanité.

\*  
\*\*

En sortant de Saint-Yves, Georges se placera, pour gagner son pain, dans une étude de notaire. Cela prouve qu'il lui fallait un métier pour sa subsistance, car on voit mal le farouche géant *en train de grossoyer*, n'est-ce pas ? Cela indique aussi que probablement il était admis sans pension à l'institut, sans doute avec une bourse de séminariste, ou du moins de complément d'études en vue de la vocation, puisque, aussitôt sorti, il se monnaie. D'ailleurs, ce n'est pas pour faire un saute-ruisseau que ce puissant garçon s'attarde jusqu'à vingt ans en pension. Non, il y avait une idée de derrière la tête, et celle-là ne pouvait être qu'un appel, que l'espoir d'un sacerdoce auquel il renonça, mais qui lui a laissé une foi indéfectible et cette empreinte de la chasteté, de la chasteté avant tout, à laquelle les hommes qui ont commencé par l'idée de prêtrise restent si intuitivement attachés. A ma connaissance, M. de Guillermy, dans ses *Souvenirs*, est le seul à en avoir nettement parlé.

\*  
\*\*

Le collège Saint-Yves eut une autre influence sur sa vie. Il lui permit une facilité sociale que Georges n'aurait certainement pas acquise si ses années d'études et de contacts ne lui avaient permis de voir tant de monde, tant de jeunesse, et d'y exercer déjà cet ascendant qui deviendra une sorte d'emprise sur les



hommes. A Saint-Yves, il entrera en relation avec ceux qui formeront bientôt les cadres de son armée. Il y prépara son prestige, s'y poliça; y commença sa carrière de conquérant. A son égard, nous devons employer un mot qui jure avec son aspect brutal — peut-être pas si brutal — il faut parler de son *charme*, de cette attirance un peu magique qui lui livrait les hommes et finit par lui donner une place prépondérante dans la Chouannerie. On peut dire de Georges qu'avec le chevalier Charette il aura été un des plus aimés, des plus « prenants » meneurs de l'épopée royaliste.

## CHAPITRE IV

Des provinces françaises, la Bretagne est certainement celle qui remua le plus sous l'Ancien Régime. On ne peut compter ses révoltes. Les rébellions normandes, si sauvagement étouffées, dataient; le Maréchal de Gassion et Monsieur Séguier y avaient pendu et massacré à tour de bras; la Normandie du XVIII<sup>e</sup> était exsangue et ne soufflait plus. Mais en Bretagne, jusqu'à la Révolution qui tout changea, on se bagarrait contre l'autorité royale. La Bretagne se soulevait comme un seul homme; il y demeurait un sens jaloux du particularisme, des libertés et de l'autonomie. Cela dure encore d'ailleurs et l'on ne peut qu'applaudir au cran des Bretons qui ont fait sauter récemment le stupide monument de Roger, dans le bel Hôtel de Ville rennais, platée de bronze où l'on voyait la Bretagne recevant à *genoux* l'investiture de la France. C'est de la juste fierté.

La Chouannerie y fut plus facile qu'ailleurs, parce qu'on était habitué à ce cruel jeu-là. Seulement, la Chouannerie fut de sens absolument opposé. Jusqu'en 1830, la Bretagne s'agita contre l'ancien ordre ou contre le nouveau; le Breton est essentiellement réactionnaire; il a fallu bien des années de République pour le dissocier. Ceux qui s'y révoltent encore sont les derniers poètes de cette terre chantante. A noter que la Bretagne connut un nombre de trouvères que

nous ne rencontrons nulle part ailleurs; les *sônes* bretons étaient improvisés partout, dans une sorte d'étrange prolifération lyrique.

\*  
\*\*

Moment très curieux de son histoire : l'étonnement, la surprise de ses sentiments politiques, en 1789-1793. Les Bretons étaient démocrates; ils avaient pris parti pour le Tiers et lentement perçurent-ils le venin des idées alors admises. Bien plus aisément que l'on ne pense, ils venaient d'admettre les premières mesures révolutionnaires. La dispersion des moines ne les toucha qu'à peine, car les abbayes, avec la commende et l'affermage des biens jadis réservés à l'aumône, étaient sorties de l'affection populaire. On ne comprenait plus très bien ce qu'elles avaient assumé. Le moine était rallié et en perte de vénération... Mais toute la Bretagne, comme la Vendée, se réveilla avec la Constitution Civile des prêtres; le serment des curés et l'installation des « jureurs », des *intrus*; l'exil des recteurs réfractaires, même avant leur massacre, mit le feu partout. Il y avait partie liée entre le laboureur et son prêtre. Les curés n'eurent pas besoin d'attiser la flamme : ce fut l'incendie. Au printemps de 1791, la guerre civile était pratiquement déclarée. Une fois de plus la Bretagne se soulevait.

\*  
\*\*

Chez Maître Blain, tabellion d'Auray, macérait Georges Cadoudal. Il utilisait dans l'officine provinciale ses études si longtemps poussées. Il ne pensait pas à aider son père sur le petit domaine; l'oncle y suffisait, et aussi les frères. Georges se trouvait dans

le cas de la plupart des séminaristes qui abandonnent : il se consacrait à un métier de plume, se jugeant préparé à une carrière dite supérieure.

Les portes que lui a ouvertes Saint-Yves, Cadoudal ne les laisse pas fermées. Il se lie, il se renseigne, il prête l'oreille; en tâtant l'opinion, il se tâte lui-même. Les cercles, les congrès le voient attentif et participant; les clubs qu'il fréquente lui donnent de l'assurance, *comme lui en aurait donné la chaire*; il s'empare de l'autorité, il se l'annexe; sa force intime exsude, lui confère une personnalité qui commence de retenir. On se souvient de lui; on vient à lui; on le renseigne aussi aisément qu'on l'écoute. Pour Georges, deux ans de mise au point qui le perfectionnent en le déterminant.

Son parti était dans son sang; il est de droite, dirait-on aujourd'hui, foncièrement de droite. S'il a partagé les aspirations démagogiques, maintenant les excès des démagogues lui paraissent atroces, insultants, infâmes, appelant à grands cris la haine et la révolte ! Le coup d'épaule des rouges l'a remis dans son blanc chemin.

En 1793, tout était dit. Cadoudal faisait déjà partie de « l'armée des Mécontents ». Le 19 mars 1793, il s'était mêlé aux paysans qui attaquèrent Auray, et qui, au son du tocsin, s'étaient réunis à Mané Corhoant, une hauteur sur la route de Landevant à Auray; y déployèrent le drapeau blanc pour se ruer sur la petite ville. Il était venu du monde de partout. Seuls les marins de Carnac et de Locmariaquer avaient des fusils de chasse; le reste brandissait des faux à l'envers et des gourdins, des *penbaz*. Bien entendu, ils furent repoussés par les troupes régulières mais ils surent résister intrépidement, longtemps.

L'oncle Denis fut emprisonné à la place de Georges, Georges qu'on avait dénoncé. L'ayant appris, le combattant se constitua prisonnier pour qu'on libérât l'oncle.

En 1794, Georges paraphe son choix. Pris par la conscription, il déserte, passe sous les ordres de Bonchamps. Gagnant la Vendée, Georges intervint : la fille de ses hôtes était violentée par quatre soldats; le combattant, armé d'un fusil à deux coups, tue les deux premiers et les autres furent dépêchés par ses compagnons : Georges a tué; c'en est fini de la prêtrise.

Il fit ses premières armes de guerre ouverte avec la campagne royaliste, qui, dans une marche triomphale, porta les troupes blanches jusqu'au Mont-Saint-Michel et à Granville, où les Chouans comptaient trouver une aide anglaise qui leur faillit. Mais alors Cadoudal s'enverra l'effroyable retraite nord-sud, la traversée sans nom, souvenir horrible de ceux qui survécurent et de ceux qui la virent, qui la subirent. La retraite qui finit avec le passage de la Loire et l'anéantissement de Savenay.

Déjà chef aguerri, déjà vieux soldat, pour avoir subi dans un temps si court toute la beauté et l'horreur de la guerre, il rentre à Kerléano. Il a été nommé

\*  
\*\*

Donc, jusqu'à vingt-deux ans, dispositions d'esprit insaisissables. Hésitations certaines. Les expliquer par un regret de la prêtrise et de la vocation, reste la seule solution intelligente; l'incertitude des sentiments politiques ne peut pas influencer à ce point. Dès 1789, il redevient le partisan royal, parce que la royauté capitaine à Granville. A Savenay il est commandant.

c'est la protection du prêtre, que le trône et l'autel mélangent leurs degrés. Un jour prochain, sans doute, quelque lettre retrouvée nous le corroborera. Dès mars 1793, le voici déterminé; l'échauffourée d'Auray le prouve; la campagne de Normandie n'est qu'un achèvement.

Or, dans ces temps, on considérait qu'un homme qui avait tué, tué même un ennemi et en légitime défense, ne pouvait plus devenir prêtre. On sait que les plus fanatiques des curés chouans hésitaient à se défendre; qu'ils ne se résignaient à intervenir par la force qu'à la dernière minute. En 1832, le fameux abbé Laisis, aumônier de la division de Vitré, portant le blessé Briand qu'il confessait en s'arrêtant pour faire le coup de feu et parfaire son absolution, fut jugé par une commission ecclésiastique et suspendu huit mois.

Georges renonce si bien qu'il ébauche des projets de mariage. Il rêve d'épouser la sœur d'un de ses camarades de combat dont il s'est fait un ami fraternel, mieux encore, un frère d'âme. Il chérira de tout son cœur et de tout son esprit Mercier, dit *La Vendée*, avec qui il avait retraité et qu'il ramena chez lui, à Kerléano, où on le reçut comme un autre enfant de la maison.

\*  
\*\*

Lucrèce Mercier sera le seul amour de Georges qu'il emportera insatisfait dans la tombe, et que la guillotine tranchera. Quelques années avant sa mort, il espérait cette jeune fille, il l'appelait, il la suppliait comme le dernier sourire de la vie. C'est l'objet de cette fameuse lettre qu'on a raison de mettre en valeur.

Le frère et la sœur étaient les enfants d'un aubergiste de Château-Gontier, en Maine-et-Loire; elle avait dix-sept ans. On est certain que Pierre Mercier vint au repos à Kerléano mais on ignore tout de la jeune fille. Aurait-elle accompagné son frère ? La difficulté des voyages semble controuvenir l'hypothèse admise. Georges aurait plutôt fait un séjour chez les parents de Mercier.

En tout cas, il y eut fiançailles bénites, avec mariage reporté à la paix, à la pacification. Lucrèce Mercier était, dit-on, très belle, très pieuse et d'esprit distingué.

## CHAPITRE V

Sur Pierre Mercier, dit La Vendée, second de Georges, le comte de Puisaye écrivit :

« Un esprit vif, une âme ardente, une pénétration peu commune, la piété d'un *ange* et la candeur d'un enfant, joints à la présence d'esprit et à l'intrépidité d'un vieux guerrier, et cette *gaieté*, compagne assidue d'une âme pure, qui ne le quittait jamais dans les occasions les plus tristes comme les plus périlleuses, le distinguaient parmi ses compagnons dont il fut toujours singulièrement aimé. Doué d'un talent précoce d'observation, ses moments de repos étaient exclusivement consacrés à l'étude des plans, de la tactique, des fortifications, enfin de toutes les parties de la guerre, et à la lecture des auteurs qui ont traité de cet art. Il n'était pas une marche, un voyage, un combat, dont il ne retirait quelque avantage pour son instruction, en faisant sans cesse sur le terrain l'application des principes dont il avait chargé sa mémoire [...] Je n'hésite pas à dire que sa mort a privé son pays d'un sujet destiné par la nature pour s'élever aux plus grandes choses, et nul de ses compagnons ni même de ses chefs ne se trouvera blessé si j'ajoute qu'elle a enlevé du parti royaliste ce qu'à cette époque, il avait de mieux ».

Joseph de Puisaye est lui-même une figure parmi les plus énigmatiques de la guerre bretonne. Décrié, maudit et révééré comme le seul vrai stratège de la Chouannerie, ce Normand émigré en Bretagne, était



en tout cas sans rancune. Ce La Vendée, dont il parle en termes si chaleureux, avait médité son arrestation; préparé même son exécution : il y eut commencement...

\*  
\*\*

La collaboration incessante, dans une amitié profonde, qui réunissait Georges et Mercier, permet de mieux préciser encore Cadoudal. De l'affiner, de le spiritualiser. Une amitié de cet ordre devient une sorte de fusion, un alliage de ces deux natures qui ne peuvent alors être trop dissemblables. Louer Mercier, c'est rendre justice à son *alter ego*.

La sœur devait être de la qualité du frère, celle qu'on ne connaît que par son reflet de tendresse, que par l'amour vibrant dont s'altérait un rude cœur. Lucrèce Mercier devait être une de ces vierges sages, qui poussent le fanatisme jusqu'aux limites de la vie. Plus vigoureuse, c'eût été une des amazones de la Chouannerie. Mais elle était déliée et fragile, comme Pierre qui domptait sa fatigue par sa passion.

Celui-ci n'avait jamais hésité, ne s'était même pas posé le problème. Il était déjà chevronné, quand Georges, en manches de lustrine, faisait des ronds de plume et des astragales chez son tabellion. Mercier était sorti de Saint-Yves pour entrer dans l'armée vendéenne et s'y faire tout de suite apprécier par son courage et la noblesse de son caractère. Il était presque trop joli, ce chérubin du flingot, presque trop pur, ce jeune archange de la guerre. Il rappelait La Rochejaquelein...

Georges, qui avait trois ans de plus, professait à son égard une sorte de respect qui ne tenait nul compte de l'aïnesse, aïnesse si frappante à un moment

de la vie où quelques années comptent comme dix, plus tard. Il se pourrait même qu'une partie de la qualité de Georges dût être attribuée à l'influence de ce purissime. C'est avec lui qu'il complot, qu'il ratiocine, qu'il organise; qu'il commence son incroyable action de guerre, cette conjuration des forces honnêtes, cette réunion des bonnes volontés qui allaient les entraîner si loin. A eux deux, semi-paysans, ils jugent et décident, ils prennent leurs responsabilités après mûre réflexion.

Chez Georges, ne jamais oublier la puissance de délibération. Ce foudre n'est pas un impulsif; côte à côte et de pair, marchent le pensif et l'enfant perdu : ce qui le mettra au-dessus de tous les chefs d'insurrection. Mercier reste le factotum.

Cette fois, les jeux sont faits et en route pour la saignée !

De tragiques circonstances s'ajoutent à la foi, à la doctrine. Georges a commencé sa vie publique par des attaques de trahison; ce seront presque les seules. S'il est vaincu, ce ne sont plus des dénonciateurs directs qui le livrent, mais des faibles d'esprit ou des martyrs.

Le début aurait pu être décourageant; déjà dans l'attaque d'Auray, on l'avait désigné<sup>1</sup>; au printemps de 1794, on le dénonce au district comme coupable d'activités anti-républicaines. Et comment ! car Georges commençait d'établir son réseau.

Les « patriotes »... — alors je vomis la patrie si elle est le repaire et la gloriole de ces gens-là ! — envahissent de nuit, en masse, la maison de Kerléano

---

(1) L'immonde Lemoyne, l'époux de la marraine de son frère (Lachouque).

et emmènent tout le monde en prison; même les parents; même Marie-Jeanne qui est grosse du petit dernier. Kerléano fut pillé, vidé. Par dérision, on y laissa trois des plus jeunes enfants, deux fils et une fille. Les pauvres mioches allaient chaque jour porter de l'herbe fraîche aux bestiaux confisqués et qui les reconnaissaient.

On boucle la famille à Auray, dans ces prisons qu'on rouvrait partout, même dans les bourgs qui n'avaient jamais connu que le paternel *violon*, où les ivrognes trouvaient un gîte d'une nuit. Puis on emmène les Cadoudal dans la tour d'Azénor, au redoutable château de Brest. Promiscuité sans nom ! On commençait à mépriser l'âme et la chair humaine; le Christ était vaincu. Le régime de liberté ! on sait jusqu'à quel mépris de l'humain il pousse ses séides ! Le pauvre vieux Denis et la courageuse Marie-Jeanne attendant son dixième enfant... Le petit naquit à l'hôpital, la mère y mourut.

Georges dut assister à tout cela, dut sentir tout cela lui résonner dans le cœur, se graver dans sa mémoire et dans ses os d'*ultor*, de vengeur. Il n'a sans doute appris la mort de sa mère que par un des bourreaux, entre deux crachats.

Et le vieil oncle Denis, si doux, si pieux, se laisse mourir, enfin délivré. Dans ses adieux au fils aîné, avant d'être entraîné au pourrissoir, il lui révèle la cachette où sont entassées ses économies, ses « sous » qui étaient alors de beaux et bons louis bourbons, à l'effigie royale et dont la loi des assignats décuplait le prix; les neuf mille livres que nous citons pour apprécier le degré d'aisance, la situation sociale des Cadoudal. Et puis, il meurt, résigné, dans l'espoir du Seigneur qui lui baillera sa belle place.

La vengeance crie ! Georges, Mercier et d'Allègre, une puissante recrue qui se joint à eux, s'échappent. Georges file chez lui, prend possession du trésor et gagne la campagne, gagne le maquis. Il ne rentrera à Kerléano que mort, décapité, tout en ossements, dans son mausolée circulaire, sa chapelle expiatoire, dans sa tour du silence... Georges n'aura jamais plus de foyer.

Il est certain que cette première mise de fonds l'aida puissamment. Nous avons multiplié par deux cents, mais à quatre mille francs le louis, il s'agit de deux millions pour quatre cent cinquante pièces d'or. Georges y trouvera les mois de répit et de mise en œuvre.

La mort de sa mère et de l'oncle ont été pour lui le vrai appel aux armes, la voix *qui ne se tait jamais* ! Voici Georges et son frère de combat découplés.

\*  
\*\*

Les organisations du récent maquis ne peuvent nous donner une idée des traquenards qui attendaient les deux jeunes paysans. En 1940, le seul fait de l'occupation étrangère permettait de frapper presque à coup sûr : tout le monde était complice. Dire qu'on était poursuivi suffisait pour trouver une retraite, une cache. Les lâches qui s'y refusèrent ont été fort peu nombreux. Mais, en 1794, tout restait dans une effrayante incertitude. Il y avait des bourgs complètement dévoués à la « Nation », où un royaliste se serait fait écharper. Nous disons des bourgs, car, dans les campagnes, c'était bien plus rare. Avant de se découvrir, il fallait sonder le terrain comme un marais. Et encore; sans répondant, devait-on tout craindre. La lie, l'écume dégoûtante des révolutions, pourrissait l'être. Les revanches sur l'honnête

homme ! Les profiteurs, cette innombrable quantité des acquéreurs des biens nationaux, qui ont fait changer de mains les fortunes et à jamais avili l'argent, dont certains avaient payé cent hectares de terre avec une paire de bœufs, dans la chute des assignats, ceux-là étaient les plus enragés. Il y avait aussi les convaincus ; à ceux-là, le coup de chapeau malgré leur bêtise, mais mieux vaut bêtise qu'infamie. D'ailleurs, parmi ces derniers, des coliquards qui suaient bleu à l'idée d'une restauration vengeresse. Ces derniers, farouchement cruels, soit à cause de leur incorruptibilité — type Robespierre — ou à cause de leur venette. Rien n'est cruel comme un lâche.

De plus, se souvenir que les troupes de répression n'étaient pas de simples recrues naïves, mais de vieux briscards aguerris, chevronnés, qui finissaient par devenir des outils de guerre plus que des soldats, qui marchaient, cognaient, sans même savoir contre qui on les menait : la guerre saoule... Ils oubliaient qu'ils assassinaient des compatriotes. Le type du commandant Hulot, dans *Les Chouans*, est terriblement exact. Je possède un nombreux registre militaire où l'on copiait les rapports quotidiens d'un groupe de « pacification ». On croirait à une guerre contre les sauvages, les cannibales, où les officiers comme les hommes ont perdu tout sentiment du fratricide. La noble République rendait la liberté aux condamnés de droit commun s'ils voulaient combattre les Chouans : on lâchait les bagnes !

\*  
\*  
\*

L'ordre et la méthode employés par Georges avaient fait leurs preuves. Là aussi on imagine difficilement la hiérarchie de ces groupes rebelles. La Vendée

avait mis au point les rassemblements, et l'armée royale n'avait rien d'une horde.

Le recrutement était à la fois libre et forcé. Les volontaires recevaient le plus familial accueil, mais on les éprouvait avant de leur confier des missions importantes, car trop de salopards, les fameux faux-Chouans, s'étaient mêlés aux troupes blanches. Cependant les volontaires demeuraient presque le plus grand nombre. Parmi, une part considérable de déserteurs : il n'y faisait pas bon, dans les armées de la République, et une double paie ramenait des recrues comme un coup de filet dans un banc de poissons. Georges, nous l'avons vu, était lui-même déserteur. On appréciait beaucoup les déserteurs, une fois qu'ils avaient témoigné de leur loyalisme. Le souvenir de la discipline régimentaire suffisait pour leur donner de la méthode, et l'horreur qu'ils en avaient gardé leur conférait du cran. D'autant qu'ils ne s'illusionnaient pas sur le sort qui les attendait, une fois repincés.

Les réfractaires complets, ceux qui s'insurgeaient délibérément, les mystiques, mystiques obscurcis, souvent presque animaux, mais animaux d'une qualité supérieure, étaient les plus redoutables. Ils ne savaient plus que se venger ou vivre pour l'essayer. Sur leurs crosses de pommier ou d'orme, ceux-là marquaient leurs victimes : *une coche de mort*, au couteau, le soir de chaque affaire. Des hommes sombres, privés de leurs biens, de leur famille, qui portaient en eux de muettes détresses et combattaient dents sorties. Des fusilleurs, des meurtriers, presque des assassins. On fait flèche de tout bois...

D'autres enfin beaucoup moins sûrs, mais qui finissaient par s'adapter; les réquisitionnaires. Oui, car il arrivait qu'en pays connu, en pays de majorité royale,

un chef de légion rendit obligatoire l'enrôlement de tous les adultes. Avoir femme dispensait du service, chez les Chasseurs du Roi comme chez les Garnisaires de la Guillotine. Les réquisitionnés étaient, eux aussi, tenus à l'œil; on réglait leur sort à la première affaire.

\*  
\*\*

Ce qui faisait la force et la faiblesse de ces rassemblements guerriers, c'était leur *temporaire*. Le soldat n'était pas enrôlé pour tenir jusqu'à « la fin des hostilités », comme maintenant. Des tractations admises leur permettaient de participer à la vie générale, on les ramenait à leur paroisse, à leurs champs, à leurs blés, durant les périodes nécessaires. Jamais on ne se battait durant la moisson. Cela déterminait chez les survenants un entrain — si on peut le dire du Morbihannais encore si austère — au moins une ardeur renouvelée. Ils « rentraient de permission ». Mais aussi les chefs comprenaient que les projets à longue échéance devenaient difficiles. On s'exaltait à l'idée d'une poussée finale, d'une détermination suprême, comme celle qu'aurait apportée à la Cause l'arrivée du comte d'Artois, par exemple, même du duc de Bourbon, même du prince de Rohan, mais...

Les Chouans percevaient une solde, après avoir touché une forte prime d'engagement. La solde était de quinze sous par jour, donc très considérable. Rappelons-nous qu'avec un argent valant dix fois moins le soldat français de la III<sup>e</sup> recevait un sol par jour en tout et pour tout. Dans le Morbihan de 1795, cela correspondait à plus deux cents de nos francs.

Solde irrégulièrement versée, pardi, mais qui finissait toujours par tomber dans la poquette. Elle moti-

vait, pour l'équivalence, des autorisations de pillage; on se payait sur la bête.

De plus, la prime d'engagement était très importante puisqu'on arrivait jusqu'à trois cents livres. La prime d'engagement est un appât d'un pouvoir fort singulier, une sorte de ressource dernière que le jeune aventurier sent toujours à sa portée, et qui entraîne beaucoup. Après tout, quand rien ne va plus, reste la liberté de monnayer sa peau, son cadavre, son squelette, ou simplement sa vie...

\*  
\*\*

D'où provenait l'argent ? D'un trésor commun qui fut constitué indéniablement par une imposition sur les fortunes particulières, au prorata de leurs possibilités. Ensuite, de l'Angleterre. De tout temps, la cavalerie de Saint-Georges a chargé. L'or débarquait en barils de guinées, et les armes arrivaient en caisse-cercueil.

Les Chouans étaient ravitaillés à la côte par les sloops anglais qui montraient une témérité et une science marine très britannique. Pour recevoir le butin, les Royaux organisaient de véritables expéditions, des convois extravagants, et tels qu'il fallait leur audace, jointe à une discipline de fer, pour qu'ils ne fussent pas immédiatement interceptés. Jusqu'à cent cinquante, deux cents, charretons, recrutés à dix lieues alentour. En 1795, au Portrieux, petit port pêcheur aux environs de Lanvollon, entre Paimpol et Saint-Brieuc, les charrettes remplirent la grève du Palus, escortées par *dix mille hommes*.

L'Angleterre restait fidèle à sa politique, qui préfère payer avec de l'or plutôt qu'avec du sang. On s'en indigne pour les Royaux, quand on a trouvé fort



naturels les milliards parachutés dont on n'ose pas dire le gaspillage, car trop d'honnêtes gens et de héros en sortiraient salis par les malfaiteurs et les combinards. Ah ! la question « émigrés » s'est bien compliquée avec les mœurs récentes. L'anathème, porté dans les écoles publiques sur les « traversants » de la Manche ou de l'Océan, a perdu quelque peu de sa fougue... Le patriotisme à longue distance a été trop bien admis. Dans le bain, on devient moins chatouilleux.

\*  
\* \*

D'ailleurs, ces fervents qui attendaient les subsides anglais, qui les utilisaient, gardaient un sens émouvant de la probité et du compte rendu. Le marquis de Frotté m'a mis entre les mains les cahiers de son grand-oncle : pitoyable et déconcertant ! Le malheureux a sué sur le registre, comme le plus méticuleux des sergents-majors. Et pas moyen, là, de se rattraper en majorant les pommes de terre, tout y est revu et corrigé, paraphé. Son grand livre devait être le premier souci de chaque soir. Mais l'Angleterre finançait abondamment les mouvements qui pouvaient faire diversion. En 1809, la révolte des Espagnols contre nous fut une splendide réussite de sa monnaie. Ne pas tant chercher de patriotisme autour de Saragosse : chercher du sterling.

Puis il y avait une autre ressource, toujours ouverte : les reprises directes. Fonds d'Etat et biens nationaux. Détroussage des diligences chargées de monnaie, des chariots ployant sous les écus de la « solde aux vaches », quelques louis ou des centaines. Le cambriolage fut poussé à la hauteur d'une institution.

Ne pas oublier que les Royaux se jugeaient en droit de reprise. Tels qu'étaient les choses et les usages, ils se considéraient, et eux seuls, légaux.

La mise à sac des fonds d'Etat fut favorisée par l'écrasement du papier-monnaie, par la disparition pratiquement opérée de l'assignat. Comme sous Louis XIV, on véhiculait à l'armée des tombereaux d'argent. Les lettres de change étaient réservées aux paiements officiels qui pouvaient se solder finalement par des écritures; mais les particuliers tenaient à l'argent *sec et liquide*, qui se comptait au ponce, en pièces sonnantes et trébuchantes — du trébuchet, le pèse-métal — terme joyeux dont les amateurs se servaient avec plaisir.

Les assaillants étaient prévenus, car les dénonciations étaient beaucoup plus fréquentes du côté républicain que du côté royal; ils réunissaient une troupe vingt fois supérieure à l'escorte, pour compenser l'infériorité des armes, et l'on prenait à l'abordage le galion à roues. C'est resté fort populaire, et très vite, en Normandie, on recommencerait. Pas de fortes descentes, de côtes abruptes qui n'eussent, dans l'Ouest, leur légende et leur surnom caractéristiques : le *Coupe-Gorge*, la *Hersonnière*, le *Vide-Gousset*, la *Colique-Sèche*, le *Trousse-Magot*... Le partage, immédiat, intègre, remettait les soldes à jour.

J'ai dit « intègre », car la conscience des Chasseurs du Roi allait jusqu'à la méticulosité. Quand les Chouans s'emparèrent de Bernay, ils furent tout de suite rançonner le percepteur. L'autre les joua comme un ignoble type qu'il était. Il leur déclara que la plus grosse partie des fonds provenait de la dot de sa femme. Les Chouans lui demandèrent d'en faire serment et se retirèrent avec cent sous. Dans un débar-

quement surveillé par Georges, près de Locmariaquer et sous l'œil de l'ennemi, on ne put transporter que les petits tonneaux de guinées, à dos d'homme. Dans la nuit, avec une chute, un des barils se brisa. On ramassa les pièces à tâtons... Or, il n'en manquait qu'une, *une seule*, qui fut rapportée dans la journée.

Par contre, les ennemis déclarés se voyaient grattés jusqu'à l'os quand on leur faisait de ces visites domiciliaires qui tournaient plus mal encore. Autre temps, mêmes mœurs. Le marquis de Querobant, qui coquetait avec la République, fut imposé pour quarante mille livres : un rien... Autrement, on vivait sur « bons à recouvrer » qui seraient payés au retour du Roi, ainsi que nos maquisards tiraient sur la Libération.

\*  
\*\*

L'organisation comprenait des *légions*; même jusque-là le jargon romain avait pénétré ! C'était l'unité principale et elle dépendait d'un chef responsable et relié au grand conseil (état-major). On leur laissait une juste autonomie; le sectionnement était absolument nécessaire. Ce qui semblait valable pour des paroisses dégagées d'ennemis, ne pouvait être réclamé aux territoires occupés... Il y eut ainsi dix légions dans le Morbihan, dont Georges fut le maître après Quiberon; neuf régulières et l'autre composée d'enfants perdus, d'éclaireurs, de têtes brûlées, une sorte de *commando* qui précédait Georges et le renseignait. Pas d'uniformes, quoique le souci de la tenue fût poussé très loin et qu'en Angleterre on passât son temps à colorier des tenues militaires à l'usage des Chouans. Des insignes et le vêtement de la paysannerie. L'hiver, les célèbres « peaux de bique », ces

puantes dépouilles de chèvres qui avaient pour elles d'être imperméables et chaudes, comme de se camoufler au buisson. Ainsi que les Vendéens, les Bretons avaient adopté le Sacré-Cœur, simple ou double; le Sacré-Cœur, alors dans sa nouveauté. Le chapelet, soit à la ceinture, soit en bracelet à trois tours, mais plus rarement au cou, car — la tradition en est restée dans les Côtes-du-Nord — avec son chapelet, les Bleus étranglaient le blessé.

Les horreurs de la répression sont inimaginables et on ne les stigmatisera jamais assez. Les Colonnes Infernales massacraient avec une joie qui arrivait à la démence. En Vendée et en Bretagne, on parle de *neuf cent mille morts*. Ce n'est pas la guillotine qui compte, dans la Révolution, mais bien les tueries collectives. Il fallut la proliféricité de ces races pour qu'elles pussent encore se maintenir.

Caractéristique très spéciale des légions morbihannaises, des soldats de Georges : elles furent presque uniquement paysannes. L'ascendant rural de Georges s'y exerçait alors en toute puissance, et c'est dans l'exercice d'une autorité absolue que s'établit le grand Cadoudal, qu'il se *créança*, comme l'on dit d'un jeune chien de meute.

Les autres, finalement, obéissaient à des gentilshommes du cru, très aimés, très écoutés; noms que tout le monde connaît, Lescure, le bel Henri de La Rochejacquelein... Mais ici, dans l'âpre région occidentale, la plus pauvre de la Bretagne, la province de la Misère, on croirait qu'il n'y eût point de manoirs, point de châteaux ni de grands propriétaires à prestige. D'ailleurs il arriva souvent que les gentilshommes eurent la main forcée par leurs paysans. Ainsi M. de Sols, ainsi le marquis de

Kérouartz, parent de mon grand-père, et que ce dernier disait avoir été mis en face du commandement ou de l'incendie. Il choisit le commandement.

Et ceci est très important pour comprendre non seulement son autorité matérielle, mais encore et surtout la confiance en lui qui portait Georges. Dans d'autres contrées, il est probable que Georges n'eût jamais donné qu'un modeste chef de Légion. D'être indiscuté pendant trois ans l'affermir, le renforça intimement. D'ailleurs, lui et Mercier, son lieutenant, voulaient être à la hauteur de leur grade et bûchaient toutes les théories, toutes les tactiques récentes. Forte image que ce rude partisan, terrible et lourd, piochant des traités militaires dans ces caches pourries. On trouva, dans une de ses tannières, chaude encore de sa présence, des manuels et des plans de bataille. A Elven, dans cette tour fameuse où notre mucilagineux Feuillet situe les affres de son *Jeune Homme Pauvre*, Cadoudal, courbé sous la chandelle, s'enfonçait les règlements dans la tête.

Il ne se contenta pas d'être le partisan, le meneur subalterne : il voulut être le général, et rapporter à sa fougue des éléments de savoir et de compétence. On le verra s'appliquer toujours, s'instruire, se perfectionner... Les paysans y prirent une confiance judicieuse. L'insolence du courage ne suffisait plus.

Ces premières années de lutte, d'organisation, furent jalonnées de combats brutaux et rapides, la plupart livrés pour sauver des prêtres, pour les dégager ou pour les venger. Les vraies batailles vinrent plus tard, avec mouvements tournants, débordements, mise en ordre de réserves; presque de la stratégie.

## CHAPITRE VI

Au château de la Prévalaye, près de Rennes, Georges prit contact avec les chefs aristocratiques et se classa dans l'opinion supérieure. Commença de prendre la place qui lui était due. Il s'y montra avec les discussions sur la paix.

Le château de Prévalaye est à une lieue au sud-ouest de la belle ville parlementaire. C'est une des promenades favorites des bourgeois rennais. Il est célèbre aujourd'hui par la qualité de son beurre, qui balance, dit-on, celui d'Isigny (n'en croyez rien !) et surpasse celui des Charentes (non !). Un château moyen, très breton par sa fantaisie et son désordre, qu'il faut trouver aimables. Il n'y a plus de marquis de Prévalaye de descendante directe, s'il y en eut jamais. Le nom a été relevé. Je possède une admirable miniature du dernier La Prévalaye, qui porte au dos, tout simplement, « le chevalier Thiery de La Prévalaye », et qui fut le chef chouan de l'Ille-et-Vilaine. Il aurait, paraît-il, adopté mon arrière-grand-mère, Laure de La Monneraye. Bonne-Maman de Langle l'appelait gentiment « le petit oncle »... Le petit oncle, en tout cas, avait du goût : une miniature anglaise d'une facture magnifique, qui dut être peinte en émigration. Sur ce fond bleu, ce fond d'azur, que les Britanniques avaient mis à la mode. Un homme fin,

élégant, dont la carnation délicate se détache sur le ciel.

Le petit homme rose put ouvrir plus grand encore ses larges mirettes quand parut Georges Cadoudal, avant la consécration officielle; le chef de ces rudes Morbihannais, qui, même en Bretagne, passaient pour à demi-sauvages. La Prévalaye ne fut pas le seul. *Gédéon* déclencha une curiosité immédiate. On l'avait ainsi surnommé — et aujourd'hui cela fait rire, mais bien loin de là, alors ! — pour l'identifier au redoutable capitaine qui fit vaincre Israël avec ses recrues du ruisseau, avec ses très humbles et farouches volontaires... *Monsieur Georges* surgit dans son aspect anormal, dans sa blondeur élargie, dans son effrayante corpulence musclée : sa tournure de têtard — vieux arbre et non jeune grenouille.

Il suivait la mode, car nous savons qu'il était coquet. Peut-être avait-il revêtu le costume des officiers chouans, le costume des premières années; habit gris à revers noirs, pantalon à bande noire, un demi-deuil que Frotté assombrissait encore par une écharpe de commandement en soie noire, lui seul parmi tous les chefs royalistes.

\*\*

Le visage de Georges est moins facile à évoquer que ces défroques dont il changea si souvent. Ses traits demandent bien plus de jugeotte et de pénétration.

Corpulence, chez lui, ne veut pas dire obésité. Corpulence ? le mot pourrait égarer, car on y voit trop de graisses et de fanons. L'obésité, loin de donner l'idée de force, évoque la faiblesse. Or, tout le monde s'accorde : l'impression de vigueur que Georges impo-

sait était formidable !... Oui, d'énormes épaules, un cou qui nécessairement s'engonçait; pas de joues flatulentes, mais des plaques d'escalopes. Ni plusieurs mentons, ni dégringolades de menton : un soc rude et massif, contondant. La tête en poire, mais en poire de marbre, s'entend, recouverte par une toison bouclée, étroite comme une calotte. Ainsi demeure-t-il dans l'imagination historique, grossièrement peut-on dire, car la *mobilité* de ce visage exige beaucoup plus.

Voici d'ailleurs les pièces essentielles, ses signalements. Le premier date de 1802 et garde quelque sobriété :

« Trente-quatre ans.

Cinq pieds, quatre pouces [1 m 76].

Tête *un peu* grosse.

Joues rondes et pleines.

Nez *mince et relevé*, yeux gris un peu enfoncés.

Cuisses et jambes très grosses, *ainsi que tout le corps*.

Cheveux presque roux, épais, frisés à la Titus.

Peu de favoris, un peu rouges ».

Sur toutes les images répandues, ces cheveux sont comme de l'astrakan. Georges devait y aider par le fer chaud, alors à la mode. Plus tard, nous verrons en effet qu'ils furent moins fournis, détendus, quand Georges n'aura plus ni le temps ni la possibilité de s'en occuper encore.

Voici un autre signalement, celui-là tout vibrant de rage, témoignant d'un état d'exaspération peu banal; il date de février 1804, des dernières semaines.

« Cinq pieds quatre pouces, extrêmement puissant; épaules larges, tête EFFROYABLE par sa grosseur. Cou très raccourci, doigts courts et gros. Jambes et cuisses peu longues. Le nez écrasé et comme COUPÉ dans le haut. Yeux gris,



dont l'un sensiblement plus petit que l'autre. Dents blanches, favoris roux. *Marche en se balançant, bras tendus* ».

Signalement rectifié ainsi le 7 mars :

« Georges Cadoudal, taille cinq pieds quatre pouces, âgé de trente-quatre ans, n'en portant pas davantage [en effet, Georges n'en avait que trente-trois], extrêmement *puissant et ventru*, épaules larges, d'une corpulence ÉNORME ; la tête très remarquable par sa PRODIGIEUSE épaisseur [doit s'entendre de la largeur en profil, apportée par le paquet musculaire de la nuque, indice des hommes très vigoureux]. Le cou très court, le poignet fort, les doigts courts et gros, jambes et cuisses pas très longues, yeux gris dont l'un sensiblement plus petit que l'autre, le nez *écrasé*, large du bas, cheveux châtain clair, assez fournis, coupés très court, *ne frisant point*, excepté sur le devant où ils sont plus longs, bouche *bien* ; dents très blanches, joues pleines et sans rides, barbe un peu garnie, menton *renforcé*. Il marche en se balançant, les bras tendus, de manière que les mains soient en dehors ; sans accent ; voix DOUCE ».

A quoi Moncey ajouta quelques jours plus tard des détails de costume, le dernier costume parisien de Georges avant son travesti, et qui prévalut dans l'imagerie :

« ... habit bleu, boutons jaunes, cependant il en fait faire un autre dont on ignore la couleur, habit large à revers collet de même, gilet noir de satin uni, et des gilets blancs piqués [*sic*], cravate blanche, chapeau rond [haut de forme], culotte de daim, des bottes à revers jaunes ; portant une paire de pistolets, *Georges ne souffre pas la fumée de tabac* ».

\*  
\*\*

Donc assez grand, mais rendu un peu nabot par la hauteur du torse, par sa largeur et le poids de la volumineuse tête. Un *énorme pot à tabac*, comparaison irrespectueuse mais qu'on voudra bien excuser pour

son expressif, même appliquée à ce foudroyant héros. Le *balancement* aussi est caractéristique; c'est l'allure souple qui permet des changements immédiats de direction, allure féline, facilitée par le déséquilibre du torse, les bras en contrepoids...

Les portraits ont deux origines, populaire et familiale. La première fournit les images de combat, pourrais-je dire, et Georges tel qu'on l'a vu dans l'action, ou qu'on l'imagine derrière les actions. Les estampes sans nombre qui courent encore, à la fois admiratives et haineuses, exagèrent l'aspect piriforme de la face, l'enflure dure des joues au-dessous du bonnet de fourrure, du bonnet de cheveux, descendant en pointe sur le front et le douant de brutalité. Ce sont en somme des caricatures, sans volonté de faire rire, et qui schématisent hargneusement. Cependant, document de premier ordre, nous possédons deux esquisses de Cadoudal durant le procès, et celles-là sont extraordinairement évocatrices. On y distingue la ride étrange qui caveçonne le haut du nez, ride profonde, de force et de cruauté. Ride très rare. Le demi-profil est en fait celui d'un puissant et formidable rapace. Front oblique, nez en bec, arcade sourcillère en auvent, et, sous cette visière surbaissée d'os et de poils, deux ronds de lumière grise, glacée : LES YEUX...

\*  
\*  
\*

En effet, si l'on étudie pensivement ce visage, on y reconnaît une curieuse identité avec les nocturnes de proie. Le grand Chouan a bien une tête de hibou, de chat-huant, d'effraie. Ces yeux très rapprochés, luisants, tout juste séparés par le rostre, par le nez appuyé sur les joues en soucoupe. Sans romantisme aucun, en cherchant bêtement à quoi, à qui il ressem-

ble, on superpose à cette tête d'homme, une tête de hulotte gigantesque, prête au coup de bec et penchée pour fondre. C'est un visage de lutte et d'attaque.

Les portraits de famille le montrent dans la paix, dans le recueillement ou presque. Celui que Lenotre place en frontispice de son *Georges Cadoudal* donne l'impression d'un bellâtre adonisé et sans grand caractère, portrait sans doute authentique mais redoutablement retouché. Quant à l'attribution à Lawrence, ça, jamais ! Jamais le jeune magicien anglais n'aurait ainsi blaireauté, ni poncé, ni vaseliné, lui qui inventa la touche cursive. De plus, le portrait est certainement postdaté; cette toile ne peut être de 1803, des trente-deux ans de Georges. L'éphèbe que nous y voyons est bien éloigné de l'homme puissant si bien connu. Georges dut être ainsi à La Prévalaye mais pas à Londres, alors qu'il y préparait « son coup essentiel ». Cette effigie ne doit pas contribuer à l'image finale; elle a dû être *repeinte*, surtout si des pièces d'archives permettent de la restituer à Lawrence. On sait l'audace des restaurateurs de tableaux de 1820 à 1890; ils ont adultéré nos musées nationaux. Alors, pour les toiles des particuliers...

L'image finale, le portrait de Kerléano, que nous donnons en couverture, nous l'apportera. Portrait magnifique, à la fois de puissance corporelle et de qualité humaine. Ce serait une toile de M<sup>lle</sup> Lescaut, élève de David, et qu'elle aurait peinte en prison durant le dernier mois. A Kerléano, il voisine avec un cadre où sont figurés les principaux inculpés du procès, et Georges lui-même au centre; figures d'extrême acerbité, où dominent les becs d'éperviers, les yeux de milans, les nez aigus, avec, au milieu des

comparses, la lourde figure du chef. La phalange conspiratrice dont il fut gravé plusieurs tableaux de groupe pouvait en effaroucher.

Mais le portrait blond s'éclaire d'une émouvante noblesse, d'une sérénité maintenue.

Un homme très gros, qui s'est frayé une place dans sa cravate; un cou qui ne se sépare pas du visage, mais un beau front, nullement rétréci, sans rien d'implacable; des yeux dilatés qui se lèvent vers le ciel, presque pathétiquement, et dont l'un, le droit, serait en effet un peu moins grand que l'autre.

Et des traits si calmes !... Les joues puissantes dont les favoris, coupés pour déjouer les signalements, ont repoussé, car le portrait date sans doute des derniers jours. Le martyr y laisse apparaître sa soumission à la Providence, l'acceptation, peut-être une espérance des au-delà. Le nez est aquilin mais sans dureté, avec une bosse centrale; on distingue la forte ride de départ, la ride de violence, mais atténuée par le pinceau. L'artiste a certainement subi l'ascendant de son modèle, a été dominée par sa paix auguste. La bouche est souple, bien dessinée, flexueuse, cette bouche si bien garnie de dents très blanches, dont quelques-unes manquaient « mais qu'on ne voyait pas ». Les cheveux sont à la Titus, en effet, mais beaucoup moins bouclés que sur les estampes. Cette noble image, avec les croquis d'audience, sont les seules effigies que nous devrions connaître afin d'y honorer notre plus grand chef chouan; je la placerais parmi mes portraits de famille.

\*  
\*  
\*

N'abandonnons pas encore son aspect, l'extérieur d'un homme a tant de valeur. On assure qu'il était

très *soigné* et cela peut appuyer son énergie quotidienne, car les soins personnels devaient être bien coûteux avec la vie qu'il mena. Dans sa poche, il devait toujours porter ce rasoir qui lui rendait les joues lisses, à peine bleuâtres, et qui peut-être servit d'arme. Certains parlent, pour son extrême jeunesse, de figure « pâle et gracieuse ».

Quand il parut en Angleterre, il étonna toute la *gentry*. On s'attendait à « une peau de bique »; on trouva un gentleman tiré à quatre épingles. Il allait même passer pour une manière de dandy. Charles X lui reprocha gaiement d'avoir abandonné en pleine rue son major-général, Guillemot, dont la tenue baroque et négligée suscitait les railleries anglaises. On cite l'élégance de sa mise citadine, la beauté de son linge, ses boutons en or fin et son épingle de diamant. Quand les espions le signalent aux assassins, c'est en mentionnant sa mise, sa coquetterie.

Elégance qu'il gardait même sur la lande, élégance voyante, ostentatoire. On parle d'habits rouges, d'habits de veneur pour lui et sa garde, et c'est juste quant à la couleur, car ce n'était point la tenue de chasse, mais bien l'uniforme anglais qu'il portait pour rappeler aux populations les secours britanniques. Nous le verrons plus tard, dans la diversion sur le Nord, après Quiberon. On a même été jusqu'à dire qu'il arborait le grand-cordon de Saint-Louis que le comte d'Artois lui avait fait obtenir. Inadmissible, sans doute : le vaste ruban de moire n'était point de mise dans le courant de la vie, mais cela peut être considéré comme un détail révélateur sur son goût du prestige et celui des chefs bretons. Balzac parle aussi de ses exhibitions campagnardes, avec déploiement de décorations. Cependant, elles devaient être réservées aux grandes

circonstances, à quelque prise d'armes, à une cérémonie.

Ne pas oublier que le Roi lui-même ne portait le grand cordon par dessus l'habit qu'aux fêtes de premières classes et aux réceptions d'ambassadeurs.

Il est presque drôle de voir l'importance prise par la tenue chez les Royaux. Dès que le comte d'Artois parlait de passer en France, on projetait des uniformes extraordinaires pour sa garde du corps. Quand les derniers réfractaires de Georges furent hospitalisés à Jersey, car c'est le terme qui convient, on les dota de livrées...

Dans une de ses caches, furent trouvés des habits de drap rouge à revers bleus, comme ceux de Malte, avec des boutons à couronnes, un chapeau à trois cornes, comme à Saint-Yves, et ce détail a sa valeur pittoresque, car on représente toujours le roi des Chouans avec son demi-haut-de-forme de la fin. Le tricorne permettait de se cacher une partie du visage en repliant un de ses bords.

Il est vrai que d'autres évoquent Cadoudal comme une sorte de fantôme morbihannais, un spectre de la lande, du pin et des bruyères, une monstrueuse vapeur errante, qui, munie d'un « fusil à vent », tuait silencieusement son Bleu à chaque détente, à chaque coup de gâchette... accompagnée d'un grand lévrier hirsute et sale, d'une âme damnée, qui lui servait d'émissaire.

\*  
\*  
\*

Mais Georges n'avait pas besoin de tant de recherche. Il séduisait par l'ascendant de sa force et de son génie. Wyndham, le secrétaire britannique à la guerre, le collaborateur de Pitt, pouvait bien dire, en évo-

quant les premières rencontres et avant que les fréquentations de Georges ne lui eussent donné son air de seigneur, que Cadoudal avait « la voix, le maintien et l'aspect d'un rustre »; mais il ajoutait aussi : « *l'aisance naturelle et l'assurance naturelle* qui sont la marque d'un esprit supérieur ». Il terminait en appuyant : « De tous ceux que j'ai vus engagés dans les affaires royalistes, c'est lui qui me donne le plus la sensation *qu'il est né pour devenir grand* ».

Georges ne se débarrassa qu'assez tard de son accent morbihannais, accent épais et rude; ceci pouvait nuire à sa qualité sociale, chez Wyndham, qui parlait le français mieux qu'il ne savait l'écrire, et fréquentait les gentilshommes les plus raffinés d'Europe.

D'ailleurs, aux Tuileries, la rencontre de Cadoudal et du Corse fit retentir le salon de Minerve d'échôs singuliers. Le charabia italianisant du Consul et la raucité du Breton.

\*  
\*\*

Revenons enfin à La Prévalaye où Georges va paraître en grand premier rôle sur la scène royaliste, en provoquant une curiosité intense et un effet violent. Les Royaux savaient sa valeur, mais ils n'avaient pas pris contact avec cette personnalité si frappante, qui, les premiers jours, plut autant qu'elle avait surpris.

Le congrès de La Prévalaye est une assez sinistre histoire due aux tractations du baron de Cormatin;

Il avait séduit Puisaye et pris une importance qu'il ne méritait pas. C'était un de ces fantoches qui ne peuvent vivre qu'en marge. Combattant sans gloire et diplomate de hasard, il ne fut rien d'autre qu'un

intrigant inférieur auprès d'un intrigant supérieur (Puisaye). Et bientôt, nommé major-général, c'est-à-dire second grand chef de la Chouannerie, il tendit à une paix qui pouvait lui être fructueuse; qui le fut, car on ne peut plus ignorer ses manœuvres personnelles.

Il avait obtenu un armistice en vue de l'entente qu'il jugeait possible, et le château de La Prévalaye offrit un étrange spectacle, avec des fraternisations, des collusions, dont les chefs les plus purs ne pouvaient admettre ni la licence ni la promiscuité. On banquetait, on portait des santés; l'on bâfrait et l'on buvait. Cormatin amenait de Rennes des dames de petite vertu pour rehausser son hospitalité : la Régence mais pas la Chouannerie.

Et cependant toute l'élite royaliste s'était mobilisée. Cent vingt chefs de corps, qui se mélangeaient aux Bleus. Mais, à part quelques-uns, tous sentaient la fausseté de leur position. Que le pays fut las, certes ! Trop de sang, trop de sueur, trop d'espairs déçus et de projets mort-nés. Cependant, la Convention ne leur proposait que des clauses inacceptables; un simple statut de citoyen, de *ralliés*. Liberté de pratiquer leur culte, mais nulle liberté politique. Amnistie pour « crime » d'émigration et faits de guerre, mais serment d'allégeance à la République. La reconnaître et jurer de respecter ses lois; de ne plus jamais la combattre.

\*\*

On les lisait donc, ces fameuses conditions, quand l'orateur fut interrompu par une protestation véhémentement : Georges Cadoudal se rebiffait; Georges se redressait.,,



Il émergea de la foule énervée, piaillante, et bondit hors des groupes, massif et furieux. Il était encadré de deux autres anormaux — quel trépied ! — un colosse encore, presque hideux, et un gnome aux vêtements bariolés. Le gentleman avait fait place à l'homme de colère. Georges avait le cou découvert et la poitrine au vent. Non, non, il ne tenait pas à souligner sa rusticité vigoureuse au milieu de ces damerets et de ces bavards, et la température n'exigeait pas non plus qu'on se dépouillât, on était au printemps. Au début, Georges n'avait pu supporter la cravate de l'élégant, et, quand « ça chauffait », il se donnait « du respir » à pleines carotides... Comme tous les gros de l'époque, Cadoudal craignait le *coup de sang*, car il avait éprouvé chez lui les rouges effets de cette ruée au cerveau, de ce transport des images.

Il hurla : « Monsieur, au nom de tous les Royalistes de Bretagne et de Vendée, JE VOUS INTERDIS DE POURSUIVRE ! »

Et il fut, tout à coup, la voix même d'un peuple entier, d'un peuple de héros, qu'avaient contenu jusqu'alors la courtoisie et la nonchalance mondaines. Ce fut une brève stupeur, suivie d'applaudissements. Mais lui, n'en ayant cure, et tenant toujours à donner l'exemple physique, il sortit à la sanglière, à coups d'épaules, avec ses deux acolytes. Le grand, c'était Guillemot, dit le *roi de Bignan*, l'exceptionnel réfractaire, célèbre par sa force, sa ténacité, sa férocité, et d'aspect repoussant ; le petit, c'était Saint-Régeant, un nabot, bas d'un mètre quarante, une sorte d'enfant gouailleur, narquois, qui fut cependant l'homme de la Machine Infernale et de la rue Saint-Nicaise.

Georges regagna ses landes et son Morbihan, et quelques semaines plus tard, ce fut l'absurde paix

de La Mabilais, la petite ferme à toucher Rennes, car on n'avait plus besoin de château : vingt chefs royalistes, en tout et pour tout, la signèrent. L'intervention vengeresse du gros Chouan avait déterminé le refus en masse.

Tels furent ses débuts. Formation dans un milieu très élevé, très pur, quoique rural. Education à Saint-Yves, où sa religiosité se renforce encore. Toute probabilité pour une vocation religieuse qu'on n'a pas assez remarquée, qui l'orientera jusqu'à la fin de ses jours. Tendances démocratiques presque communes à toute la Bretagne d'alors, mais qui cèdent tout de suite devant la persécution religieuse et la persécution familiale. Education militaire à l'armée royale de Vendée, et nomination aux bas grades. Réunion de partisans, compréhension des possibilités armoricaines avec la formation des troupes régulières et d'un réseau de renseignements poussé très loin. Multiples combats, des coups de mains, qui lui donnent l'habitude de la guerre et du commandement. Prise d'autorité et déclaration à La Prévalaye.

## DEUXIEME PARTIE



## CHAPITRE VII

L'effet sur les populations chouannes avait été tel que beaucoup des vingt capitulars n'osèrent pas rentrer dans leur canton; on leur aurait prouvé leur tort à coups de fusil.

Georges, nous l'avons vu, avait coupé court en abandonnant la conférence et en revenant chez lui. Mais, là encore, on peut retrouver la trace de sa modération. Puisque la pacification était indiscutable, il voulut en faire profiter tant bien que mal ceux qui dépendaient de lui. On retrouvera ce même esprit d'adaptation après les grandes disputes de 1799, et il faut y insister, car cette manière d'utiliser les circonstances décharge le chef chouan de ce qu'on lui impute; de ce goût invétéré du combat, de cet entêtement congénital dont on lui fait grief. Georges n'épargna rien pour assurer l'ordre, cet ordre que la paix de La Mabilais confiait en partie aux ex-réfractaires. On a de lui, citées à la fin du livre capital, de curieuses lettres au général Mériage. D'ailleurs Georges s'employait aussi à faire libérer ceux des Royaums que la Convention ne consentait pas à relâcher; il prévoyait que tout cela, bientôt, allait rompre.

Georges s'adjoignit étroitement ce Guillemot que nous avons présenté en instantané. Il le garda près de lui, autant pour le maintenir, peut-être, que pour

bénéficier de son incroyable qualité combattante.

Guillemot était un homme de trente-cinq ans qui vivait au village de Kerdall, en Bignan, à huit kilomètres sud-ouest de Locminé, à trente au nord de Vannes. Un paysan, mais qui avait poursuivi ses études à Saint-Yves jusqu'à la quatrième. Guillemot n'hésita point à prendre parti; il le fit tout de suite, avec une âpreté raciale. Le 8 octobre 1793, quatre-vingts Bleus de Josselin arrêtaient le curé de Saint-Jean-Brévelay, à cinq lieues au nord de Vannes. Au retour, trente paysans, armés de mousquets et de faulx, se lancèrent sur la troupe, la mirent en fuite et délivrèrent le pasteur. Ils étaient commandés par Guillemot qui savait les fanatiser<sup>1</sup>.

Guillemot fut incessamment pourchassé, son bien confisqué; ses enfants et sa femme réduits à la besace, mais il n'abandonna jamais ! L'année 1794 consacra sa réputation : alors on dira le *roi de Bignan*, surnom qui lui fut donné par les Républicains et que tous adoptèrent. Il avait fait de sa troupe un commando incomparable; ses gens furent toujours bien armés en s'emparant des fusils et des gibernes, et se montrèrent d'une décision disciplinée, farouche, qui les rendit comme invincibles. Il ne faut pas confondre Pierre, le roi de Bignan, et André Guillemot qui ne fut qu'un subalterne de Georges. Le « Roi » marchait presque sur le même rang que Cadoudal. Il régentait les cantons de Bignan, de Plumelec, de Saint-Jean-Brévelay et de Locminé. Quand je parcourais ces routes cruelles, c'était à son fantôme que je demandais l'émotion et l'allant. Le roi de Bignan fut pris par trahison le 5 décembre 1804, près de Plaudren, mais il ne se

---

(1) Une explosion lui avait gravé sur la face un masque d'érésipèle.

rendit, à ses soixante agresseurs, qu'après avoir reçu VINGT-TROIS blessures. On le fusilla sur sa civière quand il criait « Vive le Roi », sur la promenade de la Garenne à Vannes<sup>1</sup>.

C'est l'instant où Georges fait confiance à Puisaye, dont l'intelligence et la facilité l'avaient ébloui. Ce chef, qui finira méprisé et citoyen anglais, succéda à la Rouërie dans l'ampleur des conceptions. S'il eût été aussi brave, aussi droit qu'ingénieux, la cause royale aurait triomphé.

Puisaye fut un des seuls à comprendre, quoique Normand, les ressources de la Bretagne. Avec un peu de chance, ce qu'il mit sur pied aurait pu réussir. Il voulait réunir les Chouans épars et leurs efforts en tous sens, sous une même autorité et dans un même dessein. Les faire appuyer par l'Angleterre, dont ils auraient profité. Georges en était très vite venu à cette nécessité, et ne croyait pas qu'on pût réussir autrement. Quand Cadoudal se plie à la pacification, c'est avec l'espoir qu'il trouvera en Puisaye le chef capable de tout reprendre; d'autant plus que Georges n'ignorait pas le désaveu que ce dernier avait fait encourir à Cormatin.

Ce sera donc vers Puisaye que Georges dépêchera la Bourdonnaye et d'Allègre, en Angleterre, afin de le mettre au courant et de le pousser à intervenir.

---

(1) Relation de Bernadotte concernant Guillemot (dossier Muller).

« Guillemot qui est d'une force extraordinaire faillit étouffer un grenadier qui n'a dû son salut qu'à un de ses camarades, qui lui-même a eu beaucoup de peine à éviter d'être étranglé par Guillemot [...] »

» Ce petit détachement a rapporté un fusil à deux coups, deux carabines, des pistolets, différents vêtements de rebelle, et le portefeuille de *Guillemot* contenant des papiers que je vous ferai passer sitôt que le dépouillement en sera fait ».

La Bourdonnaye fut arrêté et d'Allègre passa clandestinement, malgré les efforts de Cormatin qui avait mis l'embargo sur les chefs chouans. Puisaye fit abandonner les projets de descente sur les Côtes-du-Nord, commandées en personne par Cormatin, pour diriger les efforts britanniques sur le Morbihan, chez Georges.

La reprise de la guerre eut lieu par une expédition de brigandage que les Républicains dirigèrent sur Grandchamp. Grandchamp est un bourg assez riche, à quinze kilomètres nord-est d'Auray, et fut vraiment un des fiefs principaux de Cadoudal, le pivot de son action. Georges descendait jusqu'à la presqu'île de Rhuys et remontait jusqu'à Quimper, mais c'est autour de Grandchamp qu'il centrait son influence. Tout près, sont les immenses landes de Lanvaux, ce bourrelet qu'on appelle *le Sillon de Bretagne*, et qui se dirige parallèlement à la mer sur quinze lieues.

La Convention voulait prendre les devants, et c'est sur Georges qu'elle axa son premier coup. Le 28 mai, elle concentra sur Grandchamp, sans déclaration préalable, trois colonnes mobiles. Le comte de La Haye de Silz y fut tué. Georges ne s'y trouvait pas. Une attaque nocturne, avec une supériorité énorme. Silz était un vaillant homme, un des acolytes de la Rouërie; il fut remplacé par le chevalier de Tinténac que nous verrons lui aussi bientôt mourir. Georges servait en second, mais c'était lui qu'on cherchait; par bonheur, il se trouvait à Lanvaux à l'abbaye même. Il revint en foudre assurer la retraite. Il réunit, rallia tout son monde dans la forêt de Camors, ce nom qu'Octave Feuillet a rendu célèbre comme Elven. Georges, faute de munitions, licencia le plus grand nombre de ses gens et ne garda qu'une troupe sûre mais bien armée.



Il résista à une grosse attaque dirigée contre lui. Avec des armes et des effectifs, il aurait balayé les assaillants, mais il dut encore retraiter. Ce combat est célèbre, d'abord parce qu'il instaura la reprise des hostilités, et que, de plus, Georges y reçut son unique blessure. Lui aussi, ses hommes le croyaient protégé par une *baraka*. Il prit part à plus de cent combats sans autre atout que cette blessure de Camors, une balle dans la cuisse. Il saignait en criant « Vive le Roi », et sa troupe l'emportait parmi les arbres avec des caresses et des acclamations.

Il fut soigné à Locoal-Mendon, tout près de cette *Ile Fortunée* qui fut une de ses retraites, et c'est de là qu'encore immobilisé il dirigea l'autre fameuse attaque de la poudrière brestoise, la poudrière de Pont-de-Buis, à deux lieues de Châteaulin. Il avait toujours pensé qu'il y trouverait de grosses ressources, et, dès sa fuite du château de Brest, il en repérait les abords... Les Chouans fusillèrent quelques curés jureurs, pour ne pas en perdre la main, et entrèrent dans la poudrière le 16 juin 1795. Ils pénétrèrent sans encombre, désarmant la garnison; ils avaient été remarquablement guidés par l'abbé Guillo qui faisait le point. On se partagea la poudre, et femmes et mioches furent employés à fabriquer des cartouches, ces rouleaux de papier qu'on déchirait avec les dents, avant de les introduire dans les canons de fusil. Georges de Cadoudal, le neveu, raconte une belle histoire. Des quinze cents livres de poudre touchées par du Cheyla, après en avoir employé trois cents, on déposa le reste derrière une boiserie d'église, bien camouflé; or, six mois plus tard, les Républicains canton-

nèrent dans la chapelle et firent leur feu juste devant le dépôt. Eût-il duré une heure de plus, l'église sautait, mais avec les Sans-Culottes, ce qui aurait été un trépas honorable.

## CHAPITRE VIII

Georges fut aidé dans sa convalescence par les bonnes nouvelles que lui rapporta d'Allègre en revenant d'Angleterre. Les Britanniques allaient bientôt débarquer, à Quiberon.

Quiberon est resté encore une affaire discutée, peu comprise, et demeure un terrain de discorde, même de scandale. On accusa l'Angleterre de perfidie, et le comte de Puisaye de trahison. Les Royalistes se partagèrent, et, même aujourd'hui, l'incertitude demeure. Trahison, malchance ou désordre ? J'ai été élevé dans l'idée de trahison... Plusieurs de mes parents ont été fusillés à Auray. Un grand-père s'échappa à la nage en mettant de temps à autre la main sur le safran d'un gouvernail de chaloupe anglaise. L'esprit de la Marine, où je grandissais, était nettement anti-britannique.

Tout ce qui touchait à Quiberon suscita ma curiosité, exaspéra mon sentiment. Or, après tant de lectures, tant de rêveries, de recoupements, de recherches sur le terrain, tant d'interrogations, je vieillis avec la certitude qu'il y eut, dans la sanglante défaite, plus de désordre et de malchance que de trahison. Qu'en tout cas, l'idée d'une monstrueuse machination anglaise doit être abandonnée. La fourberie transcendante est

à repousser et fait partie de ces calomnies, de ces *grimaces* de l'Histoire, trop fréquentes et qui sont des ferments de haine.

\*  
\*\*

Avec Quiberon, l'Angleterre s'était résolue à un effort considérable. L'expédition comportait trois phases, et, pour la première, à Southampton et à Portsmouth, on embarqua quatre-vingt mille fusils, soixante mille uniformes; deux régiments complets, un corps d'artillerie; le régiment d'*Hector*, dit aussi de la *Marine*, où servaient soixante-douze officiers de vaisseau. Des commissaires des guerres, une centaine d'officiers-gentilshommes pour encadrer les troupes chouannes, des médecins, et de quoi établir des hôpitaux. Enfin toute une organisation militaire, et non point seulement une cargaison d'émigrés dont on voudrait se débarrasser à tout prix. Le débarquement de Quiberon fut une opération très vaste et dans le grand style anglais.

Il est certain que les Britanniques considéraient avec faveur le départ des émigrés; mais, que ce départ pour Quiberon ait jamais été une expulsion, un nettoyage, je ne le crois plus. D'abord, parce que, en 1794, le nombre des Français ayant gagné l'Angleterre n'était point si considérable, la plupart s'étant retirés derrière le Rhin; que, de plus, tous avaient été accueillis en Angleterre avec une charité, une solidarité étonnantes, bien inattendues. D'autre part, si l'on fait état des rivalités entre officiers de marine des deux nations, le retour des marins français dans leur pays jouait contre l'Angleterre. Penser que la politique anglaise se soit ingénée à les faire périr, c'est pousser bien loin la pénétration et la rancune;

admettre aussi une complète prodigalité que l'Angleterre connaît peu. L'affaire de Quiberon se solda par une perte anglaise de trente millions, six milliards de notre monnaie : cent vingt millions par tête morte c'est trop payé. Enfin l'amiral de Warren, qui dirigeait la flotte et le convoi, témoigna d'une incessante valeur, d'une moralité émouvante et d'une grande habileté pour soutenir les efforts des Royaux. Il paya largement de sa personne et si on avait voulu lui imposer des consignes dégradantes, nul doute qu'un pareil homme ne se fût récusé. En dernier terme, le régiment de Marine, où périrent cinquante-trois officiers de vaisseaux, fut engagé par son colonel français, dans une action absurde mais absolument personnelle. Le dit colonel d'ailleurs en mourut.

Ce fut en partie, en plus grande partie, l'infatuation et la sottise de M. d'Hervilly qui causèrent l'échec. Vous le verrez.

\*  
\*\*

Georges, d'Allègre et Mercier déblayèrent le littoral dans une action immédiate et violente. Le convoi débarqua sur la plage de Carnac, sur ce bel hémicycle, aux vivats d'une population enivrée. Mgr de Hercé dit la messe dans une petite chapelle qu'on voit encore de Sainte-Barbe, un peu abîmée par les obus allemands, et qui fait pendant à Notre-Dame-des-Fleurs, à l'ouest de Plouharnel. Cadoudal fut chargé, avec son corps de quatre mille hommes qui faisait l'admiration de tous, de veiller à la sûreté du quartier général.

Personne ne doutait alors du succès. Le convoi avait été escorté par deux vaisseaux de 1774, quatre frégates, quatre chaloupes-canonnières de gros cali-

bre, deux corvettes et des cotres. Pour achever sa tranquillité, la flotte de bataille anglaise croisait dans les parages. On lui signala la timide arrivée de l'escadre française, menée par le brave Villaret-Joyeuse, l'ancien lieutenant de Suffren dans la campagne des Indes, mais, avec, à son bord, un reptile de la Convention, le sieur Topsent, ce qui ne lui donnait pas les coudées franches. Il se battit bien, mais ses états-majors étaient composés de *clubmen* gueulards et d'équipages révoltés. Il perdit trois vaisseaux et dut faire rentrer précipitamment ses navires, qui portaient à la tête du mât un bonnet phrygien haut d'un mètre, en tôle peinte. Dès son retour à Lorient, le soir même, tout ce qui restait de bon dans ses marins passa à la dissidence.

Sans hyperbole, l'enthousiasme qui accueillit Puisaye atteignit au délire. Femmes, vieillards, enfants étaient accourus avec les hommes. On criait, on pleurait, on lui baisait les mains. Si le Prince avait débarqué, c'eût été la fin de la Convention, car il aurait pu assurer alors le commandement unique, utiliser ces frénésies, empêcher cette dualité dont on allait périr.

Tous les Républicains étaient en fuite et galopèrent vers l'est. Sauve-qui-peut ! Rendez-vous à Rennes ! La Bretagne rouge se vidait : soldats, fonctionnaires, partisans...

Puisaye avait vu juste et clair. L'opération instantane qu'il avait prévue était de s'établir le plus loin possible, en tête de pont, et en profitant de cet exode. D'organiser alors une ligne de défense vers l'est, qui eût fait de la Bretagne un vaste camp retranché que les vaisseaux anglais auraient ravitaillé sans peine.

Une ligne Granville-Mayenne, derrière laquelle on aurait pu tout préparer en sécurité pour y recevoir le comte d'Artois.

\*  
\*\*

Puisaye fut-il un très grand politique ? Certainement plus encore qu'un lâche, s'il ne se montra pas d'une bravoure éclatante. Qu'il en eût appelé à l'Angleterre, reste pour beaucoup son tort national, mais cela s'excuse singulièrement depuis 1940 ; si nous ne comprenons pas, ce n'est pas en faveur de notre perspicacité. Quand Puisaye vit la façon dont accouraient les Royaums et dont se sauvaient les Bleus, il put croire à sa logique.

On a maudit le choix de Quiberon. Mais c'était de premier ordre et de probabilité décisive ! Quiberon pouvait admirablement se défendre par son étroitesse, et, SURTOUT, en recevant l'appui des vaisseaux anglais; sa rade est une des plus sûres de l'Océan et la flotte anglaise en fit la preuve durant tout l'hiver de 1795. Alors pourquoi ces vaisseaux ne défendirent-ils pas Quiberon ? Parce qu'il n'y avait plus de défense possible quand les forts *eurent été livrés*; quand le colonel d'Hervilly eut gaspillé toutes les ressources de la résistance. Les forts, appartenant aux Royaums et appuyés par l'escadre anglaise, personne n'aurait passé; le réduit devenait le centre imprenable de tout l'approvisionnement, le magasin général.

Or Puisaye se vit brusquement combattu par d'Hervilly, qui avait reçu le commandement des troupes *soldées*, des Français à la solde de l'Angleterre, troupes *régulières*, et qu'il faut opposer aux troupes *royalistes*, hélas, considérées par d'Hervilly comme effroyablement *irrégulières*... Ce commandement,

Puisaye l'avait refusé, se préjugant trop pris par les nécessités qui lui incomberaient en sa qualité de général en chef. Mais d'Hervilly n'admit pas de servir en sous-ordre et n'en fit qu'à sa tête, qui était faible. Il y eut contestation, et Puisaye céda, ce qui fut la grosse faute. Un homme de cran eût tout de suite remis à la place le vaniteux subalterne et imposé sa direction.

Il y eut des querelles, des contre-ordres, et l'on perdit dix jours, DIX JOURS, irremplaçables ! La panique républicaine se tassa ; les troupes revinrent de partout, menées par Hoche lui-même, certaines envoyées en poste ; elle accélérèrent si bien leur mouvement de reprise que Hoche disposait, le 15 juillet, de treize mille hommes, quand, le 5, il s'en voyait à peine trois mille.

Hervilly mécontenta les Royaux en se montrant plein de dédain à leur égard et en leur accordant le moins possible : presque pas d'armes, peu de munitions, pas de soutien et, le plus fort, à peine de vivres. Quand il commença à prendre conscience de leur valeur, il les avait trop fortement indisposés pour en tirer parti. D'ailleurs, Hoche ne permettait plus qu'on tentât le grand mouvement vers l'est qui avait été le dessein supérieur de l'expédition.

\*  
\*\*

Georges avait été mis partout, dans tous les endroits dangereux. Il défendit ces positions extérieures, si rapprochées, et que ne purent même pas garder les Chouans. Il était sous les ordres du comte de Vauban, l'énigmatique, à qui l'on doit, malgré tout, des réactions militaires fructueuses dont la réussite sauva bien des condamnés.

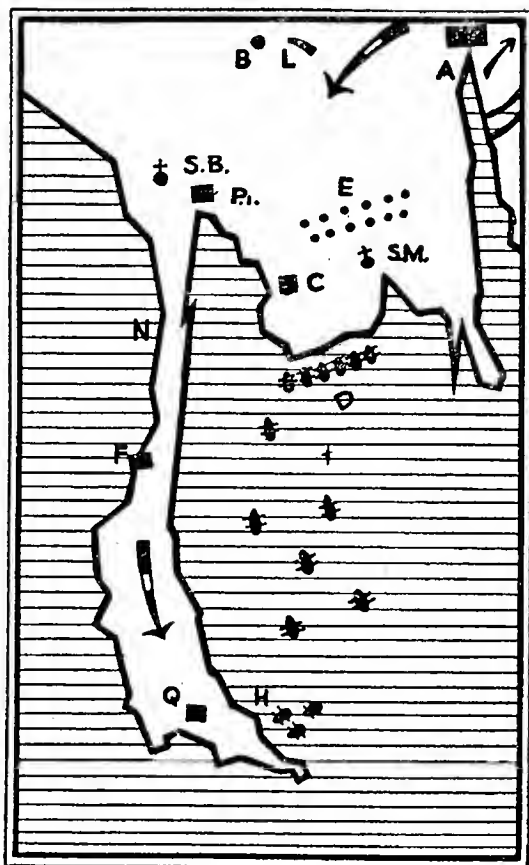


Le premier bouclier, trop légèrement tenu, avait été disposé à Landevant, à quinze kilomètres d'Auray nord-ouest; l'aile gauche, sur la route d'Hennebont, avec le chevalier de Tinténia qui aimait tant les Cadoudal. L'aile droite, sur la Trinité, verrouillée par la rivière, le golfe profond du Crach (voir la carte). Vauban tenait le centre à Mendon, en face de l'étang du Cranich.

Pas longtemps; on recula tout de suite sous la pression républicaine; les troupes royales s'établirent toujours plus au sud, se rapprochant de Carnac et de la presqu'île de Quiberon. Les forts, pour lesquels on avait déployé tant de stratégie, se rendirent au premier signal et beaucoup de leurs défenseurs passèrent aux Royalistes — plutôt que d'être emmenés sur les pontons anglais d'aimable réputation ! Ce fut une bien grande imprudence que de les admettre.

Georges avec sa troupe formait le centre à la *montagne* de Locmaria, « Lomaria », comme ils disent. Cette « montagne » est une hauteur bien relative, mais d'où l'on distingue fort loin le pays plat. Tout l'effort retombait sur les troupes royalistes, quand les troupes soldées conservaient leur inaction.

La droite, commandée par du Bois-Berthelot, et que Georges remplaça peu après, était appuyée sur le fameux Mont-Saint-Michel de Carnac, ce tumulus considérable, en forme de table, et que surmonte une chapelle de pèlerinage. Devant les yeux de Cadoudal, sur la pente douce, se dressaient les alignements célèbres, qui, malgré l'habitude qu'on peut en avoir, étonnent toujours. Cette fois, ces envahisseurs que Saint-Cornély avait pétrifiés défendaient la vieille



## QUIBERON

A, vers Auray - B, Ploërmel - S.B., Sainte-Barbe - P.I., Plouharnel - C, Carnac - S.M., Tumulus St-Michel - E, Alignements - D, Débarquement - F, Fort Penthièvre - Q, Quiberon - H, Rembarquement, N, Falaise - L, Montagne de Locmaria.

Bretagne. Au-delà du bras de mer, Belle-Isle et ses falaises...

Les Royaux furent tout de suite balayés et refoulés par Hoche. Quelle imprudence d'avoir opposé à ces vieux soldats aguerris des recrues dont on avait armé dix mille le même jour ! Ce fut une déroute, que Vauban et Georges arrivèrent encore à ralentir, mais qui aurait pu immédiatement tout perdre. Quelle aurait été alors l'action des troupes soldées ! Elles ne bougèrent pas.

Georges défendit encore Sainte-Barbe avec l'aile gauche extrême. Sainte-Barbe est dans une position faussement stratégique, car elle n'a de valeur défensive que du côté de la presqu'île. De là-haut, où demeure encore la petite chapelle, l'église où Georges dut entendre la messe et dont il a touché le vieux loquet, on domine ce que les gens du pays appellent très bizarrement « la Falaise » — exactement le contraire de ce que nous nommons ainsi. « La Falaise », pour les natifs de Plouharnel et de Quiberon, c'est la dune plate. En fin de compte, les positions royalistes étaient dangereuses et les Chouans ne pouvaient compter que sur cette « falaise » pour retraiter; pour se mettre à l'abri du fort Penhièvre, qui barre les cent vingt mètres de la presqu'île; retraite en plein découvert.

Hier encore, la bataille se livra entre Sainte-Barbe et Quiberon; les Allemands occupaient la presqu'île, et les Français Sainte-Barbe. On voit encore un blockhaus presque au même point où l'on situe la guérite de Hoche. D'anciennes tranchées chouannes servirent aux uns et aux autres.

Georges se vit obligé de refuser son concours à

l'offensive espérée par le comte de Vauban. Dès les premiers jours de juillet, il jugeait tout perdu, et voici ce qu'il a osé écrire à son général en chef :

«...qu'il ne pouvait et ne voulait attaquer ; que ses gens étaient furieux, découragés, et ne consentiraient pas à se battre ; qu'ils étaient indignés de la conduite des troupes de ligne *et de n'être en rien aidés*. Pour quoi et pour qui sont donc venus tant de secours de l'Angleterre, si l'on ne veut pas s'en servir ? Je me reproche bien d'avoir été un des chefs qui ait protégé cette descente, qui ne tend rien moins qu'à faire écraser le parti par le système destructeur qu'on a adopté... »

Or, il s'agissait, avec Georges, de troupes d'élite ; l'on juge alors du reste... Et encore, eût-on fait donner les troupes soldées, que leurs soldats étaient loin de valoir les cadres. On avait fait circuler, parmi les prisonniers français retenus sur les pontons, des offres de service. Quitter la geôle et revenir en France ? Même les plus républicains marchèrent, avec l'espoir une fois arrivés, de s'esbigner en douce. Nous avons vu que telle était aussi la pensée des troupes des forts. La retraite de Georges fut mémorable ; on s'en alla l'arme au bras, avec des arrêts et des retours, des reprises de contact, quand toutes les autres troupes, vraiment, s'étaient débandées, éperdues. A l'entrée du fort de Penthievre, on trouva une vingtaine de mille de réfugiés, dont la pagaïe, l'encombrement, l'appétit, avaient déjà terriblement nui à l'action militaire. Les Républicains massacraient tout, sans égard à l'âge ni au sexe.

\*  
\*\*

Puisaye comprit que la position, avec ce grand nombre de bouches, deviendrait intenable. Sans affo-

lement encore, il fit partir des détachements qui diminueraient la population de la presqu'île et pourraient obtenir un effet de surprise. Georges paraît en avoir été le promoteur. Puisaye, dans ses Mémoires, assure avoir tout combiné pour que le retour et la prise à revers se réalisassent le 16 juillet; mais l'abbé Guillevic, qui, sous la dictée de Georges, a rédigé le projet stratégique, montre apertement que ces insinuations de Puisaye sur la désobéissance des troupes extérieures, ne sont qu'une échappatoire et une invention après coup.

Les projets de Georges étaient de se faire débarquer près de Sarzeau, et de rejoindre la côte de la Manche pour y attendre les secours anglais, les troupes de Jersey. De redescendre avec elles pour prendre Hoche à revers, Hoche déjà rebuté par les forteresses. Moins d'un mois était nécessaire, et ce laps de temps n'était pas à redouter puisque les ingénieurs royalistes avaient affirmé que les forts pouvaient tenir au moins cinq semaines, sans nul doute, à partir du 5 juillet.

Georges ne pensait qu'à se séparer des troupes soldées :

« Georges, [dit Puisaye], qui était singulièrement aimé de ses soldats, et qui avait encore la candeur et la rudesse de l'état dans lequel il était né, et Mercier-La-Vendée, son ami, qui avait toute l'impétuosité de la jeunesse, se montraient les plus furieux : « *Les monstres*, s'écriait le premier, *ils auraient dû être engloutis en mer avant d'être arrivés à Quiberon* ». <sup>1</sup>

La retraite de Sainte-Barbe avait mis le comble à la réputation de Cadoudal. Il ne perdit qu'un homme,

---

(1) Termes exacts : employés par Georges dans une lettre.

et, par son sang-froid, par ses heureuses dispositions, il sauva toute une population affolée. Il avance à grands pas vers le commandement suprême.

Ici se déroulera une campagne de guerre très peu connue, que nous ne pouvons que schématiser. Disons tout de suite qu'elle jouit d'une célébrité toute spéciale, uniquement par la tenue des hommes qui y participèrent : on l'appelle la campagne de *l'Armée Rouge*, à cause de ses uniformes. Les deux mille cinq cents Chouans qu'emmenait Tinténiaç, avec Georges en sous-ordre, portaient la tenue vermillon anglaise, cette fameuse veste courte, à la fois haïe et crainte, mais qui prenait cette fois la valeur d'une promesse et d'une aide. C'était de la propagande, et c'est ainsi vêtus qu'ils accomplirent leur valeureuse randonnée, qui, elle aussi, aurait dû réussir.

Les chasse-marée bretons, ces petits bateaux à deux mâts et voiles au tiers, débarquèrent les gens de Cadoudal dans la presqu'île de Rhuys. Sarzeau tomba; les Chouans purent s'avancer sans résistance.

Cependant, Puisaye assure que le lendemain, survint M. de Margadel, un émissaire de Paris. Les lettres qu'il aurait remises à Tinténiaç désorganisaient, paraît-il, le plan de campagne. Cependant, la direction plein nord que prirent les Chouans coïncidait avec les projets de Georges. Ils furent à Elven le troisième jour et Cadoudal s'empara sans presque coup férir du village célèbre. Partout des succès. Ils filent sur Josselin, puis sur Saint-Brieuc. On dit que Cadoudal se serait opposé à ces nouveaux ordres, en grommelant que s'ils venaient du Roi, par Paris, le Roi était à Vérone et bien loin de prévoir ce que l'on pouvait faire. Pourtant, le rapport Guillevic...

A Coëtlogon, qu'on prononce « Cologon », le malheureux Tinténiaç fut tué par un grenadier qu'il poursuivait, après une action victorieuse. Il mourut dans les bras de Julien Cadoudal, le petit Julien, qui avait obtenu de suivre la campagne comme aide de camp du général, à la suite d'une action d'éclat. Ce fut une grande perte<sup>1</sup>.

Le 17 juin. L'Armée Rouge avait débarqué le 11 : le succès ne pouvait donc faire de doute; l'horaire était de beaucoup devancé.

On proposa Georges pour remplacer Tinténiaç, mais il fut jugé trop jeune et le commandement attribué au comte de Pontbellanger, officier excellent, mais venant d'émigration, inconnu et tout frais débarqué. Alors, immédiatement, les désertions chouannes commencèrent. Cependant, Saint-Régeant (de la Machine Infernale) avait rejoint. Guillemot, le roi de Bignan, était encore couché des suites de ses blessures. Mais le débarquement de Jersey fut vainement attendu.

On envoya même d'Allègre le réclamer en Angleterre. Il s'agissait seulement d'atteindre Jersey, d'où l'on trouvait des navires rapides, les *cutters* anglais, les petits vaisseaux les plus voilés de l'époque, pour rejoindre les ports britanniques.

*C'est alors qu'on apprit le désastre de Quiberon. Effondrement ! Désordre et découragement tels que Pontbellanger abandonna le commandement avec son état-major. Que Pontbellanger, en somme, déserta,*

---

(1) Mieux vaut ne pas s'étendre sur l'action mal connue de Louise du Bot, qu'on trouve au château de Coëtlogon, plus tard, maîtresse de Hoche et future générale Bonté.

puisqu'il fut *jugé et condamné*, qu'il eût été fusillé si Georges ne l'avait fait évader, ne voulant pas augmenter l'hécatombe de noblesse que la France venait de subir.

\*  
\*\*

A Quiberon, en effet, tout s'était prononcé contre nous. La journée du 16 juillet fut celle du grand massacre des régiments soldés. D'Hervilly les prodigua trop tard, et follement, sur Sainte-Barbe que les Républicains venaient d'armer. Il ne resta presque rien de ces troupes soumises à un feu d'enfer. Et juste le même jour, le comte de Sombreuil débarquait ses troupes (seconde phase), dont l'arrivée fut inutile et ne fit qu'augmenter le désordre. De celles-ci, dans l'universelle confusion, seul le régiment de Béon reçut des armes.

Le régiment d'Hector, obligé de faire une conversion sous le feu et par le flanc, fut presque anéanti.

Et la nuit du 20 courant connut le coup de grâce, avec la reprise des forts qu'il eût été si facile de défendre. Ils étaient faiblement gardés et surtout traîtreusement. Les anciens soldats républicains voulurent se faire pardonner en les livrant. Ils s'y prirent de façon singulière mais efficace. On ne remarqua pas que les patrouilles lancées de nuit des forts, plutôt du fort Penhièvre, y rentraient grossies du double. C'étaient des Bleus récoltés en route et qu'on avait déguisés avec les uniformes chouans ramassés sur les champs de bataille du 16. Les Royaux furent égorgés et Penhièvre appartint à l'ennemi sans même de reddition. Alors, ce fut l'horrible fin, l'avance infrangible des troupes de Hoche partant d'un tel point d'appui. Sombreuil et les dernières réserves furent acculés à



la mer, poussés jusqu'à Port-Haliguen, à quelques centaines de mètres de la pointe. Enorme confusion ! Tourmente indicible, durant lesquelles, sollicité par des demandes, les invites verbales, des prières, Sombreuil se rendit... Se rendit UNE DEMI-HEURE TROP TÔT, avec tout son monde ! Eût-il attendu quelque peu, les chaloupes de l'amiral de Warren sauvaient les derniers réfractaires. Plus temps ! La plage était alors couverte d'une foule mêlée où les Républicains voisinaient avec les Royaux et tiraient sur les embarcations anglaises. Les canots revinrent aux navires, ne sauvant que ceux qui purent les joindre à la nage, PARCE QUE CES EMBARCATIONS NE POUVAIENT ABORDER SANS ÊTRE PRISES.

On sait la suite et les malheureux royalistes fusillés, bien qu'on leur eût hautement promis la vie sauve. On dit que Tallien n'admit pas qu'une capitulation pût être accordée par un général. Il était alors à Lorient.

Un curieux détail. Les troupes prisonnières furent laissées toute une nuit sans gardiens, comme par fait exprès, pour les sauver. Il eût été facile de fuir : personne n'en profita, faisant confiance. On connaît la sanglante lettre de Sombreuil à l'amiral de Warren : avant de mourir, ces deux pages d'insultes, qui firent tant de mal au parti royaliste, en permettant de suspecter tout le monde.

Et surtout Puisaye, qui n'y prêtait que trop. En effet, voyant la partie perdue, il avait regagné les vaisseaux anglais, ne s'occupant plus que de mettre en sûreté ses archives et sa correspondance, dont la prise aurait été fatale. Mais cela parut affreusement mesquin, à ce moment, dans cet instant tragique où, ne serait-ce que par honneur personnel, le chef doit

mettre l'épée à la main. Sang-froid révoltant sans doute que de se préoccuper de paperasses quand montraient les hommes, mais les livrer eût anéanti toute l'organisation qui subsistait. Le commandant doit quitter son bord le dernier.

Au moment de se réembarquer, Puisaye avait reçu un brevet de lieutenant-général anglais qui tranchait tout, et aurait remis d'Hervilly à sa place. Trop tard.

L'Angleterre, je le répète, semble avoir fait tout ce qui lui était possible. Elle montrera sa bonne foi en recommençant quelques mois plus tard. L'atroce mort des troupes de Sombreuil, au Champ des Martyrs, a déchaîné les ressentiments. Je n'avais pas sept ans quand on m'emmena à la Chartreuse d'Auray et qu'on me soumit à l'épreuve de l'ossuaire. Une bonne sœur descendait sa lanterne allumée sur un amas énorme, luisant et souterrain, de crânes et d'ossements...

Fox interpella à la Chambre des Communes :

« ...dans cette malheureuse affaire de Quiberon, les émigrés français devinrent *les victimes de leur confiance dans l'honneur anglais*, et que les différents événements de cette guerre ont été remplis de sang et de trahison... »

Mais il ne fut suivi que par quarante-neuf députés.

Que l'Angleterre, au début des troubles, eût marché à fond pour soutenir les Révolutionnaires, cela ne peut faire de doute. Mais, en 1794 — après s'être assurée de nos colonies — elle voyait que l'événement tournait mal au double point de vue dynastique et national. Elle joua contre après avoir joué pour. Une fois de plus, l'apprenti sorcier s'inquiétait.

\*  
\*\*

Aux environs de Saint-Brieuc, et menacée par tous les partis républicains, *l'Armée Rouge* se confia entiè-

rement à Cadoudal, qui exigea une obéissance passive et réussit encore une retraite sans pareille. On revint vers le Morbihan, après avoir jeté les uniformes écarlates aux étangs, ces uniformes qui n'avaient point porté bonheur, et l'on se faufila au milieu des troupes en alerte. Georges emprunta les forêts avec une habileté remarquable et finit par licencier la plus grande partie de ses hommes aux environs de Locminé sans avoir de pertes. Il ne garda qu'une division légère de réfractaires sans foyers ou impénitents.

Dans une réunion à Grandchamp, il fut nommé général avec Mercier comme adjoint. Cette campagne avait été pour lui une école militaire de grand effet. Il le dit lui-même : « J'ai appris des émigrés à commander; à me faire mieux garder qu'eux, et surtout à ne pas confier ma garde aux déserteurs; voilà pourquoi je n'ai jamais été trahi ni surpris ».

## CHAPITRE IX

Le retentissement néfaste de Quiberon alla fort loin, dépassa *de beaucoup* l'importance de l'affaire. Pas un Royaliste qui ne se sentît épuisé; la fatigue de tant d'années si dures s'appesantit comme jamais; les mésintelligences furent portées à l'extrême, et les soldats chouans ne crurent plus... Les armées royales ne tinrent que par l'organisation des cadres, si fortement liés, et qui ne voulaient avouer ni leur détresse ni leur inquiétude profonde, mais qui se séparaient, se dissociaient encore, et dont les réunions se passaient en querelles plutôt qu'en projets. Quel graphique mouvementé pourrait-on tirer de l'âme chouanne !

\*  
\*\*

Les escadres anglaises, après Quiberon, n'étaient pas toutes rentrées en Angleterre. Les Anglais avaient occupé la petite île d'Houat sous Quiberon, et quelques milliers de malheureux réfugiés y vécurent des mois. Des réfugiés de Quiberon dont beaucoup souffraient d'une sorte de peste. Après accord, on finit par renvoyer les paysans sur la terre ferme. Ils étaient décimés.

L'amiral de Warren, toujours dévoué à la cause française, réussit à faire passer des secours à Charette, qui, prévenu, bouleversa les postes républicains et

tint la côte à Saint-Jean-de-Monts, où il prit livraison des munitions et des armes. Charette, lui seul, semblait échapper au découragement, sans doute parce qu'il n'avait pas participé directement à la défaite. Les officiers anglais rentrèrent enthousiasmés de son accueil et du courage de ses partisans. Puisaye n'avait pas encore regagné la Bretagne...

C'est alors que, les derniers jours de septembre, la mer se couvrit soudain de navires : toute une flotte anglaise, surgie du nord... Les gens de l'île d'Houat apprirent avec stupeur, avec enivrement, que LE COMTE D'ARTOIS ARRIVAIT sur le *Jason* pour descendre et se mettre à la tête des troupes royales. La baie de Quiberon était remplie de vaisseaux de guerre avec cent bâtiments de transport.

Quels regrets poignants pour les réfugiés ! Si Quiberon n'avait fait que tenir, sans plus, quelle aurait été, alors, la position magnifique des Armées Blanches ! Le comte d'Artois amenait avec lui deux mille hommes de troupes anglaises, deux détachements de uhlans britanniques et les hussards de Choiseul, ce qui faisait plus de cinq cents hommes montés. Une quarantaine d'officiers supérieurs, pour l'escorte du Prince et les cadres. Et un immense matériel, en munitions, vêtements, poudres, artillerie.

On perdit encore du temps devant Noirmoutiers, mais on s'installa à l'île d'Yeu (l'île-Dieu des anciens récits) le 2 octobre 1795.

On devine les sentiments des Royalistes sur le continent, mais on ne peut les sentir dans leur ampleur. Nous ne pouvons plus rien éprouver qui soit de cet ordre, de ce bondissement de tout l'être. même les plus purs : les loyalismes royaux et divins nous ont quittés... Il était bien tard, mais le nom du

Prince réveillait toutes les énergies. Un monarchiste qu'il ne faut pas trop mentionner, car il a déjà eu une influence assez pernicieuse, disait que le nom de Bourbon eût suffi à *ressusciter toute la Bretagne*. A son défaut même, celui de Rohan, qu'on refusa parce que jadis les Rohan avaient été les maîtres du pays.

Cela ne mettait pas directement Georges en œuvre. Le débarquement du Prince était surtout l'affaire de Charette, et là encore ce fut un malheur, car les Républicains, alertés par sa réussite à Saint-Jean-de-Monts, avaient réuni de grandes forces devant la mer et noyauté son pays. Il y eut donc quelque retard. Quand Charette se vit à la tête de quinze mille hommes, il commença sa trouée vers le littoral.

Certains espéraient encore, car le reflux des Républicains, les premiers jours, avait été aussi rapide que pour Quiberon. Le conseil général de Bretagne s'était réuni, présidé par le comte de Puisaye qui ne voulait pas authentifier les racontars. Il était général en chef reconnu par les Princes et breveté d'Angleterre. A ce moment, le recensement de l'armée royale de Bretagne donnait soixante mille hommes, dont quarante-cinq mille armés de fusils de munition, et quinze mille de fusils de chasse.

Le conseil envoya vers le comte d'Artois un messager qui le mettrait au courant, et l'exhorterait à descendre. Georges faisait partie de cette délibération, mais ce fut son ami Mercier qui signa le factum. Georges n'avait plus confiance.

Le messager qui partit, ah, qu'il était donc pénétré :

*« J'y allais comme l'organe de dix-huit cent mille fidèles qui faisaient tous les sacrifices imaginables pour l'honneur, pour leur religion et leur Roi... »*

Il croyait couronner toutes les abnégations, tous les martyrs dynastiques.

\*  
\*\*

Le comte d'Artois le reçut avec ce grand accueil qui attachait si vite à sa personne, trop vite. L'écoula et manifesta un grand éloignement de Puisaye. Il aurait même dit : « Quand tu me parles de M. de Puisaye, tu me présentes la tête de Robespierre !... »

Cependant, le Prince accepta formellement et se prépara. Dans douze jours, temps nécessaire aux derniers préparatifs, il débarquerait. Il débarquerait du côté du Poitou, en face de Charette, car les événements de Quiberon avaient trop désorganisé le Morbihan.

Or, le lendemain, le comte d'Artois fit savoir qu'il était obligé de revenir sur sa décision ET QU'IL RENONÇAIT. Il ne pouvait, paraît-il, agir autrement, car un cotre anglais venait de lui apporter des nouvelles comminatoires. On le priait de rentrer et l'escadre abandonnerait l'île d'Yeu.

Même si c'était vrai, ne fallait-il pas agir quand même, dit-on, et ne plus se laisser circonvenir ? Mais, hélas, CE N'ÉTAIT PAS VRAI. Les ministres anglais avaient formellement voulu le débarquement du Prince. On ne peut admettre que tant de millions aient été ainsi et encore jetés à l'eau, pour une feinte. Qu'on explique comme on voudra l'expédition de Quiberon; que l'imagination surexcitée par la douleur s'y donne libre cours, mais pour celle d'Yeu, il est impossible de l'attribuer à autre chose qu'à la volonté farouche d'aider la résistance.

On assure que le comte d'Artois n'était parti qu'avec l'intention de rester à bord. On dit qu'il

avait voulu se ménager une retraite, et que le duc d'Harcourt, le chargé d'affaires français en Angleterre pour les Princes, devait obtenir son rappel. Mais l'informateur est suspect et surtout, plus on approfondit cette époque trouble de la guerre bretonne, plus on prend le sentiment qu'il était trop tard : l'armature s'était disloquée. C'était en juillet que le Prince eût dû débarquer. En automne, dans la confusion générale, chacun de ses pas eût été entravé.

L'entourage de Monsieur, la Camarilla, lui représentait toujours la guerre en Bretagne comme une diminution de prestige; lui assurait qu'on allait s'y *commettre* : « Le comte d'Artois, disait-on, ne pouvait pas *chouanner* ! » Tout n'était pas si misérable dans ces sentiments confus : la personne des Princes restait SACRÉE; on ne pouvait l'exposer aux insolences d'une lutte médiocre, du débrouillage, de l'improvisation. On met un prince à la tête d'une armée et non d'une hordé.

Le comte d'Artois se souvenait trop de l'étiquette, s'y soumettait par trop facilement. On sait que, même en quittant la France, il s'en préoccupait encore, en 1830. Le Prince céda plus aux soucis de l'inconfort, du désordre, de la promiscuité chouanne, qu'à des dangers. Il ne pouvait être un coureur de landes. Mais, faisons surtout remarquer que les dissentiments des chefs royalistes, dont, plus que tout autre, le Prince était prévenu, semblaient lui prédire un échec. Il rejeta son départ sur les exigences anglaises.

\*  
\*\*

Il y eut supercherie. Les ministres anglais ne purent évidemment donner un démenti radical, mais ils rétablirent les faits pour les puissances qui les avaient



mandatés. Le comte Woronzow, qui appréciait tant Cadoudal, le prince Stahrenberg, le marquis de Spinola furent mis au courant, pour la Russie, l'Autriche et l'Espagne, et renseignèrent leurs monarques.

Cependant, j'avoue garder quelque méfiance. *Comment, si le comte d'Artois leur avait joué un tour pareil, les ministres prirent-ils au sérieux ses propositions de débarquement en 1800 et 1804 ?* Il faut admettre que le Prince leur donna des raisons valables de son retour et qu'ils ne purent l'imputer à une idée préconçue, à une légèreté qui aurait, à leur égard, pour toujours démonétisé le Prétendant et son action personnelle.

Les Chouans ne voulurent jamais admettre que l'Angleterre fût innocente, complètement innocente de l'abstention. J'ai entendu encore des petits-fils de ceux qui attendirent vainement, et que le Prince déçut, affirmer qu'il avait été consigné dans ses appartements du *Jason* avec sa suite, factionnaire devant la porte. Mes grands-parents le croyaient dur comme fer, et cela valait mieux.

Charette rentra chez lui après avoir écrit cette fameuse lettre à Louis XVIII, dont on peut douter, mais qui, même si elle a été supposée, montre à quel point de désespoir en étaient les esprits :

SIRE,

« La lâcheté de votre frère a tout perdu. Il ne pouvait paraître à la côte que pour tout perdre ou tout sauver. Son retour en Angleterre a décidé de notre sort; sous peu, il ne me restera plus qu'à périr inutilement pour votre service...

Je suis, avec respect, de votre Majesté, etc., etc... »

CHARETTE.

Parler de lâcheté nous semble bien rapide et bien irréfléchi. Artois n'était pas capon, Le risque physique ? Il semble ne l'avoir jamais redouté... Ne serait-ce pas plutôt un retour de ce fond de morgue, de ce sédiment secret qui se cache au fond de certains aristocrates affables et faciles, qui, en fait, *dédaignent à pleins bords*. Se méfier toujours des très grands seigneurs ; ils croient tous au droit divin, ils ne croient même plus qu'à cela ; mais, *au leur*...

\*  
\*\*

A la suite de quoi il y eut, à l'armée du Morbihan, un très important conseil d'état-major. C'est la période la plus confuse, la plus amère des complications politiques. On discuta le commandement du comte de Puisaye. Georges, Mercier et le chevalier de La Crochais, cet aimable et brillant garçon dont le château demeure près de Pleurtuit, et qui avait succédé au commandement de Cormatin pour l'armée de Saint-Brieuc.

Venait de se passer un fait d'une gravité insigne qui avait mis tous les esprits en rumeur. Mercier, qui avait rejoint le Prince sur le *Jason*, et qui avait été extrêmement apprécié ou excessivement flatté par l'entourage, était intervenu aussitôt rentré pour faire *arrêter Puisaye*. La haine soulevée par Puisaye en était arrivée à un tel point qu'il venait d'échapper de justesse à un attentat préparé par quatre émigrés.

Mercier avait exigé qu'on le lui livrât. Son ordre de mission n'aurait pas été signé par Georges, mais il semble que Cadoudal, selon son neveu, l'eût approuvé. Les agissements de Puisaye étaient douloureusement louches. Il avait fait édicter des peines très sévères pour les Chouans qui se permettraient

de quitter la Bretagne, même pour aller parler au Prince qu'il voulait chamberer. La mort, simplement...

On éconduisit Mercier; les autres chefs qui entouraient Puisaye s'insurgèrent. On traita Mercier « vertement »; on le mit à la porte. Puisaye fit du charme, mais prit la poudre d'escampette et passa en Ile-et-Vilaine. Nous pouvons juger à quel point d'irritation en arrivait l'opinion bretonne : il s'agissait du *général en chef*, du directeur reconnu de toute l'affaire !

On l'accusait de trahison. On avait surpris de ses lettres à des Conventionnels. Mais il répondait que ces lettres avaient leur utilité et le renseignaient.

Le comte de Vauban parla pour Puisaye, avec force. Georges et Mercier finirent par admettre que les accusations concernant le désastre de Quiberon étaient calomniatrices, mais ils revenaient toujours à leur méfiance maintenant établie, à leur éloignement. Georges aurait assuré :

« Au surplus, que M. le comte de Puisaye soit coupable ou non, il n'en a pas moins perdu la confiance du Morbihan, et j'avoue que je n'ai jamais eu confiance en lui, et que je l'ai toujours détesté... »

Il cite aussi la haine de Stoffet pour le général. Les lettres elles-mêmes, les lettres de Stofflet écrites à Puisaye et amicales, ces lettres qu'on lui montra ne purent avoir d'action. La courtoisie avait pu les dicter. On pouvait démontrer la fausseté des inculpations, mais que pouvait-on contre les antipathies ?

M. de Guilermey dit de Georges :

« De toutes ces qualités précieuses, il résultait nécessairement des défauts. Il était susceptible d'un ressentiment profond, et n'était pas facile à mener, surtout quand on l'avait choqué; mais c'était un homme essentiel pour le temps et la chose... »

Mercier défendit sa conduite en certifiant que Monsieur haïssait Puisaye — et l'on a vu que Mercier n'avait pas tort — et que c'était « pour le servir et pour exécuter ses désirs qu'il avait voulu l'arrêter ». La Crochais, qui sera bientôt fusillé à Rennes, tenta d'excuser le Comte.

Finalement Cadoudal, « avec le ton de modération qu'il avait toujours apporté au débat », assura que le Morbihan ne voulait plus reconnaître Puisaye comme général en chef, « et qu'il en avait même pris un arrêté par lequel les chefs de son armée formulaient le vœu de ne plus obéir à Puisaye... »

Plus tard, Georges revint sur ses préventions avec une droiture telle qu'il en fit faire un procès-verbal par d'Allègre, et c'est ce qui reste de plus fort pour défendre Puisaye<sup>1</sup>. Mais le mal était fait. Le limogeage de Puisaye *transforma* la guerre de Bretagne : lui enleva son homogénéité si difficilement acquise. On revenait aux actions dispersées, à la guérilla.

Avec, en plus, le départ du Prince, tout était devenu lamentable. Les derniers restes du convoi de l'île d'Yeu furent réservés à Georges. On avait jeté à la mer les chevaux des uhlans et des houzards, faute de fourrage. Cadoudal devait venir chercher les munitions et les fusils. Mais le Morbihan était si divisé contre lui-même que Georges ne put réunir les troupes nécessaires. Les canots anglais durent retourner vers l'escadre. Les royalistes *avaient refusé de marcher*, même sous les ordres de Cadoudal, ce qu'on n'avait jamais vu (5 ou 12 décembre 1795).

---

(1) Lettres du 27 avril et du 19 nov. - les Mémoires de Puisaye.

## CHAPITRE X

Juin 1795 : Quiberon; octobre de la même année : l'île d'Yeu. On crut que c'était la fin. Stofflet avait repris les armes, poussé par une inconséquence de l'abbé Bernier, ce prêtre, inexplicable lui aussi, qui après avoir été le pape vendéen et l'arbitre des Royalistes sonnera le ralliement à Bonaparte, finira évêque — et méprisé. C'était sans espoir. Stofflet ne réussit pas à ranimer trois cents hommes; erra durant un mois, pour l'honneur, fut pris et fusillé en janvier 1796. Charette, le roi de la Vendée, traqué comme jamais, blessé, pris lui aussi, et fusillé à Nantes, en mars.

Cependant Hoche ne se montrait pas tellement sanguinaire. Il avait proposé à Charette de passer en Angleterre avec ceux des siens les plus compromis. On lui laissait même la jouissance de ses terres. Le grand Vendéen refusa hautainement...

Hoche constituait de forts noyaux de troupe, quasi autonomes, des postes nombreux, de ces îlots de force qu'on nommera quarante ans plus tard des postes à la Bugeaud. Des patrouilles incessantes les reliaient et les empêchaient de s'endormir. Il pratiqua un système d'oppression sans trop de victimes, une coercition nouvelle qui démoralisait le paysan plus encore que les coups de fusil : c'était la confiscation. On lui prenait son bétail. S'il voulait le retrouver, alors

qu'il livrât ses fusils; les siens ou ceux des autres qu'il obtenait. Ainsi Hoche désarmait-il peu à peu le pays entier. C'était une négociation, et l'honneur ne s'y cabrait point.

Hoche dépendait maintenant de Carnot qui lui assurait un ravitaillement à peu près régulier, après qu'il eût connu des abandons où les soldats républicains allaient nu-pieds et le ventre vide. Il était maintenant à la tête de toutes les armées de l'Ouest, des trois armées : Brest, Cherbourg et le Morbihan. Il réalisait l'unité de commandement et l'unité de direction. La clémence jouait. Ainsi ramena-t-il beaucoup d'irrésolus en ne traquant plus les prêtres insoumis pourvu qu'ils montrassent quelque tranquillité, qu'on ne les vît plus participer aux affaires guerrières. Il fermait les yeux.

Hoche rendait justice à la valeur propre de Cadoudal. Il était certainement porté vers la magnanimité, mais l'inquiétude que lui inspiraient la ténacité et la force de son adversaire morbihannais le poussait dans une orientation nouvelle donnée à la guerre de répression. Le Morbihan allait bientôt rester seul mais suffisait pour balancer le résultat. Un certain ordre militaire y régnait, tranchant sur la négligence des autres régions, sur leur impéritie et leur laisser-aller. Tout s'y organisait, prenait une discipline frappante qui permettait des opérations rapides et fructueuses à l'avantage des Chouans. Voici une appréciation sur Georges relevée dans un factum républicain, la *Vie de Hoche*, et inspiré par ses papiers.

«[Dans le Morbihan], il y avait un homme. Le FÉROCE Georges Cadoudal fut l'homme vrai de la contrée. Ce n'est pas ici un Charette (méridional par sa mère), Georges était le Morbihan même, aussi identique avec le pays que

les cailloux, les chênes trapus, bicornus de la lande [pas de chênes] que les cairns sinistres des grèves désolées de Carnac [...]. Georges semblait taillé sur le patron des Juges d'Israël, d'anges qui frappaient des deux mains, ou du vaillant et sanguinaire Jéhu ».

\*  
\*\*

On pourrait dire que Cadoudal fut, alors, vaincu par la personnalité, l'amabilité de Hoche; oui, par cette courtoisie attentive et sérieuse, cette ouverture de cœur et d'esprit qu'on ne pouvait refuser au jeune général, à ce phthisique alerte et toujours sur les routes. D'ailleurs, si Hoche ne cachait pas son estime pour ceux qu'il combattait, ah, comme ces derniers le lui rendirent ! C'est presque incroyable, mais on ne peut en douter : Hoche connut une sorte d'engouement de la part des Royalistes. *L'homme de Quiberon*, car on ne sut que très tard son peu de participation à la reddition refusée et au massacre, devint la coqueluche de ceux qu'il avait endeuillés. *L'enthousiasme facile* est une des qualités que les Français ont perdues et qui n'était pas la moins surprenante des façons sentimentales d'une époque si dure. On dirait que l'amour pour le Roi se fût *fragmenté* en attachements nouveaux. Les cœurs se donnent. Déification de Bonaparte, bien entendu; mais, par exemple, l'extraordinaire popularité de Moreau, n'est-elle pas aussi une anomalie incompréhensible ? Il s'en fut d'un rien que Moreau ne se substituât à l'Empereur. Moreau était d'une grande beauté, évidemment: Il faut s'habituer au pouvoir de la beauté sur les êtres, et on le néglige.

Nous devons à l'amitié d'Henri Lefebvre, le magnifique libraire du faubourg Saint-Honoré, communication du *dossier Muller* concernant Cadoudal,

un des plus riches recueils autographiques connus. Il mériterait une publication particulière. Cependant M. Muller voudra bien nous permettre d'en extraire une lettre de Cadoudal au général Hoche, révélant l'étrange engouement que ce dernier pouvait déterminer même chez ses adversaires les plus énergiques.

Les documents du dossier Muller ont été rassemblés par M. Raoul Bonnet, ancien collaborateur de Charavay, le collectionneur-expert d'autographes bien connu. Ces documents ont vraisemblablement été soustraits au Ministère de la Police lors d'une révolution du siècle dernier.

Lettre de Cadoudal au général Hoche qui lui avait demandé une entrevue par l'entremise des généraux Mermet et Quantin (inédite) :

14 Juin 1796

« Général,

Je n'ai pas cru pouvoir accepter l'entrevue que vous M'avez fait l'honneur De Me proposer par les généraux Quantin et Mermet, pour d'autres Motifs que ceux que vous Me supposez peut-être. Je m'y serais rendu volontier, Si je n'avais pas craint De perdre par mon entrée à Vannes une partie du crédit que j'ai toujours en Dans Mon parti et qu'il est Nécessaire que j'y conserve jusqu'à la Pacification Définitive.

Je désire Sincèrement La paix. Le Bonheur De Mon pays fut toujours Le Mobile de Mes actions. Mais je veux une paix solide, Bien différente de celle qu'on a conclue à la prevalaye. La conduite que nous y avons tenue, ceux de mon pays et moi vous est sur garant, qu'une fois notre parole donnée, La Guerre civile qui désole ces contrées, sera terminée pour Jamais.

Je le répète, général, je désire une paix durable et les Seuls Moyens De la rendre solide et générale sont :

1. que tous Mes chefs de division fassent La paix avec



Moi et que notre exemple la fasse faire aux autres armées. C'est pour cette raison seule que je vous ai demandé une Suspension d'armes de quelques jours, pour la réunir plus facilement.

2. que je prenne avec vous les Arrangements les plus Convenables pour le desarmement du pays, qui, quoiqu'il Soit impossible en entier, Sera Beaucoup plus facile, plus prompt et plus exact, quand nous le ferons de concert.

3. que je connaisse parfaitement L'interprétation des intentions de la convention nationale que vous M'avez fait Manifester à La dernière entrevüe.

4. qu'on Suspende, pendant quelques jours, toutes opérations dans les campagnes, afin que je Sois à Même De faire Sentir aux déserteurs, aux chouans et aux Cultivateurs les avantages qu'ils Retireraient d'une pacification générale.

Je vous observerai aussi, général, qu'il est infiniment plus avantageux pour la République, de Conquerir un pays par la persuasion que par la force, la première fait aux habitants aimer Le Gouvernement et obéir volontairement aux Lois. La seconde Ne fait qu'aigrir de plus en plus les esprits qui ne paraissent soumis pour un instant que pour s'agiter davantage dans la suite. M. Duchelas [du Chayla] était chargé de Vous Communiquer verbalement Toutes ces réflexions.

Je crois Bien, Général, qu'elles sont conformes à vos intentions et à celles de la Convention Nationale et si nous ne Sommes pas déjà d'accord, c'est que nous Ne Nous Sommes pas entendus.

Si vous voulez connaître davantage Ma franchise et Ma loyauté, fixez Moi Le jour que vous voudrez, le rendez-vous que vous jugerez convenable, partout ailleurs que dans la Ville, et je M'y rendrez à vos désirs.

J'ai l'honneur d'être  
général

Votre très  
humble et très obéissant  
serviteur

GEORGES

On relève dans le bas de la page, une note de la main de Hoche qui a ajouté : *Prairial An VI*, date qui correspond au 15 juin 1796.

La République s'établissait lentement, sourdement, d'abord, peut-on dire, et par le seul fait de son existence, par exercice du pouvoir, par droit d'occupation. Le conformisme français y aidait. Les Français passent pour frondeurs, et, en paroles, ils le demeurent; mais, quoi qu'on dise, la *place*, la position faite, position reconnue et officielle, exerce sur eux une sorte d'emprise contre laquelle ils ne songent même pas à se défendre. Le coup d'Etat qui peut se maintenir huit jours, réussit. Le Français agit spontanément plus que délibérément. Il ne s'interroge pas au préalable. Il réfléchit après; il montre une *conscience d'escalier*. La République élargissait son assiette.

En juillet 1796, elle reçut une demi-consécration, dont le retentissement troubla profondément les consciences. Le pape Pie VI, à son tour, cédait. Evidemment, il stigmatisait les empiètements gouvernementaux sur le culte et le recrutement des prêtres, blâmait la constitution civile du clergé, mais il esquissait un « ralliement ». Il disait aux catholiques : « Gardez vos principes qui sont immuables, mais, politiquement, vous pouvez, sans cesser d'être chrétiens, vous rapprocher du nouveau pouvoir et obéir à ses lois... » En fin de compte, Sa Sainteté déliait les Français de leur serment d'allégeance à la Couronne et à l'Oint du Seigneur : il *séparait*.

Comme toujours, les actes du Saint-Siège furent dépassés. La clientèle papale ne se contenta pas de la lettre. Il est très rare qu'elle n'aille pas plus loin, dans un dévouement, une faveur, une ferveur incoercibles. Le Pape n'en recommandait pas plus la Répu-

blique — un peu moins, quand même — que ne le fit Léon XIII : il laissait seulement la liberté de s'y plier. Cela parut une sorte de délivrance. L'effet en fut infini.

\*  
\*\*

Et puis Georges se sentait dangereusement en l'air. Les autres chefs étaient morts ou faisaient leur soumission. D'Andigné, un des plus sages et des plus perspicaces des grands réfractaires, avait renoncé. D'Andigné apparaissait comme une personnalité très prenante; intelligence, charme, sang-froid. Bourmont, l'impulsif, l'imitait. Le Morbihan devait-il tenter de résister seul ? Ne pas craindre l'encerclement ? La côte, toujours ouverte par la déficience de la marine française, ne suffisait plus pour appuyer le mouvement. Les deux échecs anglais interdisaient les secours prochains.

D'ailleurs, Georges venait de perdre la face. Ce magnifique partisan qui s'aidait tant lui-même, ne fut pas aidé du Ciel; il lui manqua l'indispensable : un peu de chance; il ne fut pas *heureux*, dans ce sens que nos pères donnaient à l'adjectif, et qui voulait dire qu'on réussissait aisément... Une lettre abandonnée, confidentielle et détaillée, où il avouait ses échecs et son découragement, fut capturée. La lettre fut trouvée sur un curé réfractaire caché dans un tonneau. De même, plus tard, les plans de Georges, en excellente voie, furent saisis sur le cadavre de son cher Mercier La Vendée.

S'il en eût profité, Hoche aurait pu le réduire brutalement. Rendons-lui encore cette justice que le général républicain ne tint pas à pousser à bout le Chouan désespéré. Il lui offrit une reddition honorable. La

même que celle de ses camarades de guerre, à un instant où l'on aurait pu, sachant ce qu'on savait, être plus cruel. Ajoutons, toutefois, que la personnalité réellement formidable de Georges ne s'était pas encore révélée complètement. Avec un peu de réussite, Cadoudal eût été un autre adversaire que Charette, grâce à sa doctrine, à sa ténacité, à son silence, à son ascèse. Georges, qui, bientôt, sous les Consuls, allait mobiliser presque toutes les forces de l'Ouest, n'était pas encore l'ennemi N° 1.

Cadoudal abandonna non sans inquiétude...

Notre grand ami, le chanoine Simon, président de la Société Historique de l'Orne, possède un dossier Cadoudal très important et inédit qu'il a bien voulu nous confier et qui apporte des documents nouveaux. Il le tient des héritiers du général Quantin, que Georges de Cadoudal appelle Quanton, et qui fut un homme probe et honorable. C'est à lui que Georges fit sa soumission. Nous donnons *in extenso* la formule signée, dont on sentira la cruauté verbale, dont nous avons respecté la disposition de l'orthographe; sur papier verdâtre, avec les ronds de plume du scribe, après lesquels les signatures font penser à des cris brefs, à des exclamations enragées.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, Soumission à La Loi et à La République française une et Indivisible<sup>1</sup>.

Vannes le 1<sup>er</sup> Messidor de l'An IV  
de la République, une et Indivisible.

Nous soussignés andré marie Guillemot, âgé de vingt-quatre ans, natif de Ploeren, Boulanger de sa profession.

julien Cadoudal âgé de dix-huit ans, natif d'auray, cultivateur.

---

(1) Pièce considérée comme perdue par le commandant Lachouque,

georges Cadoudal agé de vingt-cinq ans, natif de Breck, cultivateur.

françois Rocfeuil agé de vingt-six ans, natif de la commune de Barc, département de L'aveyron.

Pierre duchelar, agé de trente-six ans, natif de Guéméné, cultivateur.

Jean, marie Trébur, agé de vingt ans, natif de Pontivy.

Jean marie Leridant, agé de vingt ans, natif de Vannes.

Jacques Koble, agé de trente ans, natif de frammont, ancien militaire.

Jean Baptiste Picoré, agé de trente ans, natif de flin, dépt de la Meurthe, tisserand.

cristophe Glain, agé de quarante six ans, natif d'Auray, notaire Public.

françois Piogé, agé de vingt six ans, natif de Sablé, domicilié de Vannes, tisserand, ancien militaire.

Jean Baptiste Guilloux agé de vingt six ans, natif de Port brieuc, marin, tous cy devant chouans, jurons fidélité à la République française aux lois de la quelle nous promettons d'obéir sur notre vie. Nous promettons en outre de faire remèttre Les armes & munitions de guèrre à tous ceux qui jusqu'à ce Jour ont été avec nous & qui ont partagé depuis longtemps notre rebellion : nous promettons dedéclarer au général Quantin que nous reconnaissons pour être le Seul général Légitime et commander en chef dans le morbihan, nous lui promettons, disons nous, delui déclarer les repairs où nous déposons nos approvisionnement de bouche, nos armes & nos munitions de Guèrre & aussi les Lieux qui recèlent nos malades & nos Blessés, dans l'intime persuasion ou nous sommes que le Général Quantin empechera qu'aucun mal nesoit fait à ces malheureux individus, victimes d'une trop longue erreur quils ont partagé avec nous & dont nous sommes sincèrement repentans ; cést pourquoi nous cy dessus désignés & soussignés, & chacun pour ce qui nous concerne, nous nous obligeons sur notre vie, à donner l'exemple dela déposition de nos propres armes & a guider nous même tous nos compagnons de rebellion qui apporteront avec eux leurs armes déchargées et en bon état et leurs munitions de guèrre dans les Places cy après désignées. *Savoir*

Moi andré Guillemot à Auray, en quatre fois différentes à datter de ce Jour, Jusqu'au huit duprésent inclusivement. Moi Georges Cadoudal comme ayant une grande influence déposerai à Vannes a datter de ce Jour Jusqu'au huit du présent mois de messidor, toutes les poudres, armes & autres munitions de guerre et de Bouche actuellement endepot dans les diverses caches repaires & ce de tout L'arrondissement du Morbihan.

moi Roquefeuille à Auray en quatre fois différentes à datter de ce Jour Jusqu'au cinq duprésent inclusivement,

moi pierre Duchelar à Pontivy en quatre fois différentes à datter de ce Jour Jusqu'auneuf du présent inclusivement.

moi jacques Koble me joindrai à André Guillemote pour Auray au terme déjà fixé au dit André Guillemote.

moi Jeanmarie Trébur reprendrai mon domicile dans la place de Vannes d'ici au huit courant.

moi Jean marie LeRidan reprendrai mon domicile dans la Place de Vannes d'ici au huit courant. — idem pour moi Picoré d'ici au Cinq Ct.

moi Glain Reprendrai mon domicile dans la Place de l'orient d'ici au huit ct.

moi Piogé reprendrai mon domicile dans la Place de vanes d'ici au huit.

moi Jean Baptiste Guilloux reprendrai mon domicile à Port brieuc d'ici au huit.

enfin, nous le repettons, chacun pour ce qui nous concerne, nous jurons foi, fidélité & soumission aveugle aux lois dela République et nous abjurons avec Loyauté & Sincérité imperturbable nos erreurs ; nous promettons même d'aider de tous nos moyens & nos connaissances Locales, de faire arrêter ceux denos cy devant compagnons de révolte qui ne voudroient pas suivre notre exemple.

nous Jurons que nous detestons la Royauté & tous ses Signes caractéristiques & nous promettons de ne Jamais porter et de ne jamais souffrir quiconque oseroit se présenter devant nous revetus de ces marques infames de la tyrannie que nous avouons être l'attribut de l'Esclavage & de l'Orgueil.

Vannes Les Jour & an que dessus.

Julien Cadoudal	Guillemote
pierre DuChélar	Georges Cadoudal
jacque Koble	françois roquefeuil
J.M. LeRidant	jean marie trébur
	Christophe Glain
P u, marque de Piogé	
j : B : Guillou	JBaptiste Picoret

\*  
\*\*

Et en effet, voici, jusqu'en Fructidor (septembre) 1797 et le coup d'Etat terroriste du Directoire, un des moments les plus atroces que purent souffrir les régions dite « pacifiées ». Bien loin de la paix, hélas, elles ne connurent qu'une aggravation de l'état d'hostilités; une irritation, une menace incessante. Représailles, troubles et le régime de « l'attentat journalier »... Les guet-apens, les expéditions punitives; incendies, meurtres, pillages. Les chefs amnistiés étaient pour la plupart sous les verrous. Les Bretons remplaçaient alors par la contrebande anglaise les fusils livrés, car tous sentaient que l'état d'alarme devait être maintenu. Ce ne fut pas même un armistice mais un désarmement par trahison. *Hoche n'était plus le maître des événements*. C'est contre les siens qu'il aurait dû sévir. Les lettres de cette époque sont terrifiées. La population de l'Ouest attendait la rechute. La population paysanne, du moins.

Car, dans les villes on comptait beaucoup sur la légalité pour adoucir l'âcreté du gouvernement. Les élections annuelles amenaient un revirement de l'opinion; semblaient indiquer un désir de retour en arrière, une réaction déterminée. On paraissait vouloir revenir à ce qu'on appelait déjà « le bon vieux

temps ». Celui où, avec de la misère, certes, et des souffrances indéniables, on arrivait à vivre, à jouir de l'heure et même des jours... Résignation coûteuse, peut-être, mais enfin existence possible, dans une stabilité qui permettait d'aimer, d'entreprendre, parfois de réussir. La réaction qui s'amorçait était certainement bien plus *matérielle* que *morale*.

Les votes égarèrent même les observateurs étrangers, à l'ordinaire si lucides. Les Britanniques disaient ouvertement qu'on devait patienter; que la Révolution mourrait sur son fumier et dans ses cimetières. Le comte de Provence, Louis XVIII depuis la mort du Prisonnier du Temple, qu'on ne peut appeler son neveu, poussait lui aussi au dénouement légal et devenait toujours plus opposé à ce que son entourage, comme celui du comte d'Artois, appelait *l'aventure* (et avec quel dédain !). Pour tout ce monde, les Français avaient *fait leur maladie*, et la convalescence viendrait de soi-même.

\*  
\*\*

Les violences qui se multipliaient n'étaient, disait-on, que les derniers sursauts de la Bête. Une conséquence de la pacification leur donnait une apparence de nécessité. Le licenciement des troupes blanches ne pouvait renvoyer tout le monde dans ses foyers. Beaucoup n'en avaient plus. Les irréductibles s'étaient changés en brigands. Ils tenaient la campagne et pillaient, réunis à quatre ou cinq, cœurs et farouches, et qui se souvenaient. Alors, les Bleus en profitaient pour mélanger la répression et la haine, assouvir toutes les vieilles rancunes sous prétexte de maintenir l'ordre; les vengeances individuelles, sur dénonciations, ne chômaient pas, et cela amenait des repré-



sailles rapides. L'effervescence s'étendait.

Le pire, c'était la peur, la frousse abominable des bien placés, des profiteurs. Ceux-là déclenchaient une cabale incessante, une offensive auprès des pouvoirs publics pour les amener à la reprise des molestations. Garder ce qu'on avait obtenu ! Les persécuteurs haïssaient encore plus les persécutés, car les intérêts doublaient les antipathies. Si les anciens maîtres avaient trop facilement ouvert les mains et s'étaient laissés dépouiller avec paresse ou grandeur d'âme, il n'en serait pas de même des nouveaux... On peut en juger, prendre la température de cette fièvre, en rappelant ce que Hoche dut endurer, dut subir ; aux *milliers* de dénonciations, de calomnies qu'il eut à supporter. Et *venues de tous les coins de la France*, non pas seulement de Bretagne et du théâtre des opérations. Il y eut vraiment une frénésie meurtrière qu'on peut appeler LE MAL.

\*\*

L'explosion eut lieu avec le coup d'Etat du 18 Fructidor 1797. Les élections avaient envoyé une majorité modérée à l'Assemblée, aux Cinq-Cents. Il y eut alors une réaction républicaine fomentée par les peureux, les prébendiers, et aussi pour des raisons compliquées et profondes. On mit des querelles de Palais sur le compte d'une instance républicaine, et de la défense civique. Carnot s'enfuit, sentant tournoyer la hache. En fait, les Cinq-Cents, manœuvrés, approuvèrent *l'annulation* des votes dans *cinquante et un* départements, comme « faussés par des émissaires royaux ». Tous les fonctionnaires choisis par ces élus étaient révoqués et leur choix laissé au Directoire.

Les émigrés devaient repasser la frontière sous quinze jours; autrement, peine de mort ! *Leurs parents* se voyaient privés des droits politiques. Tout votant devait, avant de déposer son bulletin, prononcer le serment d'allégeance à la Nation, car on confondait déjà, et la Nation c'était la République. Quarante-deux membres des Cinq-Cents furent déportés; cent quatre-vingts prêtres périrent à la Guyane. Enfin, la Terreur resurgissait.

Siéyès se montra révoltant.

Moreau, Moreau le bien-aimé, fut révoqué aussi. L'armée alors devenait l'arbitre et deux hommes finirent par y dominer : Hoche et Bonaparte. Mais Hoche mourut quinze jours après le coup d'Etat, sans s'être bien aperçu de ce qu'il représentait. Il n'en fut pas de même de son rival. Or, le 22 septembre, Bonaparte approuva le coup de force du Directoire; les tueries s'amplifièrent et l'Ouest fut de nouveau en pleine guerre civile, mais sans presque d'armes. Cela facilitait l'exploit militaire républicain.

\*\*

Georges sembla avoir été le plus spontané à réagir. Il passa en Angleterre, pour la première fois, afin de faire connaître exactement la situation de la France, de la Bretagne, et pour s'initier à ces tractations, à ces courants divers qui rendaient tout si difficile dès qu'on s'adressait aux Anglais et au comité supérieur de l'Emigration.

Le comte d'Artois lui fit fête; toujours le grand accueil prolixe et les chatteries, et toujours, aussi, le refus. Impossible qu'il s'engageât. Il y avait plusieurs politiques : celle de l'Angleterre; celle du roi de France ensuite; celle du comte d'Artois qui était très

déterminée, et celle des émigrés dont beaucoup n'attendaient plus rien. Cependant, tous les chefs de coterie accueillirent Georges avec éclat, et si bien qu'il aurait pu en être grisé. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis et maréchal de camp. On l'invitait partout. De novembre 1797 à juin 1798, il ne connut que des succès, mais toujours personnels, qui célébraient Georges Cadoudal et ne voulaient point le dépasser. Jamais de projets sûrs, même pas de promesses.

On le renvoya avec de la monnaie de singe : une mallette de croix, de brevets, et un généralissime qui semblait ne pas avoir été choisi autrement que par ironie, caduc et tellement Ancien Régime qu'il en restait aux cortèges armées des Tuileries et à la plaine des Sablons.

Le comte de Béhague était expédié comme enquêteur et pour *voir*. S'il avait *vu*, tout aurait été compromis. Il ne vit donc pas grand-chose; pour lui, les cent mille hommes de l'armée secrète n'existaient que dans le cerveau de Georges, et il rentra en parlant de son imagination ou de son aveuglement. Le Prince fit savoir au général chouan que l'instant n'était décidément pas propice, mais qu'il viendrait, certes, tôt ou tard...

Attendre, toujours, avec toujours moins d'espoir ! Et cependant, ce fut durant ces mois vides que Georges commença d'établir son *réseau*, réseau qui dépassa de beaucoup le service de son centre morbihanais et qui même dépassait l'Ouest. Il se tint en relations avec les Royalistes du Midi, et l'on ne sait pas s'il ne se rendit point jusqu'à Lyon pour soutenir les partisans.

L'organisation des Compagnons de Jésus ou de

Jéhu, comme ils changèrent quand on les crut un peu trop jésuites, semble avoir repris, en automne 1798, une vitalité nouvelle. Dans les attaques contre Carpentras et Tarascon, on devinait une discipline peut-être étrangère, une union frappante. D'ailleurs, les Royalistes ne comptaient plus que sur la guerre, et les élections d'avril 1798 montrèrent bien qu'ils n'attendaient pas grand-chose de la légalité. La lutte, alors, en face des abstentions monarchistes, se dessina entre le Directoire et les « Exagérés », nouveau nom des Jacobins. Le Directoire, après avoir frappé à droite, tapait maintenant à gauche, sans oublier pourtant que les Royaumes pouvaient faire chorus avec les récalcitrants.

Il y eut, enfin, cette fameuse et horrible *loi des otages*, du 12 juillet 1799, du même ordre que celle que nous subîmes durant l'occupation. On a stigmatisé la perversité allemande : l'imagination républicaine avait déjà tout inventé. Les parents des *supposés coupables* étaient responsables et emprisonnés « par précaution », dans les moments troubles, préventivement. Si un acquéreur de biens nationaux — on reconnaît la griffe — était mis à mort, quatre otages iraient crever à la Guyane, qui elle aussi est d'invention républicaine dans son rôle de colonie du mouvoir. L'ironie flagellante était que l'on prenait, sur les biens des otages, les *primes données aux dénonciateurs* d'abord, aux acquéreurs ensuite. Il n'y avait plus de juges ; l'administration locale, la commune de l'endroit, décidait sans recours ni appel.

Ce fut le déchaînement. Les Chouans, à leur tour, se munirent d'otages en enlevant les fonctionnaires

et les profiteurs. Georges prit délibérément la tête du mouvement, car il en espérait une action générale, cette fois, et sévèrement dirigée.

\*  
\*\*

La réunion des légionnaires royalistes pour s'entendre et fixer leurs projets eut lieu chez un autre d'Andigné, M. d'Andigné de Mayneuf, à Pouancé, bourg de la Mayenne, au château de la Jonchère. Deux cents chefs rebelles s'y rendirent et gardés par un millier de paysans qui savaient ce qu'ils faisaient. Déjà, en somme, la guerre. La forêt qui l'entourait était célèbre chez les Chouans par le grand nombre des prêtres qui s'y cachaient. Plus de prêtres que de sabotiers.

Georges intervint encore plus énergiquement qu'à la Prévalaye. Derrière lui, il avait les exploits accomplis et les promesses anglaises. Les moins excités auraient encore voulu attendre l'arrivée d'un Prince sur le sol breton; les autres jugeaient impossible que le comte d'Artois pût encore lambiner, et ils espéraient lui forcer plus expressément la main en s'inscrivant pour la guerre. Cadoudal signa le premier... La prise d'armes fut fixée en octobre, après les semailles de blé.

Le comte de Châtillon se chargea de rédiger une déclaration de guerre au Directoire.

... « nous tirons l'épée parce que, à part les forfaits commis chaque jour par vos troupes, il nous répugne de voir la France *tombée si bas*... La Révolution a eu le temps de nous donner son dernier mot ; ce dernier mot, c'EST LA HONTE ! A Paris, on trafique de notre honneur national dans les orgies du Luxembourg. Les Conseils législatifs

offrent aux plus offrants leurs votes et leurs lois. Nous nous levons [...] pour prouver qu'il y a encore des cœurs qui s'indignent... »

\*  
\*\*

Le mouvement de reprise aura été d'une ampleur presque inconnue. Il fut minimisé par les écrivains de gauche, au XIX<sup>e</sup> siècle, qui, presque seuls, avaient l'aide pécuniaire nécessaire pour publier. Impossible de ne pas s'ébahir du résultat. Nantes est envahie; Ancenis, Guérande, Craon, Laval, Mayenne, Château-Gontier sont aux mains des Chouans. Saint-Brieuc est razzié, à la limite de la Haute-Bretagne. En pays Gallo, Rennes est investi. En Normandie, Bayeux est occupé; Vire, Alençon, entourés en même temps que Saint-Lô, Domfront et Avranches. Dans le sud, Semur et Angers.

Georges est repoussé devant Vannes, durant la nuit du 25 au 26 octobre et aussi le 27. Mais ce n'était qu'une diversion, son dessein était d'avoir les coudées franches dans sa chère presque-île de Rhuy, en même temps qu'il dégagait Locminé, Muzillac, la Roche-Bernard et Sarzeau. En somme, libérer la route anglaise et le chemin des armes.

Et ce fut l'extraordinaire opération, indiquant une sûreté d'information, d'organisation, d'obéissance, réglée à la minute près. Car il renouvela l'expédition du Portrieux mais en la doublant. Quinze mille paysans furent exacts au rendez-vous, et se rend-on assez compte de ce que dut être la transmission, à l'époque et dans ce pays-là ? Pas moyen de mettre une *circulaire* en *circulation*. Avertissements individuels et oraux. Un convoi d'une demi-lieue, de trois quarts

de lieue, qu'il avait fallu réunir, sérier; demander des voitures aux uns et aux autres. Tout le pays environnant avait été mis à contribution.

On parvint à emmener trente mille fusils, quatre pièces de campagne, deux obusiers, de la poudre pour six mois et six caisses d'or. Pas une défection et une concordance impeccable. Voilà où Georges réussissait, quand, de plus, sa stratégie avait rendu l'opération aisée. Elle dura un jour et une nuit, sans qu'on fût en rien troublé, même menacé, et ce, exactement trois jours après que les Bleus se targuaient d'avoir vaincu. Le neveu de Cadoudal raconte :

« Dans la nuit, le capitaine anglais vint à terre pour voir Georges ; il le trouva dans l'eau jusqu'à la hanche, l'épaule sous le bord d'un bateau échoué, qu'il voulait remettre à flot. Le capitaine fut bien surpris de trouver dans cette occupation un chef auquel son gouvernement accordait un crédit et dont la réputation était déjà grande en Angleterre... »

\*  
\*\*

C'était le 30 novembre 1799. Le 9 écoulé, il s'était passé un fait politique qui ne parvint que le 25 à Vannes, avec une lenteur qui permet de croire qu'on n'en vit pas les conséquences. Remplaçons ces noms de mois et ces dates par les appellations républicaines, et ils prendront une autre efficacité. Le 9 novembre, porte, dans l'Histoire, un nom redoutable : LE 18 BRUMAIRE... qui fut la vraie fin de la royauté, le coup de grâce donné à la Monarchie-Bourbon. Napoléon allait normaliser, légaliser la République et ses conquêtes. Bonaparte, de retour d'Egypte en octobre,

venait d'être nommé Premier Consul et seul maître, en fait. Cadoudal avait en face de lui son adversaire.

\*  
\*\*

Mais — et la conséquence est bien inattendue — les Chouans en prirent, avec tous les Royalistes, un renouveau d'espoir. Les fluctuations de l'opinion n'ont pas été assez précisées; elles donnent une idée nouvelle et très humaine de ces incidents qu'on a tendance à voir uniquement du côté dépouillé, presque théorique. Les Royaux n'apprécièrent le coup l'Etat qu'en fonction du relâchement qu'il indiquait; de *l'affaiblissement républicain qu'il semblait déceler*. Ils crurent que tout changeait; que cela n'était qu'une transition pour revenir en arrière.

D'ailleurs, les suites de la prise de pouvoir furent habilement dosées. On apprit presque en même temps l'abrogation de la loi des otages. On sut que beaucoup de prêtres, détenus en attendant la relégation aux colonies, avaient été mis en liberté. Cependant, on ne put négliger que le Consul maintenait dans toute leur sévérité les mesures contre les émigrés. De même pour les biens nationaux dont la vente était, une fois de plus, déclarée irrévocable. Il ne fallait pas donner trop de gages à droite. Le Consul manœuvrait.

Mais il y a certainement plus mystérieux et le problème s'obscurcit. Il reste très difficile de comprendre le ralentissement *immédiat* de l'action royaliste, surtout après de tels succès pour une défaite subie par les Vendéens. Les Blancs semblent renoncer tout à coup à poursuivre leur offensive tellement fructueuse. Il y eut sans doute une propagande secrète, une dispersion rapide de propos tendancieux. On peut tout croire avec la fourberie de Fouché. La campa-



gne appartenait aux Royaumes; les villes défendues seules tenaient pour les Bleus. Les Chouans regorgent d'armes neuves, de poudre sèche et même d'or, et il s'arrêtent net, dans une sorte d'inhibition, de stupeur... On dut faire circuler partout que le Premier Consul n'était qu'un Monk et qu'il ne s'emparerait du pouvoir que pour le rendre aux Bourbons. Indéniablement, il exista quelque chose de cet ordre, qui se traduisit, en somme, par l'étonnante, l'absurde lettre de Louis XVIII à Bonaparte, lettre où, l'appelant « Général », il lui proposait, avec une dignité bien déplacée, de s'effacer noblement devant son Roi légitime.

Si les Chouans avaient continué leurs efforts sans freiner le mouvement, que serait devenue la situation des Consuls, encore si précaire ? L'armée, sur laquelle comptait Bonaparte, fut au contraire le seul corps organisé qui montra des velléités de résistance et témoigna d'une vraie réprobation. Brune, alors en Hollande, et qui s'agrégera si vite, délibéra pour savoir s'il ne marcherait pas avec ses soldats sur Paris afin d'y rétablir le Directoire. Augereau, Bernadotte, Jourdan, qui désapprouvaient hautement le coup de force, trouvèrent autour d'eux des sympathies si vives que le Consul n'osa plus les faire arrêter. Il les raya de la liste des suspects. Une victoire chouanne, foudroyant la réaction républicaine des militaires, aurait abattu Bonaparte.

\*\*\*

Un mois après, il était trop tard. Le 5 Nivôse, (25 décembre), comme cadeau de Noël, la liste des émigrés était déclarée close. A partir de cette date, aucun fait d'absence ne pouvait être qualifié d'émigré.

gration. C'était encore trompeur. On y vit une amnistie générale. Mais il ne s'agissait que de l'avenir, car, en fait, le statut de tout émigré ancien dépendait du pouvoir et de sa bonne volonté. Il fallait montrer patte blanche et se *faire pardonner*. Quand on obtenait sa radiation, la plupart du temps vos biens vous étaient rendus, mais seulement ceux qui étaient encore sous séquestre. Rien à faire pour les biens vendus. La faveur seule jouait. La noblesse ne comprit pas qu'elle commençait à se livrer au Consul, en attendant qu'elle se soumit à l'Empereur.

D'ailleurs, la radiation n'était obtenue qu'à une condition spéciale et déshonorante. On la refusait impitoyablement à tout émigré ayant porté les armes contre la France. Or, comme, avec l'armée de Condé, presque tous avaient servi, le mensonge qu'ils étaient obligés de faire, le serment qu'on leur demandait, les diminuait déjà profondément, altérait leur pureté : ces loyaux, ces parangons de droiture devenaient opportunistes.

Plus généreuse, la décision du Conseil d'Etat qui rendait l'éligibilité aux parents des émigrés et des ci-devant nobles, et leur accès aux fonctions publiques. Napoléon allait en peupler ses antichambres.

Le 28 décembre, on rouvrit au culte toutes les églises qui avaient été cédées aux particuliers pour faire des granges, des remises ou des salles de danse. Mieux encore, les honneurs funèbres furent rendus nationalement au pape Pie VI, mort en France, ce qui indiquait la volonté d'une entente religieuse. Enfin, pour toucher les Royaux, la fête publique du 21 janvier, célébrant la mort du « Tyran », fut abrogée, quand le 14 Juillet était *provisoirement* maintenu. Toutefois celle du 1<sup>er</sup> Vendémiaire, celle de l'établis-

sement de la République, restait sacro-sainte et immuable. Ainsi ménageait-on la chèvre dévoratrice et le chou nourricier. Plus précisément, Bonaparte, ayant senti la résistance de l'armée, se rejetait vers la droite de manière à créer un courant de sympathie générale pour sa modération, sans permettre cependant de parler de faiblesse.

Trop tard pour les Chouans; le mouvement stoppé ne reprendrait pas de sitôt. Que l'on songe : le Consul reçut des prêtres de Franche-Comté, du pays des compagnons de Jéhu, une adresse de félicitations glorifiant la journée « à jamais mémorable » du 18 Brumaire. Voilà le nouveau climat où finirent par s'étouffer les mouvements de révolte. Il y eut, pour le 18 Brumaire 1799, une indulgence analogue à celle qu'accordèrent les monarchistes au coup de force du 2 décembre 1851.

\*\*

Tout réussit au Consul, il bénéficia d'Hédouville, qui remplaça naturellement son chef. Or Hédouville se trouvait être un gentilhomme de bon aloi, jadis page de Marie Leczinska, et d'humeur douce, sans acrimonie. Tout le monde y vit une « attention » pour les Royaux.

Hédouville trouvait une situation très compliquée, si ce n'est très dangereuse, et il bluffa. Il proposait la paix comme l'eût fait un général vainqueur tout assuré dans sa victoire.

Grosse impression : parmi les premiers à se soumettre, l'abbé Bernier, le théoricien de la Chouannerie, son théologien. Bernier, qui portait allègrement le trépas de cinq cent mille hommes, déclara la cause perdue et se rallia. La mort de Stofflet lui servit

d'argument et aussi les deux échecs vendéens, pourtant sans grande perte, aux Aubiers et à Nueil, dans le Haut-Poitou.

La proclamation du 29 décembre correspondait à des réalités dont le Consul devait profiter. Justement, en Nivôse, les chefs royalistes avaient décidé de se réunir à Pouancé, le 8 décembre, pour examiner les possibilités de ce rapprochement dont on parlait. Une trêve leur avait été accordée jusqu'au 15 janvier, trêve tout à l'avantage des Bleus puisqu'elle permettait les apports de troupe et les regroupements.

\*  
\*\*

Georges devait se rendre à Pouancé et en informa Hédouville. Lenotre semble avoir été mal renseigné et ce qu'il nous dit est à reprendre, à clarifier. Il nous assure que Cadoudal, s'en allant *vers* Pouancé, *s'arrêta* à Château-Gontier pour voir Lucrèce, et il ajoute que pour rester avec elle, il délégua Mercier à la réunion. Georges ne pouvait que *dépasser* Pouancé, puisqu'il venait du Morbihan et que Château-Gontier est plus à l'est et, d'autre part, il assista *obligatoirement* au colloque de Pouancé. Car, la réunion fut assez singulièrement organisée à *deux degrés*, Conseil secret et Conseil général. Le premier était composé des grands chefs qui délibéreraient sur le fond même du mouvement, des propositions, des espoirs, quand le second réunirait tous les divisionnaires et généraux pour en arrêter les détails. Lenotre suit l'étude de Georges de Cadoudal qu'il calque, et le neveu, pour une fois et par malheur, s'est trompé.

Au Conseil secret, participaient le général d'Autichamps, commandant la rive gauche de la Loire; le baron de Suzannet, commandant le Bas-Poitou; le

comte de Châtillon, commandant la rive droite; le chevalier de la Prévalaye, pour le pays Gallo, la Haute-Bretagne; le comte de Bourmont pour le Maine et l'Anjou; le comte de Frotté pour la Normandie, et enfin Cadoudal pour le Morbihan et la Basse-Bretagne. Impossible de déléguer Mercier sauf au conseil général; et encore, Mercier en faisait obligatoirement partie. Georges dut seulement combiner sa présence à Château-Gontier et sa présence à Pouancé; trente kilomètres à cheval lui demandaient deux heures, et il n'en était pas là.

Peut-être se dispensa-t-il de quelques séances du Conseil général; mais il savait déjà que la soumission était chose faite, et qu'il n'y avait plus que des questions de forme à régler. Au Conseil secret, il avait vu négliger ses propositions de fournir des armes et il avait enregistré le peu de cas qu'on avait fait du veto du comte d'Artois s'opposant à la pacification, veto apporté tout droit d'Angleterre par Suzannet le père. Si la Vendée cédait, le reste ne tiendrait pas, car la Vendée restait exemplaire.

Georges de Cadoudal publie une longue lettre de Mercier à Georges, d'ailleurs assez bizarre par son son abondance, sa prolixité<sup>1</sup>, quand elle s'adresse si près, priant Cadoudal de venir soutenir la cause de la prolongation. Mais ce ne devait être qu'un épisode, car, en fait, Mercier signa la délibération, et même Georges fut le premier à la parapher. D'Andigné la donne « in extenso ». Rien d'analogue à la Mabilais.

---

(1) Ce sont pareils épanchements qui déclassent quelque peu Mercier.

Il est probable d'ailleurs que si Georges se rapprochait de Lucrèce, c'est qu'il considérait la guerre du Roi comme terminée.

\*  
\*\*

On semble assez sévère pour cette liberté prise. Georges ne faisait que suivre l'opinion générale, et cet homme AIMAIT. Depuis tant de mois qu'il luttait, n'avait-il pas le droit de se laisser un peu reprendre par la vie ?

L'amour, chez cette tête de fer, est particulièrement touchant. Combien vif et combien profond ! Pas une seconde, le partisan qui vient de franchir une telle étape sociale, ne pense à l'humilité de cette fiancée qui le déconsidérera dans le monde où ils entreront, quoi qu'il fasse et quel que soit le charme de la jeune fille. Ah, si Georges n'avait été, comme l'écrivit Brune au Premier Consul, qu'un ambitieux, comme il n'eût point persisté ! La fille de l'aubergiste paraîtra de bien modeste condition pour celui qui bientôt arborera le Cordon Rouge et qui traitera de pair et compagnon avec le comte de Béhague, le marquis de Rivière, plus tard duc, le comte de Pui-saye. La jolie fille du *Lion d'Or*, du « lit on dort », quelles que soient sa finesse, sa pureté, ne serait point admise; il faut tenir compte des mœurs d'une société.

\*  
\*\*

Georges aimait et cependant il s'était soumis à une des règles les plus draconiennes des armées royalistes : l'interdiction du mariage. Pour deux raisons : il était d'usage de ne pas enrôler les hommes mariés et, d'autre part, plus mystiquement, les prêtres qui régnaient autant et plus que les gentilshommes, y voyaient, par

l'exercice de l'amour, de la tendresse, une diminution de la valeur combative.

Florian Le Roy, ce grand prosateur en qui la Bretagne finira bien par reconnaître un de ses premiers linguistes et de ses maîtres fonciers, m'écrivait à ce sujet une lettre dont tout serait à citer :

« Ce Cadoudal, fleurant la sueur de sanguin chaste, s'était lui-même soumis à la défense. Le pléthorique et le musculeux n'avait pas voulu enfreindre [...]. Il me semble que la chasteté de Georges ne fut que sacrifice, valeur d'exemple. La discipline (qu'il entendait faire brutalement respecter) exigeait le célibat des officiers et des soldats. Les Smalahs lamentables de la marche sur Granville, de la curée de Savenay, avaient donné à réfléchir, et les autorités religieuses avaient défendu le mariage dans l'armée catholique et royale. Rappelez-vous la soumission du 22 juin 1796... Après avoir consulté l'évêque émigré, Mgr Amelot, les chefs de division, réunis en conseil, prennent les mesures pour empêcher de contracter mariage sans permission.

» Après l'échec de la Machine Infernale et la mort de Saint-Régeant, en 1800, la stupeur peut être prise pour de l'apaisement. L'abbé Guillo doit écrire de nouveau à Mgr Amelot pour indiquer que si le mariage est toujours interdit, les jeunes gens passent outre. Il écrit dans le même sens à Mgr Le Mintier : « Hélas, la nature a ses exigences ! ... » Mgr Amelot conseilla de maintenir l'interdiction jusqu'au 1<sup>er</sup> Mai suivant ».

Florian ajoute :

« Je sais que mon arrière-grand-père, de la division de Mercier La Vendée et Dujardin, ne songea à se marier qu'à quarante-trois ans, à son retour de Londres ».

Florian Le Roy n'est pas sans partager mon sentiment sur la vocation renoncée de Georges. Je me réjouis d'intercaler dans mon texte ce tableau, né au

courant de sa plume et qui démontre une fois de plus sa puissance :

« Cadoudal, monstrueux ; Mercier La Vendée, si fin, si fluët, et dont la sœur devait être aussi fluëtte. La loi des contrastes, si bien dans le ton pour ce *cloarec* [clerc, séminariste, en breton] imbibé de folklore paroissial. Le petit vin d'Anjou, ...le petit vin d'Anjou à Château-Gontier, pour ce buveur de cidre dur, le mauvais cidre du Morbihan ; la primevère, au flanc du fossé de Mars... Georges a rêvé son amour, mais il se devait à autre chose, de plus âpre, de plus fort, de plus conforme à sa nature : crever sous lui des chevaux de labour ; hurler en breton des ordres à sa piétaille vannetaise, avec, dans le cœur, des *sônes*, [poèmes] dédiés à l'amour impossible, c'est breton... »

Ainsi, le personnage du puissant Cadoudal ne peut se saisir sans dualité ; sans, en effet, la primevère de Mars au coin d'une lèvre qui vient de mâcher la cartouche.

A quels appels tyranniques sut-il résister ? Quels émois de l'être en transes ? Il eut été si facile pour lui de rejoindre la jeune fille, dans ses déplacements perpétuels et incontrôlés. Et il semble qu'il ne se le soit jamais permis avant ce Nivôse 1799 parce qu'il croyait à la guerre. S'il se l'autorise, c'est que, pour lui, tout est forclos.

\*  
\*  
\*

Les propositions des chefs royalistes sont datées du 18 décembre ; la réunion dura donc dix jours, de palabres et de discussions passionnées ; durant lesquels Georges s'échappa, car la lettre de Mercier est formelle : « Arrive, mon cher Georges, arrive au plus vite, et que Dieu nous soit propice »... Georges signera, mais il a pu, jusqu'à la dernière seconde et se repentant peut-être de sa liberté, soutenir la



cause de la prudence, de la réticence. Il paraphraserait enfin les trente-neuf articles, plus un additionnel concernant les Chouans du Midi, les compagnons de Jéhu, article introduit par Frotté avec qui Georges s'entendait bien. Mais il voudrait encore n'accorder au document qu'une valeur relative, une valeur d'essai, quand il sent autour de lui l'acceptation sous-entendue, la reddition.

\* \*  
\* \*

Dix jours, ce qui aurait pu être réglé en quelques heures ! Il faut percevoir que l'acceptation des sept chefs secrets était surtout de principe, laissant place au sentiment général. Mais le conseil public ne discutera que des points de détails. La cause était entendue.

Il est certain que Georges, s'étant repris, plaiderait pour la guerre. Ils étaient autour d'une table immense; on buvait; le vin était là, qu'ils videraient jusqu'à la lie et qu'ils réchauffaient de leurs mains lasses... La fumée rôdait, même celle du tabac que Georges détestait comme un Balzac de la Guerre; la fumée de l'âtre et des bûches d'hiver, en décembre... Des hommes dont beaucoup portaient encore, sinon la perruque, au moins la poudre, quand d'autres avaient les cheveux plats ou frisés, longs. Certains, en redingote de chasse bleue, avec des gilets à fleurs datant du feu Roi, culottés de peau; tous puant le cheval... dans ce jour pénible de la saison et des petits carreaux ou des chandelles sur des bouteilles avec leurs coraux de suif... Georges parle, tente de les animer, de les soulever. Il a perdu sa réserve étudiée. Sa violence l'emporte; voici un formidable roturier qui gourmande de mornes gentilshommes, et qui les prend à la gorge. Vingt-neuf, dont deux seulement approu-

vaient les résistances du Morbihannais : Bourmont et Frotté. Frotté fut extrêmement violent lui aussi. Les Vendéens ne voulaient plus rien entendre et parlaient plus de soumission que de discussion.

Et ils ont néanmoins tous signé. Voilà le fait absolu. Il ne faut pas comme Lenotre escamoter le souci, la nécessité, en passant sur une vérité plus difficile. Le développement de la situation dans son ambiguïté vient de l'opposition de Bonaparte et de sa mauvaise foi, on doit le dire, Hédouville, au contraire, fera l'impossible pour la paix. Il me fallut un travail approfondi pour que tombassent les préventions contre Hédouville, dont je fus nourri avec le lait maternel et les bavardages domestiques...

Mais les jeux étaient faits : les jeux d'échecs ! Les trois réfractaires n'admirent de parapher que pour réaliser un accord d'apparence unanime. Le 18, justement, jour de la signature, Frotté écrivait :

« Malgré ma répugnance à signer des bases où il n'est pas question du Roi, j'ai dû le faire, tous les autres chefs le faisant, pour ne pas priver ma province des avantages que l'on espère si l'on parvient à les obtenir... »

Telle était la position morale de Georges.

On envoya vers Hédouville quatre parlementaires qui gagnèrent Angers. Le même jour, le Conseil secret écrivait à Bonaparte pour lui annoncer un porte-parole, un négociateur clandestin. Le Consul accepta de le recevoir. Il fallait sonder les intentions profondes de Bonaparte envers les Chouans et le rétablisse-

ment du roi légitime. Mission plutôt délicate pour laquelle on choisit d'Andigné, le chevalier de Saint-Gemmes.

\*  
\*\*

Hédouville était dans une situation pénible. Il se voyait gagné à la main par ses généraux et les sauvages de son parti, comme l'avait jadis été Hoche qui en criait de dégoût; gagné par les fonctionnaires et les ordres de Bonaparte qui sont effrayants :

« Le Premier Consul croit que ce serait donner un exemple salulaire que de brûler *deux ou trois grosses communes* choisies parmi celles où les Chouans se comporteraient le plus mal... ! »

« Agissez aussi librement que si vous étiez *au milieu de l'Allemagne...* »

Et cela dans une lettre du 24 décembre, au moment où l'on parlait tant de pacification amiable.

D'ailleurs, le 28, la bombe éclatait. Tout montrait que le Consul n'admettait rien des stipulations. Il se refusait à discuter :

« Le gouvernement frappera quiconque, qui, après cette déclaration, oserait encore résister à la souveraineté nationale... ».

*Le congrès de Pouancé n'avait servi à rien !*

Le 4 janvier, nouveau factum, signé du Premier Consul seul :

« La masse des bons habitants a posé les armes, il ne reste plus que des brigands, des émigrés, des stipendiés de l'Angleterre [...] *exterminer* ces misérables, le déshonneur du nom français ! »

Remise des armes sous huit jours. Commission d'exécution sans appel. Interdiction aux généraux de négocier. Lefebvre, la brute, nommé en chef. L'Ouest

en état de siège.

Hédouville n'en tient compte et propose une autre conférence à Niort, puis à Candé, en Maine-et-Loire, et Georges y assiste quand Frotté, trop éloigné, se refuse; c'est essentiel, car cela démontre les efforts de Georges; si l'on ignore tout de ces essais suprêmes, il peut passer pour un simple entêté, pour buté. Ce n'est qu'en dernière tentative qu'il reprendra les armes. La conférence de Candé date du 10 janvier. Hédouville avait prorogé la trêve jusqu'au 23. Cela lui coûta son commandement.

L'abbé Bernier agit et entraîne les chefs de la rive gauche à une conférence à Montfaucon-sur-Moine, et les décide à faire une paix séparée, sans stipulation, à plat ventre... « Il y eut des sabres tirés » (La Sicoitière). Le 18 janvier à deux heures, la paix de la rive gauche était chose faite, laissant en dehors la rive droite : Georges, Bourmont, La Prévalaye et Frotté.

Hédouville, depuis le 14, n'était plus que le chef d'état-major de son armée, que Brune dirigeait. Il avait connu une sorte d'ovation, de triomphe, au théâtre d'Angers, avec la toute jeune femme qu'il venait d'épouser, M<sup>lle</sup> Le Veneur de Tillères, de nos grands comtes normands.

\*  
\* \*

Bonaparte allait faire peser tout le poids de l'oppression sur Georges, Bourmont et Frotté, car La Prévalaye se décida. Bourmont, le futur conquérant de l'Algérie et que les conformistes à gages appellent un traître parce qu'à Ligny il vomit enfin Bonaparte, Bonaparte qui l'avait manié quinze ans; Frotté, qui

approuvait Georges, le suivant de ses yeux immenses de nyctalope avec cette compréhension plus ouverte du gentilhomme normand... Frotté, qui n'avait plus que deux mois à vivre.

Georges, retourné dans son Morbihan, n'a rien dit à ses hommes, qui, avec leurs nouvelles armes, attendent de se battre. Les beaux flingots anglais leur avaient redonné du cœur. Tant vaut l'arme et tant vaut le soldat; un homme se multiplie par ses armes. Georges va de l'un à l'autre, portant son inquiétude.

## CHAPITRE XI

Bonaparte dirige soixante mille hommes sur l'Ouest, et donc, à leur tête, il a placé Brune, le féroce Brune qui se dilatait et s'élargissait les coudes; Brune, l'ami de Danton. Tout le monde contre Georges ! Le Morbihan concentre les efforts des Bleus. De tous côtés, l'on prévient Cadoudal; on lui montre sa situation sous son jour le plus noir; il résiste. Ses adversaires eux-mêmes lui écrivent pour le mettre en garde; il fait tête par honneur; comme un blaireau, il mord et tue.

Trois cadavres, jetés par devant lui, dont la fin fit sensation. Lemercier, d'abord, et son espionne, la femme Legoff. Lemercier, qui avait fait partie du Grand Conseil, trahissait au profit de Harty, le général républicain de Vannes. Une lettre qu'il lui avait envoyée fut remise par Harty à Georges, avec cette apostille : « Vous voyez que vos propres partisans vous abandonnent. Le moment est venu de vous soumettre; croyez-moi, renoncez à la guerre... »

Georges fit empoigner Lemercier et sa gouge, et les fusilla, devant Locmiquel, à une lieue sud de Grandchamp.

L'autre exécution, elle aussi, eut un grand retentissement. On en connaît les détails par l'abbé Guillevic : celle du prieur-curé de Coëtbugat et Mohon, curé-juroux. C'était un prêtre marié qui souvent avait

dénoncé et livré bien du monde à la guillotine. Il fut saisi sur la route de Josselin à Vannes. Mais il avait soixante-douze ans, et se lamentait. L'abbé Guillevic en eut pitié, fit durer sa confession trois jours et finit par attendrir Georges qui lui accorda sa grâce. Georges qui était facilement compatissant malgré sa réputation, venait de renvoyer une garnison républicaine de cent hommes, et deux dénonciateurs : le commandant de Sarzeau, qui revint le lendemain à ses errements et malgré sa promesse; un brave jeune homme républicain qui préférait mourir que d'abjurer sa foi bleue. Alors, la protestation unanime fut telle que Cadoudal dut revenir sur sa promesse, et qu'on exécuta le vieux traître.

\*  
\*\*

Et ce fut le combat de Pont-de-Loc, qu'on appelle aussi de Grandchamp ou de Locminé. D'Andigné l'estime dû à un retard dans les transmissions. A son tour, le comte de Châtillon avait conclu une paix pour la rive droite; l'avait mandé au chevalier de la Prévalaye le 19 janvier, lui demandant d'en prévenir Georges. Le 23, jour de la bataille, Cadoudal n'avait encore rien reçu. D'ailleurs, les mauvais traitements avaient repris. Le général Grigny, un des Républicains les plus opiniâtres et contre lesquels se brisait Hédouville, avait conduit une attaque à Blain sur M. de Mauvillain, malgré la trêve. Durant la nuit du 22 au 23, Harty et Grigny sortirent de Vannes, se dirigeant sur Locminé pour se ravitailler et fourrager les granges chouannes. Le combat de Grandchamp est un des plus importants livrés par Georges, en bataille rangée, avec disposition savante des éléments militaires.

La tactique de Georges en temps ordinaire et pour les escarmouches, était faite d'une abondante couverture de flancs-gardes qui accompagnaient les fantassins tenant la route. Les soldats de la route tiraient, se jetaient au fossé pour recharger, tandis que les flancs-gardes intervenaient et prolongeaient le feu.

Les Chouans occupaient les hauteurs, qui, entre Grandchamp et Talhonët atteignent cent trente-sept mètres, un point culminant. Cela se passait à treize kilomètres de Vannes, en plein nord. Le Loc court vers l'ouest et ensuite vers le sud; au pont, l'endroit est fortement encaissé.

Rohu, l'autre Guillemot, occupait le centre avec trois bataillons d'Auray. De Sol de Grisolles, derrière lui, en réserve. A droite, le roi de Bignan, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Guillemot, Guillemot Sans-Pouce. Gamber, qui commandera encore en 1815, défend les derrières contre la garnison de Vannes. Georges lance l'attaque à sept heures du matin, malgré la brume. Il remporte un succès immédiat, mais doit reculer parce que les réserves ne rejoignent pas à cause de l'obscurité, du brouillard, et d'une erreur de Saint-Hilaire, qui, prenant pour le gros de l'armée un des convois de ravitaillement renvoyés par Harty sur Vannes, le poursuit à fond. Quand il le capture, il n'est plus temps. Il revient d'are-dare.

Georges, « sur un superbe cheval anglais », parcourait la ligne et soutenait son monde. Alternatives de succès et de revers; Guillemot fait merveille. Episode extraordinaire, quatre-vingts Royaux contre quatre-vingts Républicains, le combat des Quatre-Vingts au lieu de celui des Trente; acharné, mais dont les Blancs sortent vainqueurs.



Le pont du Loc serait emporté à la baïonnette, mais des renforts arrivent de Locminé et repoussent les Royaux sur les crêtes. Georges est tombé de cheval. Le beau pur sang affolé sème le désespoir et l'espoir. Mais on revoit Georges grimpant la côte et soufflant comme un chat en colère... On reprend, et voici le second combat.

C'était la défaite bleue et très grave, quand il se passe quelque chose d'incroyable : trois légions paralysées par le refus de leurs chefs ! A quoi bon les nommer ? Ils avaient été avertis de la pacification et restèrent l'arme au pied. Georges eut beau faire et ses bataillons fidèles donner à plein, il était surclassé. Néanmoins l'on se battit jusqu'à la nuit tombante et le combat de Pont-de-Loc demeure un des plus longs de la chouannerie morbihannaise.

Harty se retire, mal en point. Sans la nuit, il aurait eu encore plus de pertes, mais si la nuit n'est pas très gênante sur une route connue et pour battre en retraite, elle rend l'attaque, en ses cheminements incertains, presque impossible. Harty abandonnait le champ de bataille sous la pression de Georges, mais il rentrait dans Vannes que ses vieilles murailles défendraient. Il avait perdu neuf cents hommes, près du quart de son effectif, mais Georges avait quatre cents morts.

Comme apaisé, Cadoudal renvoya les prisonniers républicains avec un petit écu et des voitures pour ceux qui ne pouvaient marcher.

\*  
\*\*

L'incident Guillemot est terrible. Les Bleus n'avaient pas fait de quartier. Guillemot, voulant venger seize blessés ignoblement passés par les armes,

décida de mettre à mort les prisonniers qu'il avait faits. Il espérait ainsi retarder la décision de Georges et sa pacification. C'était deux jours après le combat, de plein sang-froid, et les modalités furent épouvantables. On économisait les cartouches, on n'était pas riche; alors les condamnés, au nombre de trente-six, furent conduits au petit jour sur la lande de Burgo, fief de Guillemot.

Devant chaque homme, se place un Chouan, le pistolet sur la tempe de chaque Républicain, et au signal... Georges, en vrai chef, ne dut rien dire et seulement baisser les yeux, longuement, sur les cadavres bleus et rouges. Près de lui, le roi de Bignan qui avait juré de se battre jusqu'à la mort... Quand on se sert des hommes et qu'on leur demande leur force ultime, il faut savoir le reconnaître.

Mais Georges, chez les Gouvello, à Kérantré, en songeant à tout cela, aux résistances et aux refus personnels, prit une telle colère que, d'un coup de poing, il brisa un guéridon.

Le marquis de Gouvello disait de lui :

« Quel chef ! et comme il est malheureux qu'il ne puisse être mieux secondé. On le dit cruel ; c'est l'humanité et la bonté en personne ; quand il y a des rigueurs dans l'armée, on est obligé de les lui cacher ou de faire les exécutions en son absence ».

Chez Cadoudal, jamais de silhouette fixe : un déplacement incessant des profils.

Il ne faudrait pas croire que cette sanglante affaire eût été vaine. Elle inspira aux Républicains du respect et de l'inquiétude. Je crois qu'on peut lui attribuer les égards qu'ils témoignèrent, malgré les ordres nouveaux, à celui qui venait de les reconduire de cette manière. Tout est dans tout.

Le neveu Cadoudal assure que Georges connaissait la pacification, et qu'il n'engagea la bataille que pour rendre de l'activité, du tonus, à la cause. Il fut bien près de la gagner, et s'il avait mis en déroute Harty, il aurait pu, en effet, se présenter face à face contre Brune, et modifier toute l'affaire générale. Rendre aux Chouans le sens de leurs possibilités et leur confiance.

D'autre part, on est moins formel sur sa décision et il laisse paraître une modération qui dément cette volonté et ce jusqu'au boutisme. Il écrivit :

« Si je n'avais à lutter que contre les trente et quelque mille hommes actuellement dans le Morbihan, je n'hésiterais pas. En leur faisant une guerre de chicane, je les réduirais bientôt, mais ceux-ci seront remplacés par d'autres... »

Le lendemain seulement, lui parvenait officiellement l'annonce de la reddition de la rive droite. Quant à celle de Bourmont, il y a indécision pour en fixer la date. Certains disent qu'il admit la soumission le 22 au soir; d'autres certifient qu'il tenta de tenir encore, dont Beauchamp, et citent le 9 février. On parle aussi du 2. Qu'on ne croie pas à des minuties prétentieuses et pour donner l'impression d'une érudition qui manque. Simplement, ces dates sont précisées, car c'est dans leurs coïncidences qu'on peut arriver à déterminer les sentiments divers, les idées, les possibilités de ces gens encerclés, et dont les projets sont rudoyés par les faits.

\*\*

Les troupes républicaines s'accroissent toujours. Brune comptait employer encore les Colonnes Infer-

nales, et ces menaces sont corroborées par la volonté du Consul.

La soumission des cantons voisins n'est pas seulement désastreuse, matériellement, mais moralement, elle place Georges dans une apparence d'acharné, d'entêté dont lui et ses Morbihannais porteront le poids. Le Consul a bien senti qu'il aurait pour soi l'approbation, l'approbation plate, des raisonnables, des « juste milieu », que toute témérité, toute caracole, scandalisent. Georges sera improuvé.

Quelques jours, parmi les plus durs : les jours d'indécision... Georges va et vient, entre les fermes et les loges. Conforte les blessés et tâche de consoler les mères, en bien plus grand nombre que les veuves, car, tous ces morts, c'était de la pleine jeunesse, de la fleur humaine. De ce douloureux pèlerinage, il revient contracté, songeur. Cinq jours... Il lui en reste encore cinq avant les mesures annoncées par Brune, avant l'extermination.

Le 28 janvier, il se résigne. Il accepte les conditions qui ont paru suffisantes à ses amis : il se soumet.

\*  
\*\*

Georges eut une entrevue avec Brune, en rase campagne, sur la route de Vannes à Nantes, aux environs du bourg de Theix, à deux lieues de la ville. Les stipulations n'avaient pas été précisées mais la trêve existait. Georges voulait se rendre compte par lui-même, sans être gêné par les protocoles et les états-majors. Ses informateurs l'avaient prévenu du passage du général en chef. Brune était seul avec un de ses officiers<sup>1</sup>; Georges, avec un de ses fidèles. Cer-

---

(1) Le général Debelle, beau-frère de Hoche (Lachouque).

tains parlent de quelques comparses.

Brune était grand et pour une fois fort laid, parmi tant de beaux hommes dont se paraît l'époque. Figure aux traits lourds et grimaçants. Il affectait la négligence et le sans-gêne d'un « dur », d'un ex-sans-culotte et d'un copain de Marat... Il gardait le goût de la crasse et du sang. Même près des siens, Brune s'était déconsidéré en Hollande par sa cruauté et sa fourberie. Sa nomination était à base de mépris. Quelle que fût la sévérité atroce des ordres qu'il reçût, on pouvait toujours lui attribuer sa part dans la vilénie. Cependant, il faut remarquer qu'ici il se montra loyal.

On ne sait pas comment était Georges. Sans doute montait-il son beau cheval du Pont-de-Loc, et il avait soigné sa tenue, par prestige. Sa croix de Saint-Louis, au bout de la rosette chiffonnée. Il dut se cacher et laisser son soldat aborder les Républicains et leur faire l'étonnante proposition : « Le général Georges pouvait-il s'entretenir avec le général Brune ? » A moins que tout n'eût été réglé d'avance.

\*  
\*\*

C'est un pays qu'il faut connaître, une route que j'ai faite bien souvent, pour en recevoir l'impression de découvert désertique. Un homme, à l'horizon, se découpe et prend une valeur singulière, menaçante, sur l'écran du vide universel. Rien n'y bougeait que les ailes des moulins à vent dont les ruines balisent les collines. Derrière l'un d'eux, sans doute, Georges s'était-il dissimulé : il n'y a pas d'arbres.

Quand il sortit et vint au pas, comme il convenait, les Républicains devaient ouvrir les yeux...

Il paraît que les premiers moments furent tendus,

pour le moins. Georges aurait été accueilli par cette déclaration fort nette : « Je suis chargé par le Premier Consul de vous proposer le grade de lieutenant-général dans l'armée de Moreau, et, en cas de refus, *de lui envoyer votre tête* »<sup>1</sup>. Georges aurait répondu fermement : « Ma tête ? pour cela, il faudrait l'avoir, et je ne suis pas disposé à la céder ». Je crois qu'il faut entendre ces graves paroles en les égayant d'un sourire. Entre ces combattants, régnait rapidement l'entente soldatesque, en dehors des coups, et très vite après.

Dans l'immensité vaporeuse, dans le printemps hâtif, car, ici, les premiers signes du renouveau sont précoces, les deux hommes marchaient de long en long d'une haie vive bordant la route. Les subalternes devaient tenir les quatre chevaux. Dans cette première entrevue qui dura *deux heures*, chacun parla pour sa cause. Tous deux durent bluffer.

Brune ne cacha pas sa surprise et même sa vanité. Il en écrivit tout de suite au Consul, pour mettre en valeur son ascendant et sa bonne fortune. Avoir vu Georges et lui avoir parlé ! Il lui assura que Cadoudal semblait avant tout désireux d'établir, dans l'esprit du pouvoir, la place prépondérante qu'il détenait, son influence. Le Républicain ne comprit rien au Chouan, ne pouvait le comprendre; il le jugea selon son âme et mené comme lui par l'intérêt personnel. Il ne saisit rien de ce dévouement, de ce loyalisme. Il ne vit qu'un profiteur, un de plus, et un ambitieux. Quoi qu'il en soit, Brune demeure étonné et inquiet; sensible à la force intime de son adversaire. Il s'exprime comme un vieux routier que rien n'épate, mais sa

---

(1) Debelle.

jactance a subi un petit choc. La façon dont Georges se montre averti de tout lui donne à réfléchir. Comment peut-il être si bien renseigné ?

Ils se séparèrent, ayant convenu qu'ils se reverraient pour discuter les clauses de la soumission; ceci n'avait été qu'une prise de contact.

La seconde rencontre se place quelques jours plus tard, avant que Brune n'eût pu recevoir une réponse de Paris. Brune agit de son propre mouvement, ou plutôt à l'instigation d'Hédouville à qui il s'en remettait, « ne pouvant », disait-il, tout connaître en si peu de temps ».

L'acquiescement de Georges avait dû entrer dans les probabilités et les hypothèses, car un article spécial prévoyait que le *commandant en chef* des Chouans — on ne lui donnait pas du grade et l'on se contentait de la fonction — après la reddition des armes, se rendrait auprès du Gouvernement, et qu'il lui serait délivré un passeport. Cela correspond aux paroles du début de l'entrevue; cadrerait aussi avec les habitudes du Consul : il voulait voir et *être vu*. Il escomptait sa perspicacité et son ascendant, ascendant qui prendra plus tard une force presque magique.

Lenotre propose une autre explication et attribue à Brune l'idée d'expédier Georges à Paris comme un trophée personnel, ainsi que l'on ramène d'une expédition un animal féroce, jamais vu, dont la seule présence indique votre réussite et vos risques. Peu probable. Brune haïssait Bonaparte et savait trop bien que ce serait le Consul qui profiterait de l'étonnement.

On décrétait l'amnistie complète, sans nulle recherche de culpabilité; en dehors de toute enquête. Seuls

les chefs seraient tenus de toujours signaler leur résidence. C'était pour les Morbihannais un abandon, mais une demi-victoire, à quelques jours d'une action aussi sanglante que le Pont-de-Loc, d'un tel acte d'hostilité (14 févr. 1800).

\*  
\*\*

Cela parut même trop beau. On y soupçonna l'amorce d'une trahison, de quelques « Vêpres républicaines », comme on en avait déjà tant vu. On désarmait, on endormait, pour égorger plus facilement, à nouveau. Beaucoup de chefs subalternes, relativement subalternes, se déroberent, préférant un sort incertain à une trompeuse confiance, et l'on voit quelle devait être l'inquiétude de Georges puisque Mercier La Vendée, loin de se fixer, déploie une activité utile à la pacification mais aussi salvatrice. Le petit Saint-Régeant s'esbigna, une niche à chiens aurait suffi à le cacher. Guillemot, le roi de Bignan, partit en prophétisant de grands malheurs tout proches.

Ces trois hommes constituaient l'entourage immédiat et les familiers de Georges, et, en y réfléchissant, quel amalgame ! et qui accentue le caractère énigmatique du Chef ! Pureté, spiritualité avec Mercier ; brutalité avec Guillemot, incoercible violence ; et gaieté, débrouillage, avec Saint-Régeant, une brave petite fripouille qui savait l'amuser, le détendre : son Triboulet. Saint-Régeant sera le « fou du Roi », d'un monarque ascétique... Saint-Régeant arrive un jour au quartier de Georges, sur une civière et tout emballé de couvertures. Comme on l'interroge, il pouffe et déclare : « Je voyage à la Béhague... »



Leur mobilité, leur insoumission n'ont pu se produire que *sur l'ordre* de Georges et indiquent quelle méfiance il gardait de la parole reçue. Il accepte pour *lui*, par esprit de sacrifice, par fatalisme, mais il ne veut pas engager ses meilleurs amis. Pour que Mercier le laissât seul, de quelle autorité fallut-il faire emploi !

Avec eux, bien d'autres refusèrent. L'opinion s'étonna d'une telle réticence. On estima comme un indice très grave que beaucoup de messes fussent encore célébrées secrètement, dans les granges. Les recteurs réfractaires donnaient l'exemple de méfiance.

\*  
\*\*

On devine, alors, l'impression que dut faire, sur cette population soucieuse, la mort de Louis de Frotté. Elle ne fut connue que quatre jours après le guet-apens, et encore n'en apprit-on que très tard le côté particulièrement odieux. En pleine pacification, un général reconnu, qui avait dû y être compris comme ses collègues, avait été fusillé avec six de ses compagnons ! Voilà comment le Consul tenait ses promesses.

Il paraît que Bonaparte portait une rancune particulière à Frotté, qui, dans ses proclamations comme dans ses propos, l'aurait profondément blessé en parlant du 18 Brumaire sur un ton de moquerie. Frotté aurait raillé l'incertitude de Bonaparte en présence des Cinq-Cents, quand Lucien, son frère, avait sauvé la situation ; ce bafouillage de Bonaparte ressemblait bien à la frousse, si on tient à l'appeler encore intimidation. Le Consul avait promis mille louis à qui tuerait Frotté, quatre millions de notre monnaie. Lettre du 11 février au général Gardanne :

« Tâchez d'avoir en vos mains le baron de Commarque, commandant la première division ; le chevalier de Monceaux, commandant la troisième division ; d'Hauteville, Memécourt (dit *Fortunat*), Pico, Ruais, Hugon, des Essarts.

» Mettez des colonnes à la poursuite de tous ces brigands. Vous pouvez promettre mille louis à ceux qui *tueront* ou prendront Frotté, et cent pour chacun des individus ci-dessus nommés ».

Ce même jour, fut adressé aux généraux Guidal et Chambarlhac un courrier spécial, à franc étrier (La Sicotière) portant une dépêche qu'on ne retrouva jamais...

Car, ce ne serait pas Hédouville qui aurait droit aux quatre millions puisque, depuis le 14, il n'était plus commandant en chef. Certains assurent encore qu'il eut sa part dans l'assassinat parce que, ayant tout assumé du rapprochement, les généraux s'adressaient à lui, prenaient, si ce n'est ses ordres, au moins ses conseils; mais la plupart incriminent les deux divisionnaires cités plus haut, surtout l'ignoble Chambarlhac « âpre et grossier » que ses soldats voulurent fusiller après Marengo; sur lequel ils tirèrent.

Néanmoins, les deux généraux signèrent un sauf-conduit à Frotté, qui devait se rendre à Alençon dans la nuit du 15-16 février, comme ils le signalèrent à Paris par lettre du 14 février 1800.

De tous côtés on prévint Frotté de ne pas faire confiance au sauf-conduit. Il était assailli de pressentiments. Lettre à Bruslart, du 15 février, dont voici le P. S. :

« Si je ne reviens de ce *fatal* voyage, par votre emploi vous devez me remplacer. De plus, je vous enjoins de prendre le commandement jusqu'à ce que Sa Majesté en ait autrement ordonné ! »

Il dit à son ami Moulin qui le rapporte dans ses Mémoires : « Je ne m'abuse pas, mon cher *Michelot*; je sais que je vais à la mort... »

Ils furent avertis trois fois. Au relais de St-Genis-sur-Sarthon, à onze kilomètres d'Alençon, où les Républicains les attendaient. Plus loin, un postillon les supplia de retourner... Enfin, une femme aurait prévenu Commarque et d'Hugon, qui marchaient en avant.

On les « amusa » avec des demandes toujours nouvelles. Au coup de minuit on les arrêta, car le sauf-conduit paraît-il, cessait...

A sept heures du matin, les prisonniers sont emmenés sur Verneuil escortés par mille huit cents hommes. Ils couchèrent à Mortagne et furent le lendemain dans la matinée à Verneuil à vingt lieues d'Alençon. Le jugement fut rendu le 18; *plusieurs courriers de Paris arrivèrent* ce jour même; à cinq heures du soir, on les emmena dans ce pré qui depuis porte le nom de *Clos Frotté*. Se tenant par la main, et ayant crié « Vive le Roi », ils tombèrent. Une boucherie, comme à Quiberon...

On a tenté de laver Bonaparte de l'attentat. Voici sa lettre à Brune :

« Frotté a été pris avec tout son état-major. Dans le moment actuel, *il doit être fusillé*, » (lettre du 18 février, jour de l'assassinat).

Voilà le fait. Bonaparte a pu donner le change, faire croire à la clémence. Sa lettre est là, aux archives et dans tous nos cœurs de Chouans. De plus, Chambarlhac et Guidal furent largement récompensés.

« *Au ministre de la guerre, Paris, 1<sup>er</sup> Ventôse An VII (20 février 1800).* »

» Je vous prie, citoyen ministre, d'écrire aux généraux Chamberlhac et Guidal, une lettre de *satisfaction* sur la conduite qu'ils ont tenue dans la 14<sup>e</sup> division militaire.

BONAPARTE

D'ailleurs, chez Bonaparte, nul remords, puisque, quelques mois après, il voulait faire tuer le *frère de Frotté*, en même temps que Cadoudal (lettre à Fouché du 4 juin 1800).

Et Georges partit quand même, sept jours plus tard, donc ayant eu le temps de savoir et d'apprécier. Il emmenait trois de ses compagnons, qui durent sans doute insister pour qu'il ne fût pas seul, mais qui prouvaient ainsi leur amitié et leur courage. Peut-être voulaient-ils seulement l'honorer, car ce ne sont pas trois hommes qui pouvaient le défendre. Nommons-les, ceux-là, au moins. L'abbé Le Leuch, son trésorier, qui emmenait quarante mille francs, ce qui est encore un indice de soupçon, parce que c'était beaucoup trop, cent fois trop, pour un simple déplacement, le Ridant et Achille Biget.

Ces quarante mille francs ont une histoire. Les Anglais avaient envoyé deux millions à Georges. Brune, au courant, propose à Cadoudal de les accepter — en partageant —. La pacification était signée de la veille. Georges bondit sous l'outrage et prévint les Anglais. Ceux-ci lui firent passer trois cent mille francs quand même; Georges distribue l'argent à ses hommes et ne garde que les quarante mille en question.

Ils étaient même cinq voyageurs, car un aide de camp de Brune les accompagnait pour leur faciliter la route, en leur épargnant les tracasseries, ou peut-être pour les surveiller. Ils descendirent sur Nantes et s'embarquèrent, via Rennes, avec le départ de

Nantes le 28. La diligence mettait soixante-douze heures de Rennes à Paris.

Ils passèrent par Verneuil — c'était la route directe — ils eussent pu y voir encore le sang de Frotté sur les herbes. De la route, on aperçoit le clos sinistre. S'ils voyageaient en poste, le surveillant a pu les faire dévier. En tout cas, ils prirent la route d'Alençon, celle qu'avaient suivie les condamnés et l'immense cortège. Quels sentiments en pouvaient naître pour ceux qu'on emmenait ! Ils ne furent à Paris que le 4 mars, quand ils auraient dû normalement passer la barrière le 2 au matin.

Il y aurait eu, dès le 6, une première entrevue avec le Consul, entrevue sur laquelle on n'a aucun détail du côté de Georges. Peut-être n'y eut-il pas d'entretien ? Bonaparte se serait borné à dire qu'il avait trouvé Cadoudal : « Un bon gros Breton, dont on pouvait tirer parti. »

## CHAPITRE XII

La rencontre de Bonaparte et de Cadoudal est tellement connue, a excité une curiosité si intense et si vive encore, qu'elle demande toute l'attention. On tentera d'en approcher au plus près, matériellement, sentimentalement. Nous ne pourrons, cependant, qu'en tenter un essai, car Georges ne s'en est jamais librement ouvert. On pourrait même croire qu'il en eût gardé assez d'amertume pour éviter d'en parler, du moins dans les jours qui suivirent; qu'il en fût comme meurtri; animé d'humiliation et de rancune. On assure qu'en Angleterre, plus tard, l'entrevue fameuse lui valut beaucoup d'intérêt dans la société et de demandes; qu'on l'interrogea sans répit, mais il ne nous reste malheureusement aucune relation britannique qui soit valable.

Quelles avaient été et comment avaient été les audiences déjà accordées aux chefs chouans par le Premier Consul ? Elles pourront nous renseigner sur le ton de la nôtre.

La première avait amené au Petit Luxembourg, où demeurait alors Bonaparte, les généraux d'Autichamps et de Bourmont. Elle avait tourné au grotesque et au scandale. Le brave Lannes, le voleur de millions, le détrousseur de Notre-Dame d'Atocha, entendant ces deux noms honnis, avait piqué une crise. Son sang d'apprenti-teinturier n'avait fait qu'un tour... Il

s'était jeté sur les deux gentilshommes, à *coups de pieds et à coups de poings*, gueulant qu'ils lui foutent le camp et qu'il allait les faire fusiller... Et plus vite que ça !... Les deux visiteurs, ainsi refoulés, avaient pu admirer ses honnêtes manières. Dans la suite, Bonaparte assura un filtrage plus décent et plus avisé. On ne s'y risquait plus, d'ailleurs.

Hyde de Neuville en eut cependant la témérité. Il fut récompensé de son audace; les ordres avaient été sans doute plus formellement donnés. D'ailleurs, on peut s'étonner de sa convocation. Hyde était d'une extrême jeunesse et sans grand poids, mais actif, vivant, ingénieux, une des figures les plus sympathiques du conspirateur essentiel, grandi dans la conspiration et y restant fidèle. Peut-être Bonaparte faisait-il confiance à sa jeunesse, ou espérait-il plus de sa naïveté. Voici son signalement officiel :

« HYDE, surnommé *Neuville*, propriétaire de la manufacture de boutons de la Charité sur Loire, âgé de vingt-neuf à trente ans, taille cinq pieds six pouces, cheveux et sourcils noirs, nez ordinaire, front élevé, *œil vif*, l'air décidé, épaules larges, quoique élancé de corps, en général bien bâti ».

Hyde, quoi qu'il en fût, malgré toute sa gaieté Ancien Régime, s'avoua fort ému. Mais lui ne reçut pas sur le torse un général fanatique et mal élevé. Une savante progression de sentinelles, d'huissiers, de majordomes le dirigea. Cela se civilisait : « Il nous faut beaucoup de domestiques, disait M. de Talleyrand, afin de pouvoir ne pas être insolents ». On le pilota sur un salon où on le laissa tout seul; où il se morfondit longtemps.

Soudain, sans annonce, sans préparation, la porte s'ouvrit et un petit homme parut ! Un petit homme,

étique et jaune, des cheveux gras collés aux tempes et tombant sur les épaules, des cheveux de noyé; une marche à saccades; un petit homme si commun et si négligé que le jeune Hyde de Neuville le prit pour un valet mal tenu. D'autant plus, que, paraissant ne s'occuper que de fonctions domestiques, le gringalet fonça sur l'âtre (26 décembre) comme pour y remettre du bois. Peut-être était-ce un de ces « garçons de cheminée » qu'on entretenait dans les grandes maisons, même dans les châteaux, pour le service des feux, et qui entraient partout sans frapper, sauf dans les chambres à coucher.

Mais c'était le Maître avant Dieu. Il ne remit point de bûche ni ne tisonna. Il se retourna en se chauffant les mollets, et Hyde de Neuville reçut ce magnifique regard de pénétration et d'irradiation dont Victor de Broglie dira qu'il était « fauve », et que Denon vantait ainsi : « l'Empereur avait les yeux les plus *ravissants*, les plus séduisants, les plus caressants. Il caressait avec ses yeux ».

Hyde ne fut point caressé. Bonaparte parut quand même étonné de la jeunesse du rebelle — il avait vingt-quatre ans — et peut-être de son bon air. Tout le monde l'aimait et serrait ses « mains chevaleresques » (Lamartine). Le Consul se montra tranchant mais courtois et encore plus pressé, ne consentant pas, sans doute, à gâcher son temps avec un mioche. Quelques compliments sur l'héroïsme des Chouans, la moûture habituelle et l'appétitif : « On a eu raison de se battre »... Il le congédia en lui ordonnant de revenir le lendemain et sans doute pour lui amener



quelqu'un de plus sérieux. Et cependant, le fameux *Comité de Paris* se composait de trois hommes dont Hyde était le chef.

\*  
\*\*

Hyde de Neuville reparut avec d'Andigné, celui-ci était un homme fait, fort beau et qui avait grand air malgré son alacrité, son audace. Mais aussi, avec un troisième que Lenotre oublie et qui donne bien de la saveur à la confrontation : Talleyrand, ni plus ni moins, que d'Andigné, avec une malice grave, s'obstinait, même devant le Consul, à appeler « Monseigneur » en souvenir de l'évêché d'Autun...

D'Andigné avait donc été envoyé par le Conseil secret de la Jonchère pour sonder le Premier Consul sur ses intentions concernant les Bourbons : sonder Bonaparte ?... sonder le cratère ?...

Il fut bien étonné, lui aussi, par le personnage qu'il jugea :

« un petit homme de mauvaise mine [...] un frac olive, les cheveux plats, un air de négligence extrême ; rien, dans son ensemble, ne me donnait à penser que ce put être un homme important. Aussi je fus *un peu* surpris lorsque Hyde m'annonça que cet homme était le Premier Consul ».

Pourtant, si l'on en croit les peintres, ce serait le moment où Bonaparte fut le plus acéré, le plus passionné, le plus immatériel, le plus étincelant. Mais évidemment, il était petit et « séchot », et avec une indifférence vestimentaire confinant à la malpropreté. Puis, le charabia ; il parlait un français de cuisinier corse avec une quantité de « cuirs », disant amnistie pour armistice, et accommodant à sa sauce courte tous les mots un peu longs.

Toujours, la même monnaie de singe, les compliments sur les héros de l'Ouest; la « guerre des Géants » allait bientôt naître; mais l'inattendu, c'est qu'il le fit à l'influence, s'efforçant d'établir des liens de caste :

« La religion, je la rétablirai, non pas pour vous mais pour moi... Ce n'est pas que NOUS AUTRES NOBLES nous ayons beaucoup de religion, mais elle est nécessaire au peuple et je la rétablirai... »

Voilà donc d'où vient aussi l'imbécile formule opportuniste. M. de Talleyrand-Périgord dut sourire, et d'Andigné, de bonne maison angevine, ne pas s'ennuyer...

La présence de Talleyrand rendait vaine la mission du chef chouan. Bonaparte eut cependant de curieuses détentes, encore. Il déclara que si les Bourbons avaient tenu la campagne avec les Vendéens, il se serait peut-être rallié — LUI, Bonaparte.

D'Andigné repoussa ses offres, naturellement. Le Consul pouvait prévoir ce qui arriverait avec Georges.

\*  
\*\*

Car Georges était donc attendu. Il paraît, nous dit son neveu, que Gédéon tremblait de ne pas rester maître de lui, et qu'il redoutait de manquer de courtoisie, de maintien. Il s'inquiétait d'une conversation qui aurait pu être mondaine ou élégante, comme il se préoccupait d'une audience qui eût été comminatoire et brutale. Il avait été mis au courant par Hyde de Neuville qu'il avait rencontré tout de suite à l'*Hôtel de Nantes*, où, en bons Bretons, les quatre Chouans étaient descendus.

Il se sentait fort loin du genre diplomatique, surtout avec ceux qu'il méprisait. Cependant, il ne devait

pas être tout à fait démuni, car il venait d'avoir de fréquentes conversations dans les bureaux de la Guerre, au sujet de la remise des armes.

On n'est pas sûr de la date. Lenotre cite le 29. Il y aurait eu trois semaines d'initiation à Paris, pour Georges, et vingt et un jours d'espionnage pour la Police. Singuliers flâneurs, ces quatre brezonnechs, visitant Paris avec, derrière eux, les sycophantes en chapeau-tromblon, à la grosse canne... Pour les Bretons, Paris restait une ville de bourreaux. La place de la Révolution gardait son tragique récent. Était-ce une bonne préparation à l'aménité ? Je ne le pense pas. En arrivant, ils eussent été plus malléables qu'après ces vingt-trois jours de pèlerinages suités.

\*  
\*  
\*

Georges vint seul. Les deux premiers témoins, les deux premiers narrateurs furent Rapp et Bourrienne, le secrétaire de Napoléon, qui observèrent et tentèrent d'entendre.

Georges, après avoir patienté quelque peu et obligatoirement dans l'antichambre, fut introduit dans le salon de service, car il était convoqué et présenta sa carte d'audience. Là, il se vit en présence d'un général assis devant une petite table et qui était Rapp. Debout, des huissiers, des officiers. On parle bas. On chuchote.

Georges tend à Rapp la lettre qui l'accrédite et dont l'a muni Brune. Au Premier Consul, Brune affirmait :

« Le citoyen Georges, ci-devant général en chef des Chouans, vous remettra la présente ; la confiance qu'il a dans le Gouvernement, lui fait poser les armes, et je ne doute pas que vous ne parveniez à utiliser ses moyens,

que, désormais, il veut consacrer au maintien de la tranquillité publique ».

La lettre était ouverte, selon le protocole. Georges savait donc à quoi s'en tenir, et ce qu'on attendait de lui. Il ne sera pas attaqué par surprise. Pourquoi est-il venu, alors ? Il aurait cru pouvoir obtenir des concessions pour ses gens ? Est-ce bravade ? curiosité ? fatalisme, toujours : fatalisme chrétien !

Troisième transbordement, Georges est introduit par le général Rapp, qui a été porter la lettre au Consul, dans le salon d'audience de Bonaparte, lequel donnait immédiatement sur son cabinet de travail. Le salon de Minerve, car le Consul avait quitté le Petit Luxembourg pour s'installer impérialement aux Tuileries.

Rapp quitte Georges et entre chez l'Ogre. Le salon est une pièce somptueuse, toute chamarrée encore et dans le luxe du Grand Siècle. Georges a le temps de bien examiner, car Rapp s'attarde. Certainement, Bonaparte interrogea Rapp sur ce qu'il pensait du *gros Breton*.

Enfin Bonaparte jaillit... Rapp s'éclipse mais rentre dans le cabinet dont il laisse la porte ouverte, sans revenir prendre sa place dans le premier salon. Il veut pouvoir intervenir si besoin s'en présente. Le « *gros Breton* » n'est point rassurant... Alors, Bourrienne et lui, se rendant compte de l'originalité de l'entrevue, s'efforcent d'en entendre, d'en percevoir le plus possible.

Bourrienne rapporta ce qu'ils en purent deviner et voir. D'abord, il est certain que l'audience fut mouvementée, matériellement et intellectuellement. Que Georges, qui ne fut pas invité à s'asseoir, ne resta pas du tout piqué au parquet en face du Maître. Bour-

rienne note qu'il marchait de long en large, qu'il se promena « de la fenêtre au fond du salon, revint, retourna [...], cela dura très longtemps », dit-il.

Qu'est-ce qu'une très longue audience ? Plus d'une demi-heure : trois quarts d'heure, sans doute. D'ailleurs, Napoléon dit plus tard à Sainte-Hélène, en en parlant : « Au bout d'une *demi-heure*, je n'étais pas plus avancé... »

C'était évidemment très curieux... Les deux observateurs ne pouvaient entendre que des propos interrompus, hachés, mais qu'ils déclarèrent avoir été « très animés ». Des propos *animés*, cela est fort loin du monologue. Le Consul a trouvé en face de lui un interlocuteur. Propos *animés* veut dire répliques, et répliques vives. Des deux côtés, donc, à coup sûr, et c'est cela qui est caractéristique, il s'est formé une sorte d'égalité entre les deux hommes. D'autant plus que Bourrienne spécifie : « Il y avait quelquefois beaucoup *d'humeur dans les gestes et les paroles* ». Cette précision implique en effet, dans l'indéfini qu'elle comporte, que l'humeur se manifestait des *deux côtés*. Autrement, Bourrienne eût écrit : « Le Consul... etc., etc. », si ce dernier avait seul haussé la voix et gourmandé.

Ce fut donc une discussion et assez brutale. L'humeur dans *les gestes* est plus expressive encore. Ici, il doit surtout s'agir de Cadoudal. Le Breton devait hausser ses formidables épaules de portefaix de la gloire et de dompteur de chevaux. Ou secouer sa tête d'oiseau de proie nocturne. Il est vrai que le gringalet en face de lui avait aussi sa charge de victoires...

Voilà donc ce qui sort de témoins oculaires et la seule *narration qui soit sûre*. On a le devoir de faire confiance à Bourrienne quand il ne s'agit pas de faits

à tendance ou de pourboires à toucher. Egalité dans les rapports vite réalisés. Pas question d'intimidation, encore moins d'inhibition. Marche, gesticulation, grosses voix... Assaut sans doute violent du Consul, et contre-attaque aussi ferme du Chouan. Je ne crois pas qu'ainsi soupesés les faits puissent être interprétés autrement.

\* \*

D'ailleurs, c'est tout à fait dans la manière de Georges quand aucune mystique ne se mêle à ses sentiments. N'oublions pas que pour lui Bonaparte est un petit officier chanceux, un hobereau de quat'sous, et qui reste méprisable par son ambition, par sa duplicité, par sa cruauté. L'assassinat récent, et aussi le retour d'Egypte. Il a réussi ce retour, mais rappelons-nous l'opinion de certains vieux hommes de guerre, qui auraient fusillé le coureur de dot abandonnant ses soldats.

Georges raisonne toujours *dans l'absolu*. Il était trop chrétien pour ne pas être limité dans ses concepts, formaliste et formel. Georges n'est peut-être intimidé que devant Dieu. Sa fréquentation de Dieu l'a rendu assez dédaigneux des puissances humaines. J'exagère peut-être, mais vous devez sentir la supériorité intime qu'une telle foi confère, qu'une telle présence de Dieu, à ses côtés, détermine.

Bourrienne écrit encore que Georges finit par manifester quelque doute sur sa sûreté, et c'était presque de l'insolence. C'en est tout à fait : être venu sur parole et ne pas faire confiance à cette parole !... Cela dut naître dans le feu de la discussion, en paraphrase de la dispute. Le Consul aurait répondu calmement « et le rassura de la manière la plus noble ».

« Vous voyez mal les choses et vous avez tort de ne vouloir entendre à aucun arrangement. Mais si vous persistez à retourner dans votre pays, vous irez aussi librement que vous êtes venu à Paris (Bourrienne) ».

Donc, Georges refusait un accord personnel, et, de plus n'admettait pas d'être employé ailleurs qu'en Bretagne. Ce qui implique que le Consul dut en effet lui faire des propositions de servir au loin.

L'impression de violence concentrée que donnait Cadoudal, de virtuelle colère, est mise en valeur par une réponse de Rapp (toujours Bourrienne) :

— Pourquoi, demande le Consul au retour du palabre, avez-vous laissé la porte ouverte et êtes-vous resté auprès de Bourrienne ?

— Si vous aviez fermé la porte [qu'on remarque aussi le ton familier avec lesquels ses officiers parlent au Consul. Cela ne durera pas], je l'aurais rouverte. Est-ce que je vous aurais laissé seul *avec un homme comme cela* ? Il y aurait eu trop de risques.

— Fi donc, Rapp, vous n'y pensez pas !...

Cependant, quand Rapp les eut quittés, Bonaparte, qui se montrait très confiant avec Bourrienne, laissa percer son désappointement, même peut-être un certain regret chagrin. Il fit, et toutes ses paroles doivent être isolées, commentées, puisqu'elles restent les seules références sur une entrevue tellement célèbre, il dit en parlant de Georges :

« L'exagération de ses principes prend sa source dans de nobles sentiments qui doivent lui donner beaucoup d'influence sur les siens. *Il faudra pourtant en finir...* »

Georges était donc condamné.

Il paraît que le Consul fut assez touché pour ne pas passer la question Cadoudal aux profits et pertes et la rayer de ses soucis. Il revint plusieurs fois sur

la rencontre. Il estimait que ceux qui ne voyaient dans Georges qu'un *brutal* étaient dans l'erreur, et il expliquait :

« Moi, j'y vois autre chose... Je n'ai pu parvenir à le *remuer*. Quelques-uns de ses camarades furent émus au nom de la patrie et de la gloire. Il resta froid. J'eus beau tâter toutes les fibres et parcourir toutes les cordes ; ce fut en vain ; je le trouvai *constamment* insensible à *tout ce que je lui disais*. Il en demeurerait toujours à vouloir commander ses Vendéens [*sic*]... [allusion sans doute aux propositions de servir dans l'armée régulière]. Ce fut après avoir épuisé tout moyen de conciliation *que je pris le langage du premier magistrat*. Je le congédiai en lui recommandant *surtout* d'aller vivre chez lui, tranquille, et de ne pas se méprendre sur la nature de *la démarche que j'avais faite auprès de lui* [sans doute, offres avantageuses et honorables, puisque le Consul s'en excuse comme d'une condescendance exagérée] ; de ne pas attribuer à la faiblesse ce qui n'était que le résultat de ma modération et de ma force. Dites bien, ajoutai-je, et répétez à tous les vôtres que, tant que j'aurai les rênes de l'autorité, il n'y aura ni chance ni salut pour qui oserait conspirer ».

Voilà ce qui vient de Bourrienne, et ce qui semble le plus certain. A Sainte-Hélène, dans cette communication que nous citons pour estimer la durée de l'entretien, Napoléon ajouta ceci :

« C'était un fanatique ; je l'émus sans parvenir à le convaincre [il aurait donc un peu *remué* quand même] ; il voulait conserver ses bandes et ses armes. Je lui dis qu'il ne pouvait y avoir un Etat dans l'Etat ! »

On doit en conclure que les propositions ne concernaient pas, comme le pense Lenotre, un commandement local et régionaliste, une direction subsidiaire du Morbihan. Ces paroles s'y opposent. D'ailleurs, mais bien plus tard, quand le Corse se fut aigri, il



éclata en fureur à la lecture des *Mémoires* de Fleury, mentionnant les offres faites à Georges :

« Le fait est faux ! Georges était une *bête féroce couverte de crimes* ! il fallait en purger la terre ».

\*  
\*\*

Les propos de Napoléon ont pu être, ont été mal interprétés. Lenotre cite les relations de Rovigo, qui fut ministre de la police, lequel prête à Cadoudal une attitude *piteuse*. A l'en croire, Bonaparte aurait engagé le débat sur le ton le plus flatteur, lui parlant « de la gloire qu'il avait acquise ». Le Breton resta la bouche close, les yeux baissés, balbutia quelques mots et finit par demander un passeport...

Mauvaise interprétation ou volonté de diminuer Cadoudal. Impossible, s'opposant complètement au récit de Bourrienne, le plus étendu, le plus fidèle par l'autorité du secrétaire et sa position de témoin. Tel que, ce raconter suppose un monologue du Consul, une rencontre brève et dominée. C'est en cela que nous sous-estimons le sens historique de Lenotre. Le plaisir de rapporter une assertion de plus lui enlève le sens critique. Il surcharge la mémoire sans nourrir le sentiment. Ce qu'il importe, dans toute étude de l'Histoire, c'est de s'établir une conviction.

Du même ordre, mais cependant plus judicieuse, une note de Desmarets, maître de la police. Il assure que Georges ne put admettre les façons familières de Bonaparte, et fut *ulcéré* d'une sorte de dédain visible chez le Consul. Le Consul aurait témoigné *hauteur* et *âpreté* au paysan Cadoudal.

« Hauteur », sans doute, se rapporte au ton du « premier magistrat », mais ce n'était certainement pas hauteur dédaigneuse; plutôt hauteur orgueilleuse.

Georges aurait lui-même fait remarquer que Bonaparte avait accueilli avec beaucoup d'égards les autres chefs royalistes (pas au moyen de Lannes, en tout cas !) Il en aurait convié certains à sa table. Georges n'a pu se plaindre de n'être pas invité : il avait quitté le Maître en état de paix armée et ne pouvait donc rien attendre, encore moins songer à une invitation de courtoisie. D'ailleurs, il n'eût pas accepté, lui.

Enfin, une lettre de Bernadotte au Premier Consul rapporte : « Georges confiait à un curé que vous l'aviez reçu avec mépris ». On ne reçoit pas avec mépris un homme à qui l'on a « parlé de sa gloire » (Rovigo) et ledit curé est anonyme.

\*  
\*\*

Résumons donc. Ne doit être retenu d'extérieur que ce qui vient de Bourrienne, de Napoléon lui-même. Et ceci nous montre une sorte de dispute crierde, mouvementée et gesticulante; de longue durée; entre deux hommes, deux chefs qui se trouvèrent soudain sur le même pied; dispute qui se termina, vers le troisième quart d'heure, par une reprise d'autorité chez le Consul, un accent d'exhortation, qui put en effet indisposer Georges; dans lequel n'entrait pas de mépris, mais une méconnaissance absolue de ses principes, peut-être une rancune, peut-être une antipathie. C'est l'impression la plus sûre et la plus serrée qu'il faut garder d'une entrevue sur laquelle on a jase à perdre haleine. Les uns y donnent à Georges le ton d'un matamore; les autres, celui d'un pauvre type, chacun selon ses opinions politiques. Telle que nous l'avons décapée, elle s'adapte aux deux caractères en présence; se superpose aux deux tempéraments qui s'affrontaient. En définitive, Napoléon fut

très sensible à la puissance intime qui émanait de Cadoudal. Au moment de son exécution, il aurait dit à Bourrienne :

« Celui-là est bien trempé ; entre mes mains un pareil homme eût fait de grandes choses. Je lui ai fait dire par Real que s'il voulait s'attacher à moi, je lui aurais donné un régiment. Il a tout refusé : *c'est une lame de fer !* »

\*  
\*  
\*

Et par Cadoudal lui-même, à cet égard, qu'en recevons-nous ? Nous avons le récit d'Hyde de Neuville, qui l'attendait à l'*Hôtel de Nantes*. Celui-ci nous déclare qu'il trouva le Chouan encore *très ému*. C'était légitime, après une bagarre pareille, un tel lieu et un adversaire tel. Quelle que fût la force intime de Gédéon, il avait le droit de se sentir agité d'impressions diverses, même contradictoires. Hyde précise. Georges était encore tout « vibrant de la contrainte qu'il avait dû s'imposer ». Il devait encore marcher pour apaiser son courroux ; tendre ses bras de gorille, gonfler son cou de taureau et ronfler de sa petite bouche coincée par ses joues. Il dit : « Quelle envie j'avais d'ÉTOUFFER CE PETIT HOMME ENTRE CES DEUX BRAS... ! »

Il se plaignait du Consul. Hyde répliqua en évoquant les réceptions de Bonaparte trois mois plus tôt ; Georges répondit :

« Oh, il change de ton, depuis que tant de fiers Républicains, qui voulaient à tout prix la liberté ou la mort, viennent se prosterner à ses pieds, et que des prêtres [Bernier], des Royalistes nous abandonnent pour aller à lui... Oui, oui, il change de ton, LE PETIT HOMME. Oh, il ne *m'engageait* pas à prendre du service, il commandait, il ordonnait, il parlait en maître. Pacification, amnistie, tout cela n'est qu'un leurre, et bientôt nous serons sous les verrous... »

Il y eut donc débordement, dès la rentrée à l'Hôtel de Nantes. Hyde de Neuville rapporte d'autres paroles, mais qui nous semblent moins sûres et paraissent ajoutées plus tard :

« Ce Jacobin ! Qui ne vaut pas mieux que les autres. Il ne m'apprécie pas, tant pis ! [Admettons ! mais ceci] : Je vois bien que plus tard, il me fera couper le cou [Cadoudal aurait dit « fusiller »]. Il faudra que je remonte à cheval et que j'aille avec quelques hommes me promener sur la route de la Malmaison ».

Cela est certainement apocryphe. Le projet ne pouvait encore exister; d'ailleurs, en février, il ne peut encore être question de la Malmaison; pas, en tout cas, d'une assiduité du Consul à une résidence essentiellement estivale.

Malgré soi, on évoque l'entrevue avec Surcouf à qui l'on proposa des grades et des pensions et qui refusa par indépendance. Ici, s'ajoutait la fidélité aux principes et aux princes.

\*  
\*\*

Pratiquement, Georges a gardé de l'entretien une sensation d'antipathie déclarée et de menace de la part du Consul, puisqu'il décide de *se dérober* et de battre en retraite en se cachant. Il a renforcé sa détestation, et il juge que le Consul lui rend bien sa haine. Il ne prévoit plus que l'agression et une perfidie coutumière. Dès le lendemain, il s'en va quêrir son passeport. Dès le surlendemain, il abandonne l'Hôtel de Nantes pour un autre, assez habilement, dans la même rue, où l'on ne penserait pas à le chercher si près. Hyde de Neuville, dont le réseau était aux ordres de Georges et qui l'aida toujours puissamment, déclare que les Bretons avaient été prévenus,

et qu'ils devaient partir sans retard. Il paraît que Georges aurait été arrêté dès sa descente de la diligence en Bretagne. Lenotre l'assure et nous nous en étonnons. Pourquoi compliquer à plaisir l'arrestation, la rendre périlleuse et retentissante, quand il aurait été si facile de la réaliser avec cinq ou six sbires à Paris; de se saisir de Georges malgré ses deux braves et son curé Le Leuch.

Georges se munit d'un passeport pour la Bretagne afin de donner le change et paraître se plier aux dernières recommandations du Consul mais il a déjà son plan tracé. Il se résoud pour l'Angleterre. Il prévoyait donc le pire, pour se préparer à émigrer au moment où tous les émigrés rentraient.

En fait, la menace dut s'accroître et se préciser. La mobilisation policière ne devait plus les lâcher, et ici, les narrateurs font état d'un alibi singulier. Tous s'accordent sur le festin d'adieux offert par Georges à ses relations parisiennes; une sorte de banquet des Giroudins.

On assure que le souper dut rester pour compte au restaurateur; cependant, pareille agape est tout à fait dans la tradition chouanne. Rien que sa commande, sa préparation, constituaient une certitude de présence, mais son exécution la renforçait considérablement. Raisonnons en franchise, en simplicité; les policiers durent se tranquilliser : Georges était « en bonne », à porter des toasts et à pinter avec ses amis.

Les partisans du banquet, et il y en a, rapportent qu'il fut brillant et que Georges non seulement le présida mais offrit à ses convives un « régal » : celui d'aller en chœur à l'Opéra pour finir la soirée. La chose est possible, car c'est durant la nuit du 9 avril qu'il monta en chaise pour filer sur Boulogne quand

ses amis, sans doute, l'attendaient au théâtre. Un tour de Chouan, encore.

Pendant que Cadoudal roulait vers le Pas-de-Calais, ses acolytes regagnaient la Bretagne. Le passeport leur servit. Ils descendirent en toute tranquillité et il n'y eut rien à l'arrivée de la diligence. Les deux Chouans, tandis que le curé Le Leuch, le recteur de Pluncret (près d'Auray), regagnait son presbytère, les deux Chouans ne craignirent pas d'aller rendre compte de leur voyage à Brune. Ils l'assurèrent que Georges avait *discrètement* regagné son apanage — Brune devait penser Auray — et qu'il était résolu à rester paisible. Ils apportaient même une lettre du grand Chouan, animée de ces intentions et datée, sans doute, du Morbihan.

## CHAPITRE XIII

Sur le voyage, Hyde de Neuville écrivit :

« Nous partîmes sans délai, Cadoudal et moi, mais accompagnés de La Carrière, un de nos amis politiques. Nous fûmes obligés de séjourner un peu à Boulogne, tant la mer était mauvaise. Bourmont, inquiet de notre sort, d'après ce qu'il entendait dire à Paris, nous envoya le jeune Sourdat [ce sont toujours de bons Royalistes de l'Avranchin] pour nous presser de partir. Nous nous embarquâmes la même nuit quoique le temps fût encore menaçant. C'était un Dimanche ; le Breton apportait la même fermeté dans toutes ses croyances, et, pour lui, le devoir sous toutes ses formes n'avait pas de restrictions. Il n'aurait pas négligé volontairement le service divin. Les pratiques du culte n'étaient pas encore rentrées ouvertement dans les mœurs. Dans la plupart des localités, elles s'enveloppaient encore de mystère ou du moins, de précautions. Une messe dite à *minuit* fut le seul retard que nous apportâmes à notre fuite car notre départ avait pris ce caractère... »

Pour ma part, j'estime que cette fois le Consul tenait sa parole; c'eût été vraiment trop facile de mettre les Chouans à l'ombre.

Ce n'est pas le sentiment d'Hyde de Neuville qui résume :

« Bonaparte n'était point d'humeur à supporter patiemment la résistance de Georges. Il avait rencontré un homme aussi ferme que lui, qui se refusait à subir son influence; bien qu'il eût *tout fait pour l'exercer*. Ce fait sans exemple devait irriter au dernier point l'irascible Consul. Le

souvenir si récent de Frotté n'était pas fait pour nous rassurer. On jugea qu'il était prudent, d'après les avertissements qui nous furent donnés, que Cadoudal s'éloignât au plus tôt ».

\*  
\* \*

L'arrivée de Georges en Angleterre fut triomphale. On l'accueillit avec une excitation, une bienveillance générales. L'enthousiasme pour sa personne, sa doctrine et les principes qui l'appuyaient fut poussé au comble. La société anglaise s'en engoua et les ministres lui reconnurent une autorité peut-être jamais accordée aux émissaires venant du continent.

C'est assez naturel. D'abord, il y avait la mode et la curiosité, le contraste. Georges sortait tout chaud d'une rencontre avec celui qui devenait peu à peu la bête noire du Royaume-Uni, de celui qui sera le croquemitaine de la Grande-Ile, son spectre, et tout le monde voulait connaître, entendre, le dompteur. Enfin, au moment où tous les chefs royalistes faisaient leur soumission en bloc, celui-ci, au moins, était resté fidèle à un loyalisme qu'on appréciait. Même en dehors du côté pratique, de l'intérêt que l'Angleterre portait à la réaction, à ce qui, pour elle, était une diversion et la fixation de cent mille hommes à l'Ouest.

Avec l'exagération qui caractérise les suffrages britanniques, Georges, à ce moment de sa carrière, se trouva un des premiers personnages du Royaume. Tout le monde depuis les ministres jusqu'aux cockneys désirait le rencontrer dans les salons ou dans les rues.

Du côté émigré, son débarquement en Angleterre revalorisait le parti. Si cet homme en venait là, de



quelle adhésion renforçait-il ceux qui avaient quitté la France et qu'une haine loquace finissait par rendre suspects, à force de les traiter de « déserteurs » et de « suppôts de l'Etranger » ?

Georges reçut une éclatante marque de cette reconnaissance. Louis XVIII lui envoya le brevet de commandeur de Saint-Louis, le Cordon Rouge, qui restait fort rare. De plus, sa nomination au grade de lieutenant-général, avec le commandement de toute la Bretagne, sauf la Loire-Supérieure<sup>1</sup>.

Une lettre y était jointe où le Roi lui faisait compliment de sa fidélité, et aussi d'avoir échappé au Corse. Voilà Georges dans une situation officielle et mondaine qu'il n'a jamais connue et qu'il ne retrouvera pas.

\*  
\* \*

Il s'y plia avec une aisance, une souplesse inattendues. Il fut tout à fait au niveau de ses nouvelles grandeurs. C'est de cette date que part sa réputation d'élégance. Georges, dandy ! la chose en vaut la peine... Il portait bien la toilette, peut-être avec cet aspect endimanché que conserve le Campagnard en grande tenue, mais aussi avec sa correction. Les ruraux, dès qu'ils « s'habillent », par manque d'habitude, y mettent d'autant plus de soin. Il se pourrait que Georges se fût rencontré avec le jeune Brummel, alors âgé de vingt-trois ans, et qu'il tentât de prendre de la graine... Georges et Brummel, le contraste serait tellement piquant !

---

(1) Le titre exact de Georges Cadoudal était : « Lieutenant général des armées Catholiques et Royales, Cdt. en chef pour le roi Louis XVIII, les départements du Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine. Grand-croix de l'ordre royal de Saint Louis ».

Non content d'être reçu, le gros Breton tenait à recevoir, ce qui est plus difficile mais dont il semble s'être fort bien acquitté. Il aurait invité le plus grand monde; les plus marquants des Français réfugiés à Londres, dont le nombre s'était beaucoup accru. Beaucoup avaient passé en Angleterre venant d'Allemagne et de l'Est. D'ailleurs, l'activité de Georges à Londres fut frénétique; il n'y resta pas deux mois !

Monde des émigrés qui retenait l'attention, qui excitait la pitié, le trouble dans les esprits de tous. Aujourd'hui, nous sommes blasés. Les proscriptions, les fuites, les déclassements, nous ont enlevé la compassion et l'étonnement même. Mais, à cette époque, ces bouleversements de situations soulevaient le scandale et une sorte d'effroi glacé par retour personnel. On n'avait guère connu jusque-là que l'exil des Jacobites, sous Louis XIV, et encore tempéré par la considération et les égards dont le Grand Roi entourait ces premiers émigrés.

Or, cette fois, il s'agissait de la *noblesse de France*; de la première nation du monde par sa richesse, son luxe, sa gloire, son esprit; de la noblesse presque *entière*. Et ils ne diminuaient pas leur pays, ces gens malheureux ! Ils supportaient leur exil avec un courage, une décence qui touchaient; même avec une gaieté, qui, plus que tout peut-être, frappait, déconcertait, attirait. Les lourds Allemands, les rudes Anglais, finissaient par l'admettre comme un privilège d'une race supérieure; supérieure, en tout cas, aux vicissitudes humaines. La gaieté fut une des qualités française qui agita le plus. Elle ébahissait ; un jour, à Brunswick, à la table princière, un Français, le duc de... se mit soudain à pouffer de rire. Comme le Prince l'interrogeait afin d'y prendre part, il

répondit : « Parce que je viens de remarquer, Monseigneur, qu'à ce dîner, il n'y a que vous *d'étranger* ».

La gaieté constituait peut-être la renommée spéciale du comte d'Artois; la gaieté du Prince empêcha qu'on ne fût pas trop sévère pour sa légèreté et sa mollesse.

D'ailleurs, partout, l'accueil était touchant. Spécialement en Angleterre, même quand il devenait agaçant, à la longue, inquiétant, de voir la diligence de Londres ne débarquer que des panacherées de Français sortant de Douvres ou de Southampton. Les Anglais furent individuellement d'une générosité, d'une bonté, d'une prévenance qui ne peuvent s'oublier. S'il est toujours possible d'incriminer chez les dirigeants une politique tortueuse — la politique anglaise — il serait injuste, un peu répugnant, de ne pas reconnaître l'effort particulier.

J'ai été élevé dans la méfiance pour l'Angleterre, mais aussi dans l'amitié pour les Anglais; pour la façon dont ils se battent quand il n'y a plus rien à combiner, et dont ils reçoivent, quand on est admis. Les petits-fils d'émigrés accueillis *familialement* à Londres, se souvenaient. Un de nos grands-oncles fut adopté par un vieux marin, qui mettait au nombre des gages d'amitié les nombreux boulets échangés bord à bord avec son père. La Chevalerie n'était pas tout à fait morte...

« Soit en haine, soit en mépris, lorsque la révolution française est survenue, lorsqu'à la suite de beaucoup d'autres catastrophes, celle du 21 janvier est venue les aggraver et les consommer, il n'y eut qu'un seul sentiment en Angleterre : celui de l'indignation et de l'horreur [...] J'ai entendu bien souvent et bien longtemps les membres du parti de l'opposition reprocher au Gouvernement les dépen-

ses ou la conduite de la guerre, jamais ses bienfaits envers les émigrés (Montrosier).

» Pitt avait vu tout le danger de la révolution du 18 Brumaire : la France déchirée par des factions lui avait paru jusqu'alors devoir tomber, par suite de ses convulsions, dans un état de faiblesse qui lui ferait perdre tout le poids qu'elle avait dans la balance politique de l'Europe. Le changement qui venait de s'opérer avait bouleversé toutes ses idées. Au lieu de la nullité profonde où l'on voyait qu'allait se réduire un royaume dont la prospérité avait excité son envie, il voyait une république, agitée au dedans, mais dont l'effervescence ne demandait qu'à s'exhaler au dehors, passer tout à coup à un état calme et reconnaître un gouvernement rigoureux dans lequel l'autorité la plus illimitée se trouvait remise aux mains d'un homme dont le caractère le faisait trembler [d'Andigné] ».

En fait toute l'opinion anglaise s'inquiétait. Les dirigeants, eux non plus, n'avaient pas voulu cela. Pas plus que les Allemands en 1917, quand ils expédièrent Lénine en Russie. L'effondrement social était plus grave encore que celui des nationalités. On ne savait plus comment agir. Les vieilles méthodes diplomatiques, les antiques simagrées de peuple à peuple ne réussissaient plus. Georges recevait une solde anglaise. De « vertueux » écrivains s'en sont indignés, et leur pudeur jacobine déborda... Ils s'effarouchent de voir un homme d'honneur à la solde d'Albion. En effet, Cadoudal touchait une guinée par jour, et c'était considérable. Dans la seconde guerre mondiale, ne craignons pas de le répéter, un dixième des Français étaient subventionnés par la propagande anglo-saxonne. Bien rares furent ceux qui refusèrent ces « indemnités », euphémisme débiteur, et qui sert de plus en plus notre hypocrisie et notre avidité.

Dans ces temps, les souverains et les dollars ne

tombaient pas du ciel et parachutés. Ils débarquaient en bons barils cerclés de fer, car l'or est plus lourd que le plomb. Les assignats arrivaient en gros ballots ficelés; en « balles », et je crois que l'expression argotique en vient. Faux assignats, qui discréditèrent plus encore le papier monnaie; les « quiberons » portèrent longtemps le nom de leur principal lieu d'atterrissage.

Derrière les menées anglaises et les combinaisons, subsistait le vieux dévouement à la Couronne, la soumission d'âme au principe d'autorité reconnu par l'Onction religieuse, et sans ce côté égoïste qui allait devenir le mobile profond. Ce n'était pas pour une licence confortable et grasse que mouraient les Royaux, mais pour une sujétion. Ils ne luttaient pas pour *s'affranchir* mais pour se *lier* plus encore. En dehors de toutes les fadaises temporelles ou politiques, c'est de cette ABNÉCATION qu'il faut se souvenir. Retrouver des places et leurs biens comptaient peu en face de l'idée purement monarchique, et cela, toute l'Angleterre le sentit.

\*  
\*\*

Georges ne put se croire diminué en acceptant l'aide anglaise; il faisait flèche de tout bois pour le triomphe d'un idéal dont, même aujourd'hui, si on le trouve désuet, on ne peut dénier la noblesse.

« Un honnête homme utilise même le Diable », disait-on jadis, et le dicton évoque les grands travaux demandés au Malin lui-même par un pieux gaillard, et dont le règlement final était différé par quelque astuce. D'abord ramener le gouvernement légitime, et l'on verrait ensuite à se débarrasser des concours un peu trop insistants et par trop canailles. N'oubliez pas que ce fut exactement, mais *identiquement*, le

raisonnement des gens que la Libération a mis au pinacle. Ce raisonnement, cette façon de penser, auquel une nation a souscrit dans un enthousiasme qu'on pourrait dire aveugle, *doit toujours être porté en compte* quand on juge l'effort des émigrés et des Chouans.

Je ne veux pas faire œuvre de partisan injuste, mais on a tant tapé sur nous, avec la facilité des vainqueurs et des puissants qui trouvent partout des échos, comme les riches des sympathies... Nous sommes restés pauvres et raillés, mais nous nous sommes gardés farouchement et nous avons droit à nos vérités. Quel fut le véritable traître à cette Patrie dont on nous rebat les oreilles, de celui, qui, comme Georges, n'eut d'autre espoir que de lui rendre des maîtres équitables et paisibles, ou de cet autre, qui, comme Napoléon, voulut s'en emparer ainsi que d'un fief personnel, ainsi qu'on vole un domaine ?

\*  
\*\*

Georges deviendra un assidu du comte d'Artois. L'influence de Cadoudal sur le Prince est indéniable. Le comte d'Artois avait pour lui une sympathie naturelle et nullement de circonstance. La camarilla le savait trop bien et jouait contre Georges, qui aurait pu tout changer. Cadoudal ignorait bien des choses, et cependant, il finit par se méfier; non du Prince, mais sa finesse ne pouvait « encaisser » l'entourage. Lui aussi aurait été capable de dire à ces courtisans néfastes : « Vous avez pensé à sauver la vie matérielle du Prince; moi je n'ai pensé qu'à lui sauver l'honneur ».

Cadoudal avait gardé toute sa franchise d'action avec Monsieur. Georges le poussait opiniâtement à

venir se mettre à la tête des Royalistes bretons, surtout depuis l'indécision qui demeurait sur la valeur de Puisaye et son loyalisme. Cadoudal avait admis s'être trompé. Mercier avait reconnu qu'il avait été manœuvré par l'entourage. Cela fit le sujet de la mise au point du 10 avril 1796 où Georges, nous l'avons dit, reconnaissait son erreur et celle de Mercier. Il y soulignait :

« Que des hommes de la *plus haute considération* vinrent à la charge et employèrent les rapports les plus faux et les insinuations les plus perfides pour leur faire commettre l'insulte faite à M. de Puisaye... »

Ces hommes, Georges les rencontrait tous les jours en allant rendre ses devoirs au comte d'Artois. La méfiance que les entourait était générale. Le comte Roger de Damas savait particulièrement à quoi s'en tenir, lui qui disait que le Prince, jugeant par leurs yeux, *n'aimait pas ceux qui partaient pour la Bretagne*.

Puisaye débouté, il eût fallu de plus en plus un Bourbon pour prendre une autorité qui se déliait, qui se subdivisait à l'infini et ne pouvait s'adapter à un mouvement d'ensemble : « Ce nom portait une confiance née; elle volait au devant de lui ». Mais il est certain que le Bourbon qui eût paru en Bretagne *aurait été reconnu comme roi*, et la Branche aînée le savait trop pour qu'elle autorisât toute tentative. Qu'on ne reprenne pas l'argument souvent donné, qu'en somme Artois et Provence avaient raison et qu'il n'y avait qu'à attendre, car c'est cette attente de trop longue durée qui a rendu impossible l'exercice monarchique en France et préparé son éternel échec.

Georges, malgré ses airs de courtoisie, s'en ron-geait.

Ayant rencontré à Hyde Park le duc de Berry, le cadet des fils du Prince qui s'y promenait en galante compagnie, il ne put se contenir et gronda : « Il ferait mieux sur nos landes ! » C'était en public. Le comte d'Artois s'enquit. Georges déclara qu'il avait, en effet, vu le présomptif, mais qu'il n'avait pu que regretter la société qui l'entourait, quand il eût si bien fait à la tête des Chouans !

Comme Viomesnil — le chef des troupes russes que les Anglais avaient consignées à Jersey sans vouloir qu'elles pussent rejoindre les Royalistes — répondait : « Quand Monseigneur le duc de Berry voudra descendre en Bretagne, il n'aura qu'à paraître pour entraîner tous les cœurs et armer tous les bras », Georges, étouffant de rancune à la pensée de tous ces braves, morts ou vaincus faute d'un chef dont le seul nom eût centuplé leurs forces, rugit, le visage en feu, les yeux menaçants : « Pourquoi donc n'y vient-il pas ? »

Son neveu écrit : « ...mais la colère avec le sang lui montant au cerveau il tomba sur le parquet ». Et Lenotre : « Et frappé d'un *coup de sang*, il tomba sur le parquet ». Absurde : le coup de sang, c'est l'apoplexie, et Georges n'avait pas trente ans. Lenotre qui, page 88, copie textuellement la page 239 de Georges Cadoudal, ne la modifie que pour une sottise.

En tout cas, s'il y a exagération, cette anecdote montre bien quelle sensation d'amertume pouvait donner le gros Breton qui s'efforçait vainement, se heurtait à la mauvaise volonté souriante, et qui devait tellement prendre sur lui pour garder l'aspect de rigueur, se plier à la courbette et au cul de poule.



On avait été très loin en ce qui concernait les princes émigrés. On avait même été jusqu'à poser, aux chefs royalistes du continent, une question préalable, se rattachant aux anciennes lois du royaume, concernant les *droits* et les *devoirs* des sujets loyaux envers un *monarque détenu à l'étranger*, et s'appuyant sur les captivités de Jean le Bon et de François I<sup>er</sup>. Il y avait peut-être là-dessous des *essais orléanistes*, essais dont Puisaye ne cachait pas les instances.

Les chefs avaient répondu en prônant la soumission la plus complète aux ordres princiers, mais non sans évoquer la possibilité d'un *oultre-passement*.

Ceci n'avait pas échappé, au comte d'Artois et son entourage le lui avait fait valoir.

Cet entourage pouvait d'autant plus inspirer la méfiance qu'il était à la fois accueillant et fermé; Fouché y déléguait, on dit même qu'il y entretenait des créatures à lui, dont les bavardages inspirés influaient sur les courtisans et finissaient par atteindre jusqu'au Prince.

Le duc d'Harcourt, qui si longtemps avait été le ministre des Bourbons et contresignait les lettres, était un pauvre homme arrivé au dernier terme de l'exténuation, à peu près paralytique. Il s'indignait de tout, et il fallait huit jours pour en obtenir un mot. Le baron de Rolle, qui semble avoir été le grand favori du Prince, et qui trouvait que tenir valait mieux que courir. D'autres assurent que sa dévotion pour le sang royal lui donnait les scrupules d'un prêtre aventurant l'Eucharistie. Du Theil, suspect; d'Allègre se modifiant. L'évêque d'Arras, qui avait été un des protecteurs de Robespierre, au moins encombrant. Il qualifiait de *houzarderie* le projet de descente en Bretagne. Plus tard, cependant, il se laissa convaincre par

la force et la dialectique de Georges, mais c'était trop tard. Le parti des « vieux » était lamentable; n'abdiquant pas et voulant sa part. L'évêque avait 70 ans et Béhague, dans son inspection, toujours porté à bras d'hommes, avait inspiré la pitié et la raillerie.

Tout le monde ricanait et les meilleurs n'osaient même plus montrer leur chagrin, leur angoisse. On savait la désapprobation royale. Quand, en 1799, les Bretons avaient envoyé La Trémoille à Mittau, porter au Roi leurs condoléances, Saint-Priest et d'Avaray le desservirent si bien qu'il s'était entendu déclarer cette chose incroyable : « *Que le Roi n'avait pas ordonné les insurrections de l'Ouest et qu'elles n'existaient que sur le papier* ». Papier buvard, de sang !

Faut-il croire que les émigrés finissaient par aimer cette vie d'aventures quotidiennes, de débrouillage et de relations ? qu'ils en arrivaient à saluer cette bohème ? Tous assuraient qu'intervenir serait inutile et du gaspillage de forces; que Bonaparte disparaîtrait, en marionnette vite apparue et encore plus rapidement escamotée. « Il ne tient qu'à un fil... » et l'on riait.

Georges se séparait le plus possible des « familiers ». Il en avait gardé la méfiance depuis que Mercier s'en était fait jouer et suborner. Il lui échappa de dire, en montrant les salons qu'il quittait : « Avec ceux qui sont là dedans... ! » D'autant plus qu'agissant presque seul, il finit par obtenir l'adhésion du comte d'Artois, et cela complique de plus en plus le problème du Prince. Faut-il le juger comme un impulsif incoercible ? un lunatique gai ? Que serait-il arrivé ? Le Prince eût-il été jusqu'au bout ?

Il fut, en tout cas, extraordinairement, anormalement manœuvré. Autour de lui, les « familiers » ne

reculèrent devant rien pour l'entraver. On en a la preuve dans le livre du neveu de Cadoudal qui cite une lettre écrasante; une lettre envoyée à Mittau, aux conseillers de Louis XVIII, pour faire échouer ce nouveau projet de descente en Bretagne, projet qui devait donc être bien formel, bien déterminé. Le Conseil de Monsieur s'exprime ainsi :

« Tous nos projets, toutes nos espérances les mieux conçus, sont déjoués par M. Cadoudal. Il est venu il y a deux mois à peu près, à Londres, après avoir vu Bonaparte et ses ministres ; il ne parle que de combats et de soulèvements ; c'est un homme à qui il est impossible de faire entendre raison. Monsieur s'est laissé décider à passer en Bretagne. *Ce n'est qu'un rêve dont nous saurons bien faire revenir le Prince*, mais il faut que Georges ne soit plus près de lui. Nous allons travailler à l'éloigner ; peut-être aurons-nous besoin de l'autorité de Sa Majesté pour conjurer des malheurs qui seraient inévitables [...] Donnez des ordres dans ce sens, et que Monsieur ne soit plus exposé à un danger certain ».

\*  
\*\*

Georges traite avec le gouvernement anglais. Peut-être en discernait-il l'égoïsme, mais à cet égoïsme, il montra les avantages qu'il apportait. Pitt reconnaissait son ascendant et sa logique, et en faisait grand cas. Avec lui, rien de ces plans fumeux dont les bureaux de la Guerre et l'Amirauté retentissaient, sous l'encombrement des intrigants et des maniaques.

Georges demandait qu'on laissât les Russes débarquer, les troupes russes casernées à Jersey et sur lesquelles l'Angleterre avait mis l'embargo; et aussi les volontaires hollandais, et encore les volontaires du Portugal. La grande Catherine et son successeur avaient été les monarques les plus royalistes. On peut

croire que, sentant la solidarité des rois, ils n'agissaient que pour un principe moral. Le comte d'Artois avait été reçu en Russie comme nulle part ailleurs, comblé de prévenances et de cadeaux. La grande Catherine lui avait même remis une épée d'or, qu'il dégainerait pour reconquérir la France. L'épée avait été *lavée* depuis longtemps, mais pour soutenir des émigrés, ce qui n'est plus pareil.

Georges demandait des subsides importants et réguliers. Il faisait valoir — avocat du Diable — l'avantage que les Anglais retireraient d'une fixation à l'Ouest des troupes françaises. Quant au Consul, il répétait que l'homme n'était pas de ceux qu'on pût dédaigner; qu'il dominerait la situation trouble, qu'il s'établirait avec les victoires et qu'on ne saurait l'abattre que par les défaites — ou une action personnelle dirigée contre lui. Et peut-être le « grand coup » avait-il été déjà ébauché.

Pitt répondit :

« Nous pouvons nous passer des Russes ; nous donnerons à son Altesse Monsieur trente mille hommes de troupes anglaises et soixante millions tournois [...] Les troupes débarqueront à l'embouchure de la Vilaine, d'où elles marcheraient sur Nantes. Si vingt-cinq jours après leur descente en France, les Royalistes ont mis sur pied soixante-quinze mille hommes, nous donnerons trente mille soldats et trente millions de plus... »

C'était curieusement formel; en tout cas pratique et sage. De surcroît, une action parisienne était prévue, que machinait Hyde de Neuville, dont les relations atteignaient tous les milieux. Il avait même des attaches au ministère de la Police. On comptait spécialement sur les fidèles de Pichegru, l'exilé, qui pourrait prendre la place du Consul.

Mais cela partit gauchement, les nominations qui furent faites parvinrent au Gouvernement français avant d'atteindre les titulaires. De plus, les événements allaient apporter ces victoires qui affirmeraient le Consul.

\*  
\*  
\*

Le Consul en avait besoin. Il est possible, d'ailleurs, qu'il ne sentît pas sa faiblesse. Sa croyance en lui, en son étoile, le préservait des retours inquiets et des alarmes. L'an 1800, du moins à ses débuts, n'avait pas été de tout repos. Et peut-être le danger était-il beaucoup plus grand que le Maître ne l'imaginait. Sûrement même, car malgré sa confiance, on ne peut imaginer qu'il se fût permis de tout risquer comme il l'osa.

Les émigrés n'étaient point mal renseignés, en parlant des difficultés qu'avait à supporter le Gouvernement nouveau. Leurs informateurs ne les trompaient pas, mais s'ils connaissaient les embûches, ils ignoraient la qualité de celui qui les éviterait. Georges avait raison.

Le succès du Consul avait paru trop facile; une action du même ordre pouvait aussi bien réussir contre lui. Tout autour de lui, dans l'envie, la jalousie qu'il soulevait, les adversaires reprenaient de l'autorité et de l'audace.

Une fois de plus, le comportement avec l'Ouest subit un renversement. Tout semblait si précaire que pour un peu on eût flatté ceux qui, avec le retour d'un Bourbon, allaient peut-être devenir à leur tour les maîtres de la situation. Les projets anglais paraissaient assez formidables. Le troisième débarquement, mis au point par les deux autres, ne pouvait échouer.

En tout cas, il y eut un relâchement considérable dans les mesures de sévérité qui avaient été maintenues malgré la pacification. Si les ordres du pouvoir central restaient sévères, leur application ne l'était plus. Rennes entre autres, où commandait Bernadotte, se montrait plus royaliste que consulaire; Bernadotte se jugeait un rival, un successeur possible de Bonaparte.

Georges avait bien choisi son moment. Ses renseignements lui avaient appris que Bonaparte était descendu sur Dijon où s'opéraient des concentrations de troupes. On utiliserait son absence.

Le 3 juin, Cadoudal débarquait à l'île d'Houat. et ses Chouans l'attendaient en nombre dans la presqu'île de Rhuys. Georges avait été prévenu le 15 mai de la décision du gouvernement anglais et avait fait savoir à qui de droit son arrivée immédiate.

Les navires anglais simulèrent une attaque du littoral, et dans la nuit du 5 au 6, Cadoudal débarquait avec ses bagages et une part importante du matériel. Bernadotte arriva trop tard de Rennes, soit qu'il eût été mal averti, soit qu'il y mît de la mauvaise volonté. Georges eut le droit d'espérer, enfin, le triomphe.

\*  
\* \*

C'eût été le triomphe. Mais on aurait dû débarquer seulement quinze jours plus tôt, et ce retard fut néfaste. Bonaparte courait déjà à de nouvelles gloires, celles qui allaient complètement subjuguier le pays, complètement retourner la situation. Popularité presque sans exemple, autorité absolue consentie dans l'enthousiasme : c'était la campagne d'Italie. Napoléon, en présence d'un débarquement, ne l'aurait pas tentée.

Quand le pauvre Georges, le 2 juin, doublait Penmarch, Bonaparte entra à Milan; le 14, alors que Georges convoquait ses troupes à Saint-Jean-de-Brévelay, le Consul gagnait la bataille de Marengo.

Le 2 juillet, Bonaparte rentrait à Paris après une absence de deux mois. Il revenait ayant vaincu l'Autriche et délivré l'Italie, ayant fait définitivement ses preuves de conquérant. L'accueil dépassa tout ce qu'il aurait pu imaginer; en prêtant l'âme et l'oreille à la voix immense de Paris qui l'acclamait, il aurait murmuré à Bourienne, presque inquiet, il aurait dit, pour une fois avec douceur, dans une sorte de rêverie et d'éblouissement : « Le bruit de ces clameurs est aussi doux pour moi que la voix [de la gloire, allez-vous dire ? Non, les maris trompés sont tous les mêmes]... *que la voix de Joséphine !* »

Voix du peuple, voix de Dieu ! Tout s'effondrait des pronostics royaux. Les tractations ébauchées, les concours prévus et les trahisons escomptées le cédaient à l'enivrement réel ou feint, à l'acceptation, à l'hommage, aux protestations, dont certaines étaient d'autant plus empressées qu'elles venaient à la suite d'un début d'abandon.

Georges le comprit tout de suite. Il ne pouvait se réjouir d'une victoire qui l'anéantissait. Machinalement, pour tenir ses promesses, il continuait ses enrôlements et sa réorganisation, mais il attendait le coup de grâce.

Qui vint d'Angleterre, le 2 juillet, par une lettre où l'on priait Georges, en présence des résultats d'Italie, de considérer comme non avenus les engagements britanniques. Il faudrait attendre des moments plus propices. On ne voulait pas renoncer, mais...

La situation, une fois de plus, est complètement renversée. Georges aura tout le monde contre lui et animé d'un zèle nouveau.

\*  
\*\*

Tâchons de résumer, de Georges, les douloureux pérépéties, depuis qu'il s'est *créancé* à la Prévalaye. Ses changements matériels et moraux.

En août 1795, chef de la Bretagne, incontesté, remarqué, mais ayant subi le gros échec moral de Quiberon, échec d'autant plus désorganisant que les espoirs étaient plus vifs.

En novembre de la même année, échec de l'île d'Yeu, qui renforce son antipathie pour Puisaye, et l'entraîne dans une action individuelle moins efficace.

Au printemps de 1796, ascendant de Hoche; détente générale, et participation à cette détente. Soumission précaire.

En automne, reprise de la tension avec le coup d'Etat du Directoire, et sa politique jacobine de détention, de relégation et de massacres. Errance à main armée. Etablissement du réseau.

Décembre de 1797 : voyage en Angleterre, Chevalier de Saint-Louis et maréchal de camp. Probabilité de ramener le Prince.

Juin 1798 : retour en France, plein d'espoir, mais la mission de Béhague, qui fait « retarder » les projets.

Automne 1798 : premier congrès de Pouancé. La prise d'armes est fixée au 15 octobre. Victoire sur toute la ligne sauf en Vendée, mais ascendant d'Hédouville, agissant profondément sur les Royalistes de l'Ouest. 18 Brumaire et apparition de Bonaparte.



Décembre de la même année : second congrès de Pouancé, Georges est sceptique; les propositions ne sont pas admises. Manœuvres et perfidie du Consul. Georges pressent l'adversaire implacable. Il renonce au mariage.

Janvier 1800 : le congrès de Candé, où la rive droite est abandonnée sans condition. Combat du Pont-de-Loc. Reddition du comte de Châtillon et de la rive gauche. Georges et Bourmont abandonnent. Frotté négocie.

Février 1800 : assassinat légal de Frotté et de ses six compagnons.

Mars 1800 : Georges n'en part pas moins pour Paris et s'entretient avec le Premier Consul.

Avril 1800 : fuite en Angleterre. Succès, Cordon rouge et lieutenant-général. Accord de Pitt. Retour en France le 3 juin.

Cinq années de déceptions, d'espoir, d'abandon et de reprise. La valeur d'un homme se mesure moins à sa continuité permanente qu'à sa continuité fragmentée.



## TROISIEME PARTIE



## CHAPITRE XIV

Mais le Consul se souvenait; la rancune s'aigrissait car on ne peut appeler autrement l'espèce de hantise qui le liait à Georges et le maintenait en arrêt sur la proie. Dès le 18 avril 1800, après l'entrevue des Tuileries et si proche d'elle, il écrivait à Brune : « *Si vous croyez nécessaire, faites arrêter Georges* ». Et le 1<sup>er</sup> mai, à Bernadotte : « *Si vous pouvez le saisir, arrêtez-le* ».

Au moment de courir l'expédition italienne qui semble bien avoir été la plus redoutable de ses aventures, Bonaparte s'excitait rageusement sur son rival malheureux. Si le Consul échouait en Piémont, tout était dit ; s'il réussissait, alors quelles facilités ne trouverait-il pas pour sa vengeance ? Mais non, il fait son testament exécutoire; ça lui eût fait du bien, dans la grosse partie qu'il jouait, qu'on lui envoyât une bonne nouvelle sanglante : « *Arrêtez Georges, arrêtez Georges, partout où il sera !* » De Milan même, en plein triomphe, sa vindicte le ramène à Cadoudal et au Morbihan; il écrit à Bernadotte : « *Prenez mort ou vif ce coquin de Georges. Si vous le tenez, faites-le fusiller dans les vingt-quatre heures, comme ayant été en Angleterre après la pacification* ». Car Georges n'a pas encore repris l'action directe; il faut l'incriminer d'autre chose. Le 4 juillet suivant : « *Faites donc arrêter et fusiller dans les vingt-quatre heures* ».

(formule chérie du héros) *ce misérable Georges* », deux jours après que le triomphateur écoutait la voix de Joséphine. Le 20 du même mois : *« Georges est de ceux qui se conduisent le plus mal. Faites-le saisir et fusiller »*.

Il est notoirement injuste d'accabler Fouché. Il obéissait après avoir lantiponné tant qu'on put croire que Bonaparte se briserait les reins en Italie. Après Marengo, Fouché donne à plein. Il sollicite tous les concours, les fait naître, d'ailleurs peut-être amusé quand ils rataient. Car il y eut chez cet homme des côtés étonnants de pince-sans-rire. Le mépris qu'on affiche à son égard rend grossier, comme celui qu'on porte à Talleyrand : les yeux sont si froncés qu'ils en perdent toute finesse.

Georges devient, ainsi que Pozzo di Borgo, l'adversaire typique de Bonaparte. L'écrire reste un lieu commun, mais comme Cadoudal connaissait ces lettres que son service secret lui faisait parvenir, n'avait-il pas le droit de représailles ? Or, lui ne pensa jamais à tuer son adversaire. JAMAIS.

Fouché disait dans ses instructions à Véret, son agent dans l'Ouest :

« Georges est dans le Morbihan [...] Nos agents commencent à être connus et compromis, j'en mettrai d'autres et de meilleure qualité à votre disposition, ce sont des gentils-hommes... »

En effet, je donnerai succinctement la triste histoire du plus célèbre, que Lenotre emprunte en entier à Georges de Cadoudal, même avec la discrétion que ce dernier maintint après Muret, l'auteur des *Guerres de l'Ouest*.

Mais ici, j'expose un cas de conscience. « Il s'agit

d'Antoine de B... », nous disent les auteurs ou les copistes, en manifestant un scrupule de nommer le dévoyé, d'une « illustre famille bretonne », qui s'offrit pour empoisonner Georges. Discretion maladroite et peut-être simplement artificielle. En effet dès que ceci fut imprimé, tous les « B » de Bretagne s'insurgèrent, furieux. Les Bruc, les La Bourdonnaye-Blossac (deux « B »), les Bizien, les du Boberil, les du Blot, les Bérus... Nom connu de la société aristocratique d'ailleurs, mais dont la dissimulation atteignait tous les autres.

J'ai exposé le cas devant Mademoiselle de Cadoudal, le comte d'Hennezel et le comte de Soussay; tous furent d'avis que l'on nommât le traître : je m'y range : il s'agit d'Antoine de Becdelièvre, dont la famille est assez méritante pour supporter sans trouble un *black-sheep* parmi les siens.

Antoine de Becdelièvre, réduit aux expédients et ayant été dominé par la cruauté de la vie, s'offrit à Fouché. Il fut secondé dans sa trahison par un nommé Laisné, préparateur en pharmacie, qui lui aida sans doute à composer le poison, et gagna avec lui la Bretagne. Ils atteignirent Rennes, recommandés par Fouché, dont Lenotre publie les lettres — d'après Georges de Cadoudal bien entendu et sans nous le dire. Becdelièvre avait reçu douze mille livres et devait en toucher vingt-quatre après l'exécution.

Mais le préfet de l'Ille-et-Vilaine, Barie, n'était pas encore un infâme. Il se regimba et sut prévenir Georges. Il le fit par l'entremise de Charles d'Hozier, qui eut ainsi la surprise de savoir que son action chouanne était bien connue, et que le préfet ne le poursuivrait pas. Ce fut un nommé Rébillard qui vint

le trouver. Cela fait plaisir de nommer enfin d'honnêtes gens !

Et voici Becdelièvre et Laisné qui, à leur tour, rejoignent Charles d'Hozier. Ce dernier, fils et petit-fils des juges d'armes, jouera un grand rôle dans la Chouannerie. D'Hozier avait envoyé un courrier à Georges. Cette même journée, Limoëlan, que nous retrouverons avec la Machine Infernale, avait prévenu d'Hozier de l'attentat projeté.

Georges répondit, laconiquement, et parlant des deux hommes : « Envoyez-les moi par le même courrier ».

Ce courrier, c'était Bellisle, un homme sûr et fidèle, qui emmena les deux traîtres vers la presqu'île de Rhuys où Cadoudal séjournait. Georges les reçut, les interrogea, leur offrit leur chance. Qu'ils avouassent, et on passerait l'éponge. Ils se récriaient. Il les fit fouiller, et, montrant qu'il savait tout, il fit découdre le collet de Becdelièvre. On y trouva le poison. La tradition familiale précise qu'ils furent fusillés sur la route de Sarzeau à Banaster, au pied d'un calvaire, à l'embranchement très court qui gagne le château de Suscinio (route 198) et qui existe encore. Et c'est assez en parler. Lenotre y consacre vingt pages insignifiantes.

D'ailleurs, des traîtres, il en venait de partout. Georges l'a écrit lui-même, et avec une grandeur d'âme étrange, il semble presque les excuser. La « noblesse » fournit en plus Micault et Pépin, à qui Georges envoya vingt-cinq louis pour qu'il allât se faire pendre ailleurs. Le clergé donna : « M. Pasco, recteur de Pluvigné, m'a dénoncé à Bernadotte, écrit Cadoudal le 8 juillet 1800, il faut s'attendre à tout ». L'armée royale elle-même. Georges interdit de donner



des passeports à Berthelot (ne pas confondre avec du Boisberthelot) qu'il fait surveiller : « Vous nous instruirez de ses farces ». Le 14 janvier 1801, Georges écrit à l'abbé Guillevic de prévenir Guillemot que « l'officier qui sert les Bleus et qui se dit chez lui est L... » Le 15 décembre 1800, il lui mandait, « Bonaparte veut à tout prix la tête du gros. J'espère au moins la lui faire payer ».

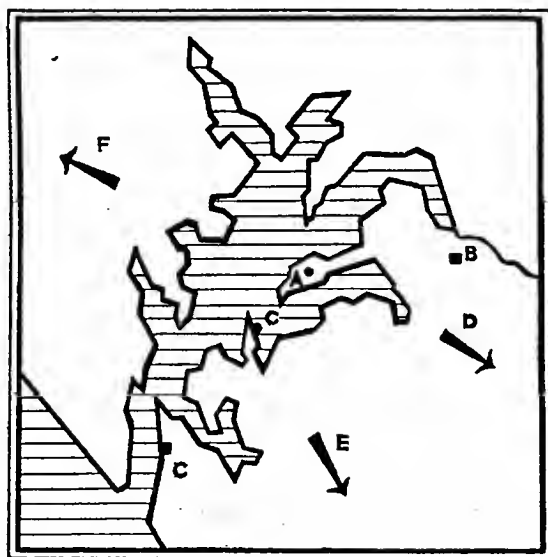
Georges ne croyait pas complètement à cette recrudescence. Il semblait s'en amuser mais quand il en fut persuadé, il intervint : « Si par hasard Duchâtelier, l'ainé, le marchand de chevaux, allait chez vous, faites-le fusiller, c'est un espion ». L'homme ne vendit plus beaucoup de chevaux : Guillemot l'exécuta. Pour Saint-Hubert et Beauveau (un faux Beauveau) il les munit d'argent et les renvoya, parce que, dit-il :

« Ils venaient pour m'assassiner. J'en ai des preuves irréfragables. Malheureusement ces preuves me sont privées. Je ne pourrais les communiquer à personne sans m'exposer à perdre des amis précieux de qui je les tiens... Mais les armées vendéennes m'auraient-elles cru sur parole ? »

On apprécia cette sagesse et cette maîtrise de soi.

Anecdote plaisante ; comme M. de Botherel, juriste breton du Parlement, le gourmandait sur ses actes personnels, lui faisant remarquer qu'il avait dépassé la loi de l'ex-duché en levant des troupes et en condamnant sans acte parlementaire ni procédure, on cria « Aux Bleus », et Botherel de ficher le camp dare-dare, comme il convenait, pendant qu'on lui demandait : « Eh, Monsieur le Comte, et la procédure, et les papiers et l'encrier ?... »

Les espions disparaissaient. Georges dévorait les traîtres. Il y avait entre lui et les bureaux de la police,



#### EMBOUCHURE DE L'ETEL

A, L'île du Bonheur (la Forêt) - B, Locoal-Mendon - C, Ile Saint-Cado - D, Vers Auray (14 km) - E, Vers Carnac - F, Vers Lorient (15 km).

une secrète entente, des *échanges continuels* de renseignements, et ce n'est pas le moins étonnant de l'habileté chouanne que ces adeptes ainsi attirés. On dit même que Georges avait des hommes à lui dans la garde consulaire ! Que souvent, Cadoudal prévenait les espions. Il aurait déclaré à un officier de marine que, durant les derniers mois de 1800 (Lenotre), *vingt-trois* indicateurs s'étaient succédés avec l'espoir de toucher la prime. Seize n'auraient pas poursuivi. Des sept autres, Cadoudal avait fait des morts. Parmi ceux-ci, ou en surnombre, le marin vit fusiller trois hommes derrière la maison où Georges l'avait accueilli. Ce marin c'était Rivière, dit Sornin, qui entretenait des intelligences chouannes au port de Brest, qu'on espérait mettre aux mains des Anglais — il est inutile de dénier : c'est formel.

\*  
\*\*

Cadoudal fut préservé de la trahison par l'amour qu'il suscitait, mais il ne tentait ni Dieu ni les hommes. Le principal atout de son jeu fut la *mobilité*. Il ne couchait jamais au même endroit; ou, s'il s'y laissait aller, c'était avec une garde, un entourage en alerte.

Dans l'occupation récente, nous avons vu que cette sorte d'ubiquité est encore la seule précaution qui réussisse. Cela amène une confusion dans les renseignements qui désorganise les polices et les transmissions. En fait, après tant de déplacements vains, l'attention finit par mollir. Il eût été moins difficile de tuer Georges que de le livrer, mais les gros malins étaient lâches et ne voulaient pas risquer le coup de feu.

Presque tous les renseignements donnés étaient véridiques, pour le lieu, mais pas dans le temps.

Georges avait été mais n'était plus là.

Il y eut en l'honneur de Georges une des expéditions de recherche parmi les plus importantes qui aient jamais été entreprises. En juillet 1800, tout le Morbihan fut « ratissé » pied à pied. On avançait lieue par lieue, en se tenant en communication orale. Cela se termina par un échec sous les murs de Vannes qui rendit à Cadoudal toute sa popularité d'invisible et d'insaisissable.

\*  
\*\*

Les *catches* de Cadoudal furent sans nombre, certaines truquées, d'autres, et le plus grand nombre, ne devant leur excellence qu'à leur solitude, qu'à leur désert — ou qu'à leur simplicité. Quand d'Andigné sut le rejoindre avec quelques camarades, il le trouve dans une belle demeure, mais qui ne lui servait que le jour. La nuit, on allait un peu plus loin et « l'on couchait au bois ». Sans doute aux environs de Grandchamp.

Hubert J. Renard, acolyte de l'abbé Le Leuch, Renard, qui sous l'empire de la peur parla trop, dénonce que les rassemblements de l'armée royale :

« Se font toujours du 28 au premier de chaque mois, [...] on y donne la paye du mois qui suit. A ces rassemblements, se trouvent Georges quand il est dans le pays, Lavandée, Guillemot avec tous les principaux chefs du parti [...]. Georges se tenait dans les environs de Kerdrean et entre Badenne et le château du même nom, mais dans de petites maisons de peu d'apparence ; mais sa demeure la plus ordinaire est dans les environs de Saint-Jean de Lanvaux » (dossier Simon).

Jadis, toute maison un peu défendue comportait ses cachettes, où, en cas d'attaque, de prise d'assaut,

l'on pouvait tenir au secret pendant quelques heures, le temps que la bande abandonnât. Elles tenaient à des faux-angles pour la plupart, et j'en connais personnellement beaucoup; elles étaient favorisées par une grande complication des appartements intérieurs, un découpage à méandres, qui égarait. Des plafonds entresolés; des placards à double fond. Des cheminées, caches que la prise de la duchesse de Berry a rendu célèbres.

Même chez les rustres. L'ingéniosité, la patience paysannes se donnaient libre cours. Sous l'influence des troubles politiques, cette mode des cachettes avait pris beaucoup d'extension. Nous trouverons plus tard un spécialiste, un menuisier ébéniste qui en avait le génie et le mit au service de la conspiration, à Paris.

Aux champs, la cachette extérieure était aussi fort pratiquée, bien qu'exigeant une sortie, et difficile d'accès. Elles participaient de la carrière, des cavernes, des celliers; des anciens souterrains féodaux dont on rouvrait dix mètres. La légende du souterrain, dont on semble avoir abusé, est parmi celles qui se défendent le mieux. On ne peut savoir quelle était l'opiniâtreté de nos ancêtres pour ces travaux de taupe. J'ai presque toujours eu confirmation des on-dit, et même n'ai-je pas trouvé une galerie sous ma maison !

Mais, entendons-nous bien, La Sicotière a raison de mettre en garde contre le romantisme des vastes salles pouvant cacher, dissimuler, sous terre, des bataillons, et auxquelles Madame de Ségur attachait tant d'attrait peureux. Elles furent extrêmement rares, et même quand elles existaient, restaient peu fréquentées. Les champignonnières de Normandie ont

recélé des centaines de mille de fuyards, dans la dernière guerre, mais elles eussent été impossibles pour les soldats qui auraient voulu s'y cacher. Elles ont *abrité* et non *dissimulé*. Le grand souterrain est *toujours* repéré. La curiosité paysanne vainc tout. Abriter une escouade une nuit de pluie, mais jamais plus. On eût été pris comme dans une souricière.

Les deux plus belles retraites souterraines que je connaisse mais qui ne furent que temporairement fréquentées par les Chouans, sont en Bretagne et en Pays d'Ouche; les celliers de Landéan, près de Fougères, et la chapelle Sainte-Marguerite près de Breteuil-sur-Iton. A Sainte-Marguerite, il paraît qu'on pouvait y lire, jusqu'en 1850, des graffiti extrêmement vifs, où Chouans et Bleus s'insultaient.

Lenotre, dans *Tournebut*, donne un procès-verbal concernant les cachettes du château, qui semble quand même exagéré :

« Soyer mit la main dans une petite cavité de la poutre remplie de bois vermoulu ; il en retira un morceau de fer ; le posa sur la tête d'un clou qui paraissait fixé à demeure dans l'un des tasseaux et, sur le champ, les tablettes se replièrent, une porte s'ouvrit dans le mur et l'on pénétra dans une salle assez grande pour que *cinquante* personnes pussent s'y tenir à l'aise ».

A part la dimension que je crois romancée, c'est un procédé fréquemment en usage. Le clou est la pièce importante. Je n'indique rien de précis, car les propriétaires n'y tiennent pas, les cachettes ayant en récemment leur utilité, mais j'en connais d'analogues. On retire un gros clou, on bascule une rangée de patères, et la chambre noire s'ouvre. Mais pour cinq à six personnes au plus. De même, je pense à de faux planchers, aux environs de chez Georges, et que je

ne puis indiquer, l'un, étroit, et l'autre, immense, entresolant une pièce de *sept mètres sur cinq*, et pouvant loger, coucher, tout un peloton. Deux cachettes, chez moi; chez une parente, une glace qui bascule sur tourillons et livre une porte.

La plupart du temps, les caches étaient individuelles. Ainsi, les fameuses *bouteilles* dont mon grand-père, en 1830, connaissait l'existence et où il jouait encore : un tonneau qu'on enfonçait en terre, qui retenait l'argile et laissait l'homme au sec. On le découvrait d'une tranche de gazon et d'une bourrée.

\*  
\* \*

Mais la grande retraite de Georges fut, en effet, l'*Ile Fortunée*, appelée aussi l'*Ile du Bonheur*. C'est une île temporaire située dans la baie de l'Étel aux méandres infinis. J'en donne une carte. On jugera de la complication qui rendait son approche difficile, et de ses vues qui permettaient une surveillance facile. L'endroit est d'une indicible beauté, mais plus sûr encore que resplendissant. Georges y avait une cache située à quelque cinq cents mètres de la Forêt, cache pratiquée dans un vaste talus machiné, voûté et aux issues difficiles. Des chaloupes attendaient prêtes à l'emmener, au moindre signal<sup>1</sup>. Pour bloquer l'Ile du Bonheur, il eût fallu une armée et une flotte. La flotte n'aurait pu y accéder qu'en franchissant l'étroite passe de l'Étel, et eût été immédiatement dénoncée. L'armée ne pouvait rien faire seule.

Aux heures de répit, quand l'inspection de la mer avait révélé la paix et la sécurité, le paysage que

---

(1) Hermely, l'admirable matelot Chouan, croisait aux environs (Lachouque).

Georges pouvait contempler de ses prunelles claires, lui offrait toute sa douceur, toute sa couleur, la mer lustrée et le ciel de perle grise.

On ne tenta qu'une seule fois d'y répondre. De la petite île de Saint-Cado, on voit luire les pins et les constructions blanches de la retraite insigne. Elle garde toute sa réputation, et cette population est bien attachante qui se souvient ainsi. Cadoudal reste un orgueil paysan, et ils n'ont pas tort. On retrouve de vieilles familles fermières qui ont gardé des souvenirs chouans et les révèlent. J'envoie un souvenir respectueux et attendri à M<sup>lle</sup> Le F. qui me mit entre les nains un drapeau blanc, la canne de Mgr de Hercé, avec les sabres de Sombreuil et de Talhouët. Son drapeau blanc portait encore les fils qui retenaient les fleurs de lis cousues jadis sur le drap immaculé.

Georges ne se décida au départ qu'après l'échec de la conspiration sur Belle-Isle qu'il espérait, avec beaucoup de probabilités, prendre sans délai. Le hasard voulut qu'il s'y soit heurté au général Quantin, son loyal adversaire. Presque toute la garnison était de connivence; mais le projet fut éventé par des documents trouvés sur le cadavre de Mercier la Vendée. Quantin agit avec vigueur, et redressa la situation. Il s'empara des envoyés spéciaux, des délégués de Georges et entre autres de ce Koble, nommé colonel en mai 1798, qui aurait dû être à la hauteur de son grade, et de Hubert J. Renard, le secrétaire et l'émissaire de l'abbé Le Leuch. Les deux hommes succombèrent et trahirent. J'ai en main l'interrogatoire de Koble; c'est lui qui, officiellement, livra la retraite de l'île Fortunée.

A l'article 11 du procès-verbal, on lit :



XI - G. Kadoudal a coutume de déposer son argent dans la petite isle de Loquale [Locoal] près de Mendon au village de L'afforêt [la Forêt] à l'extrémité de Lisle, chez le nommé L'anneau, prêtre du dit lieu, frère du curé de cette commune ; il existe dans cet endroit des caches considérables, où Georges Kadoudal a coutume de se retirer.

Le malheureux Koble, ajoute à l'article suivant :

XII - Le nommé Giquelle, prêtre dans la commune de Saint-Jean-prévalet, demeurant chez la citoyenne Rodrigue, a coutume d'avoir de l'argent en dépôt de Georges Kadoudal. Dans une petite maison vis à vis de celle de la dite citoyenne Rodrigue, existe une cache contenant plusieurs effets militaires et autres » [dossier Simon].

## CHAPITRE XV

On peut se demander à quoi bon tenir encore ? Pourquoi risquer de compromettre tant de monde et ne pas émigrer définitivement ? Mais Georges caressait un projet un peu fou, en apparence, d'une extrême témérité, que lui seul, d'ailleurs, pouvait mener à bien. Il s'agissait, tout simplement, de s'emparer du Premier Consul. Puisque le Consul bénéficiait de tels avantages, il fallait revenir à la simplicité, au duel. On le saisisait ; on l'emmènerait dans un port où les navires anglais l'entraîneraient vers une île bien lointaine, pour la paix de l'Europe. Pas de mort, ou alors dans un combat doublement singulier que lui offrirait Georges, à armes égales... Georges contre le « petit homme », cela n'eût pas duré longtemps ! L'étonnant, c'est de voir l'Angleterre accepter une éventualité pareille, prouvant ainsi sa confiance dans le gros Breton, et ayant déjà déterminé la retraite finale de son adversaire ; dès 1800, il s'agissait, en effet, de *Sainte-Hélène*... A la chute de l'Aigle, le lieu d'exil et de pénitence était fixé depuis 14 ans !

Il n'était pas absolument impossible que cela réussît. La police fait si peu pour protéger les monarques, dans le courant de la vie. Oui, quand il y a menace, on déploie les brigades centrales, mais, en temps ordinaire, réunit-on autour d'eux plus de vingt-cinq

hommes ? Leur activité s'oppose au cortège défensif. Nos ancêtres n'agissaient point ainsi. Le maréchal d'Ancre ne sortait pas sans au moins cent cinquante mercenaires, et les armes avaient moins de portée. On le tua quand même.

En somme, si dans un endroit relativement solitaire, une cinquantaine d'hommes déterminés attaquaient la voiture de Bonaparte, qu'escortait la plupart du temps un simple peloton de cavalerie, il était presque impossible que la surprise échouât. Le tout aurait été de pouvoir ensuite entraîner le prisonnier, de le dérober. Le soir y aiderait. L'attaque se ferait à la nuit. Georges assurait disposer à Paris d'une soixantaine d'hommes rompus aux prompts algarades. Ce projet fut poursuivi et perfectionné par Cadoudal durant quatre ans, et ne transpira point avant son immédiate réalisation. Avouons que cela prouve en sa faveur. Si Bonaparte et Fouché avaient été au courant de la décision même, de ses modalités, l'escorte consulaire aurait changé, les déplacements se fussent modifiés. Il n'en fut rien. Donc...

\*  
\*\*

L'enlèvement devait n'avoir qu'un but politique. Après la disparition du Consul, proclamer Louis XVIII. Encore possible, car on a comme exemple la conspiration Malet qui ne tint qu'à un cheveu. Seulement ici jouèrent des complications louches et l'entrée en scène d'un homme taré, ce Méhée que les deux partis utilisaient et qui est une bien puissante figure de traître. C'est Méhée qui fit espérer l'appui de Moreau, dont il ne savait rien, et celui de Pichegru qu'il excitait.

Mais l'explosion de la Machine Infernale ruina les tractations et les probabilités, et désespéra Cadoudal qui y vit la condamnation de son parti.

Le fameux comité royaliste de Paris, dont nous avons dit l'exiguïté, avait pris de l'extension. De plus en plus, l'idée monarchique retrouvait des appuis et des concours. Georges avait toujours eu le sentiment qu'il allait frapper à la tête et agir directement dans la capitale.

On m'a beaucoup parlé, dans mon enfance, de l'attentat énorme perpétré rue Saint-Nicaise. Existait, chez mon grand-père, dans la brave et honnête Morinais, un petit dessin relevé d'aquarelle et de gouache représentant le chevalier de la Monneraye. C'était assez sec, très amateur mais très précis. Le chevalier, au nez en trompette et où il eût plus dedans, portait un joli uniforme aux boutons comptés, blanc aux revers amarante. Mon grand-père secouait la tête : suivant le cartouche architectural qui entourait le portrait, une grosse signature : LIMOËLAN ! C'était une œuvre de l'homme de la rue Saint-Nicaise.

Mais ma grand-mère protestait; Limoëlan, dit *Pour le Roi*, était un *cousin*. Savoir comment ? Anna de la Monneraye en eût été bien empêchée. Nous cousinions, pour Rennes seulement, avec cent vingt-huit Bretons; j'ai décompté, une nuit d'insomnie, et j'en passai, des meilleurs. Tout ce qui touchait à la parentèle était sacré. « D'ailleurs, précisait la ronde et vive petite dame, si Limoëlan avait fait sauter Poléon, où aurait été le grand mal ? » Limoëlan et Saint-Régeant avaient été reçus ici, qui tenaient la région de Saint-Méen, et l'on y avait gardé de curieux détails sur le dessinateur qui portait un égal amour à la guerre, à

la tendresse, à la dévotion et au portrait. « Il a mal fini », disait ma grand-mère, et j'appris qu'il s'était fait prêtre aux Amériques. Sa réputation de joli homme le faisait encore défendre par les femmes. Voici son signalement officiel :

« Limoëlan [sic] trente trois à trente-quatre ans, cinq pieds cinq pouces, cheveux blonds à la titus, châtain, yeux bleus, nez long, aquilain, peau blanche, figure effilée, vue basse, mince de corps, élancé sans être maigre, bien fait, joli homme, *mais mieux de côté que de face*, bonne tournure, bien costumé, linge très propre. »

Peut-être ne fut-il que le compagnon, le frère d'armes de Saint-Régeant et sans grande participation au fait même. Les énergiques ont besoin de plus calmes, *d'utilités*.

Saint-Régeant était, à Paris, le délégué de Cadoudal, qui avait d'abord pensé confier ce rôle à Mercier. Mais celui-ci, marié secrètement, ayant contrevenu à la fameuse défense, au vœu de chasteté que les Bretons faisaient comme les moines, s'était refusé à quitter le pays, son foyer secret, son petit garçon, le petit Jonathas. Cadoudal compatissait facilement à ce genre de scrupules... Et Saint-Régeant, muni de ses plus belles vestes, s'en alla tout fiérot vers la capitale. Il y rencontra des gars bien différents de ceux du maquis; des gens qui égayaient la guerre. Il y avait Hyde de Neuville, qui était joyeux, et Charles d'Hozier qui ne fut jamais triste. Maintenant Charles était devenu loueur de voitures et voyait toute sorte de monde, dans un milieu de cochers, de postillons, de jockeys, dont les déplacements et la loquacité lui servaient beaucoup; entièrement à sa dévotion, car le cheval développe le loyalisme.

On raconte qu'en prévision d'une fuite toujours possible, il gardait à l'écurie deux chevaux anglais, deux *cracks* qu'aucun bidet de gendarmerie n'aurait pu rejoindre; il les appelait ses *passeports*. Saint-Régeant retrouva aussi d'Aché, un Normand du Pays d'Ouche, d'à côté, de Serquigny, et dont le beau château familial est maintenant aux mains des colonies de vacances. D'Aché a été définitivement vaincu, après avoir été assassiné sur la plage de Grandcamp. Tous ces gentilshommes couraient le guilledou dans les voitures de Charles d'Hozier, en vrais libertins. Ce fut l'attentat manqué de Chevalier qui devait faire sauter le Consul, qui leur donna l'idée du baril de poudre. Georges n'en savait rien.

Il avaient tiré au sort à qui mettrait le feu à l'engin; l'exécuteur, caché sous la carriole, actionnerait une platine de fusil qui ferait tout exploser, lui d'abord. Saint-Régeant fut désigné, et tenta d'organiser un système qui eût pu le préserver. Il avait repéré, rue Saint-Nicaise, un renforcement où l'on pouvait se blottir. Alors, il relia sa batterie de fusil à la cachette par un fil de fer qui agirait sur la détente. Par malheur, l'escorte du Consul avait été placée *derrière* la voiture, de telle sorte que Saint-Régeant ne fut prévenu que trop tard, et qu'aussi le coup de fouet du cocher consulaire sur la voiture de poudre la déplaça et intercepta, retarda le jeu du dispositif. Cela éclata dix secondes après le passage de la berline.

L'histoire de la charrette, mèche allumée et confiée pour dix sous à une petite mendiante, est une belle invention de Fouché. Le Consul se servit de l'attentat pour aggraver sa politique de sévérité contre les Jacobins. Le crime avait écœuré. Cependant, très vite, le

sentiment populaire l'attribua aux Chouans, et Fouché, qui se rétracta plus tard, y vit la main de Georges.

Or, Cadoudal s'en désolait. Ce fut pour lui l'occasion d'une de ces grosses colères qui faisaient trembler. Il le jugeait bien plus qu'un crime : une sottise. Il en ressentit, dit-on, un grand découragement. Craignait-il un accroissement des persécutions ? Aurait-on pu les dépasser ? Il entrevoyait une mise hors la loi du Morbihan et de la Chouannerie, une disqualification; sûrement ressentait-il cette idée de malchance qui le poursuivait avec une telle opiniâtreté. Saint-Régeant mourut en héros, prenant tout à sa charge.

\*  
\*\*

Le mauvais sort allait encore s'acharner et ravir à Georges son compagnon de jeunesse. Mercier la Vendée périt et dans des circonstances particulièrement douloureuses.

Un mois après la rue Saint-Nicaise, Georges rédigea pour le comte d'Artois un très long rapport où il le mettait au courant des déboires du parti et de ses difficultés. Il l'appelait à l'aide : c'était une plainte et une prière, mais qui exposaient la situation sans y rien manquer.

Songeant sans doute à la lettre trouvée par Hoche, Cadoudal voulut confier celle-ci aux mains les plus habiles, les plus sûres. Il chargea Mercier d'aller la porter.

Mercier se dirigea vers le Portrieux d'où l'on « passait » couramment. Mais ne trouvant pas le bateau espéré, il revint sans attendre pour s'embar-

quer dans le Morbihan. C'était bien plus risqué, car il fallait passer devant Brest, à l'ouvert de la Manche, région très surveillée, et c'était beaucoup plus long. Voilà du moins la façon dont Lenotre et les modernes expliquent la mort de Mercier. Pour moi, je préfère la version de Georges de Cadoudal qui présente l'attentat contre Mercier à *son retour* d'Angleterre. Il me semble bien difficile qu'un homme aussi habitué, aussi logique, ait pu se résigner à un tel retard, et à une telle augmentation de danger, en revenant sur ses pas et pour *quadrupler* la durée du voyage.

Quoi qu'il en soit, Mercier et ses compagnons dormaient à Fontaine-aux-Anges, près de Loudéac, quand le propriétaire de la canfouine les dénonça. Mercier fut tiré au vol par un gendarme que guida sa chemise blanche, tandis qu'il tentait de gagner la forêt. Mercier mourut au 21 janvier, anniversaire de la mort du roi. Georges donna l'ordre de brûler le village; puis eut pitié...

Le 8 février, le frère de Cadoudal, le « petit » Julien, fut tué traîtreusement. Il était revenu à Kéréano avec un sauf-conduit de Brune. Pour trente sous, un immonde vieux, qu'il appelait son parrain parce qu'il était l'époux de sa marraine, l'accusa, le dénonça aux gendarmes, qui, rien que pour faire pièce à son frère, l'emprisonnèrent sans mandat. Puis, comme on ne pouvait légalement le condamner, on l'envoya à Lorient soit-disant pour le mettre en sûreté, et, le long de la route, on lui joua la comédie de l'embuscade. Quelques coups de feu tirés des buissons et on brûle la cervelle du prisonnier...

La vengeance se mange froide; le vieux traître, le 11 Messidor suivant, fut tiré de son lit à trois heures



du matin et, malgré ses hurlements, malgré les supplications du père de Julien, fut exécuté sur les marches du calvaire, à Kerléano<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Voici la période la plus cruelle que Georges dut traverser. Sans doute souffrit-il moins dans sa prison dernière en attendant la mort. C'était le vide moral poussé au dernier terme; même l'espérance défailait. Les Royalistes, trop las, cherchaient l'occasion d'approuver le Consul pour s'y rallier. Georges restait presque seul.

Il écrivit cette fameuse lettre qui reste l'aveu de sa détresse et de sa sensibilité, sur l'âme écrasée du partisan. Elle a frappé tous ceux qui la lurent; elle reste attachée au fantôme de Georges, à son spectre de force et de fureur, comme une plaintive ombre blanche... Elle s'adresse, non pas aux parents directs de Mercier, mais à une cousine influente de Lucrèce,

---

(1) Beau, jeune, barde à ses heures, Julien était chéri des jeunes filles qui le surnommaient « Mamy ». Il avait vingt ans quand il se rendit célèbre par sa bravoure, en particulier au combat de Coëtlogon, le 17 juillet 1795, où Tinténiac expira dans ses bras. Par la suite, il gagna le grade de colonel de cavalerie dans la légion d'Anray. En 1798, il purgea la région d'Auray des faux-chouans et gens sans aveu, qui opéraient sur les bords de la rivière de la Trinité. C'est cet acte que Bernadotte qualifia de « Férocité » dans une lettre à Bonaparte en date du 30 Pluviose, An IX.

...« L'odieuse comédie, à laquelle prirent part, en plus de 14 gendarmes et d'une vingtaine d'hommes d'Anray, vingt soldats de la soixante dix-septième demi-brigade, sous les ordres du capitaine Leyder, consista, sous le prétexte de tentative d'évasion, à abattre, dès la sortie d'Auray, au lieu dit la montagne de Corohan, Julien amnistié et désarmé (cinquante-quatre hommes contre un).

» Avec une belle énergie, le maire de Brech protesta contre cet « assassinat ». Le corps de Julien, transporté au bourg de Nioulet par un groupe de jeunes filles, y fut, durant deux jours, l'objet d'une pieuse vénération (colonel de Cadoudal, lettre récente) ».

à qui, comme fiancé, Georges donnait un titre de parenté bretonne :

« Ma chère Tantine,

Je vous écris l'âme oppressée de douleur, Jonathas (Mercier), *le seul ami que j'avais sur la terre*, n'est plus... Il est mort en servant sa religion, son Roi et son pays, plein de gloire et de vertu ; c'est toute la consolation qui me reste...

Tout ce que vous auriez pu attendre de votre trop heureux neveu, attendez-le de moi. Je le nomme trop heureux... hélas ! il est maintenant au Ciel, et nous restons sur cette terre, malheureux, chargés de sauver tous nos amis.

J'ai le plus grand besoin de parler à Lucrèce (elle me connaît), qu'elle amène avec elle la petite-fille de Jean-Marie. Je regarde comme impossible l'arrivée du jeune Jonathas ici [le jeune fils de Mercier(?)] ; ainsi qu'il reste chez lui jusqu'à nouvel ordre, mais que Lucrèce arrive... Encore une fois, elle me connaît, et le voyage ne peut l'inquiéter.

Si, à son arrivée, je suis encore de ce monde, le porteur la fera conduire au lieu où j'habite ; quoique la conduite ordinaire puisse trouver quelque chose d'étrange à l'arrivée de Lucrèce ici, qu'elle y vienne ! Elle me connaît ; peut-être est-ce la dernière volonté d'un frère qui mérite tant d'être obéi.

Encore une fois, malheureuse famille, n'attendez pas de moi la consolation ; je perds le seul ami que j'avais sur la terre ; j'attends Lucrèce,... Immédiatement.

Chère tantine ; hâtez son voyage ; vous m'auriez mal jugé si vous croyez qu'elle ne doit pas le faire. Elle seule peut venir.

Salut et respect.

L'INCONSOLABLE »

La rançon de la campagne, c'est qu'elle reste sévère pour ceux qui souffrent. Elle ne permet pas d'étourdir. On ne sait combien les champs vides peuvent

paraître hostiles...

Ces trois événements tragiques, la Machine, la mort de Mercier et celle de Julien, ont eu raison de la vigueur bien connue. Cette lettre pour faire venir Lucrèce et qui n'est même pas adressée à sa mie, montre à quel point de désorganisation en était venu le héros. Il n'a même pas réfléchi au danger pour lui et pour elle; que Lucrèce était repérée et que son arrivée eût entraîné les limiers; que cette jeune fille ne pouvait se risquer dans un pays où l'on tuait l'homme à la chasse, car la guerre n'avait pas été rouverte. Cette lettre est une imploration désespérée, l'ultime appel au secours.

Lucrèce ne vint pas; ne pouvait venir, et *seul sur la terre*, le grand Breton le restera jusqu'au couperet. On le surprit pleurant...

\*  
\*\*

Il cède; il regagne l'Angleterre. Au printemps, il abandonne. Les instructions qu'il répand sont empreintes de sa tristesse, et s'il ne veut pas se laisser aller au dérouragement, c'est uniquement par devoir de chef. On cite cette période des quatre premiers mois de 1801 comme les plus difficiles pour le Morbihan; comme ceux où la recherche et la proscription dépassèrent les poursuites de la Terreur. Quand Georges passa en Angleterre, le Morbihan ne respirait plus, contracté dans une attente horrible. Partout, les gens fuyaient. C'était devenu intenable; la découverte de la conspiration avait amené celle des caches. Certaines dépositions de traîtres remplissent quatre pages successives, dans le dossier Simon qui prend un extraordinaire intérêt. Il s'agit de fusils et de barils de poudres, *en saucissons*, même de pièces d'artillerie,

« du calibre de six, d'obusier, d'*obus* ». La meilleure cache pour les canons, on la demandait aux rivières, — on les y repêchait le temps venu.

De Piogé, que nous avons vu signer sa soumission en 1796, dépendait une cache extrêmement importante, dissimulant quinze cents fusils.

Georges gagna Jersey, comme d'habitude, mais il y fut consigné par ordre exprès. L'Angleterre tentait de faire sa paix, précaire, mais que la présence officielle de Cadoudal sur son sol aurait rendue plus malaisée encore. Le Consul n'admettait pas que Georges pût trouver un asile. Cet homme devenait *une clause du traité*.

L'Angleterre pensait à l'installer dans une de ses colonies et le Consul ne croyait pas pouvoir exiger plus. Mais déjà les Anglais renâclaient à cause de l'estime qu'ils gardaient à Georges et de cette atteinte à leur souveraineté.

Georges se cachait, se terrait. La police française ne savait pas encore son passage à Jersey. Les conditions du Consul visaient le passé et l'avenir.

Le Breton ne put entrer en Angleterre qu'au mois de juin, à la fin, avec ordre de ne pas paraître et de faire le mort. On ne l'admettrait qu'à plusieurs lieues de Londres.

Cadoudal n'arrivait pas pour se mettre seulement à l'abri. S'il pensait que son départ délivrerait sa région, il rentrait aussi dans un but de combat. Obtenir des secours pour les siens qui crevaient de misère; pour ses derniers soldats qui se voyaient privés de tout; puis, mettre au point ce qu'il avait fait espérer au cabinet de Londres, cette capture de Bonaparte jugée possible avant la campagne d'Italie. Après tout,

une fois la confiance revenue et avec la témérité que donne une réussite trop fidèle, on pouvait encore la tenter.

\*  
\*\*

Quelque imprudent que paraisse le projet, c'était la seule opération à essayer. Telles que se trouvaient maintenant les choses, Georges ne devait plus compter que sur soi, et une nature comme la sienne gardait ses chances, lui et ses fidèles, tous exceptionnels eux aussi. Une poignée d'hommes déterminés au point de trouver naturel ce qui eût épouvanté les autres. D'ailleurs, n'eût-il pas été embringué dans trop de complicités parisiennes aristocratiques, en ne gardant que ses seuls séides morbihannais, il aurait sans doute réussi à décrocher son Consul.

Il avait déjà préparé l'enlèvement en envoyant quelques-uns de ses meilleurs gens de main à Paris. Ceux que Fouché, qui en avait vent sans savoir à quoi ils devaient servir, jugeait « fameux pour leur dévouement à tous les crimes ». Que savait Fouché ? Ne savait-il pas tout ?... On arrive à penser que le complot de Georges ne fut qu'une vaste souricière, *un piège tendu en grand* pour mettre la main sur les dernières réserves monarchistes.

D'autre part, on pourrait estimer, que, justement par ce côté un peu dément, à demi-fantastique et surtout chevaleresque (le combat singulier), le projet pouvait ne pas pénétrer les abjectes cervelles des sbires.

Et tout allait si mal ! Le comte d'Artois se trouvait à bout de ressources et l'argent se faisait très rare. Les émigrés français finissaient par un peu moins rire.

Madame de Castries, la belle-fille du Duc, de l'ancien Ministre de la marine, faisait des ménages, et la marquise de Kerlouët, qui s'était embarquée avec trente-cinq caisses de robes, était trop heureuse de la remplacer, parfois...

Georges se tourna presque uniquement vers le gouvernement anglais. Il demandait pour lui une solde de quarante livres sterling par mois et une aide matérielle pour ses derniers Chouans. Il sollicitait un asile pour ses Bretons fidèles. Il espérait qu'ils seraient reçus dans l'archipel anglo-normand, où ils resteraient toujours disponibles et à pied d'œuvre.

Mais, dans leurs tractations de paix, les Britanniques avouaient leur embarras. Si le Consul n'avait tellement insisté ni porté ses exigences jusqu'à l'insulte, Georges n'aurait pas réussi. Bonaparte exigeait aussi le renvoi des princes. L'Angleterre se serait levée comme un seul homme !... L'accueil aux exilés, ç'avait été la petite fleur bleue de l'âme britannique.

Le cabinet traîna en longueur; envisagea une transplantation au Canada pour Georges, en se refusant à toute mesure contre le comte d'Artois. On signa au printemps de 1802, et l'on autorisa alors les Chouans à se rendre à Jersey. Plus exactement, d'abord à Guernesey.

Mais quand on vit leur pauvre troupe d'éclopés, d'estropiés, d'invalides, et que cette émigration, « en masse », ne comptait pas cent hommes, on crut plus simple de fermer les yeux et de passer sous silence le petit groupe de réfractaires.

\*  
\*\*

Lenotre révèle quelques lamentables pèlerinages de ses malheureux définitivement vaincus, mais tout

reste vague et l'on ne sait que leur arrivée, à *leurs frais*, dans les îles.

Et aussi l'uniforme qu'on leur mit sur le dos. Veste rouge à revers jaunes, ou plutôt *habit*, car la veste, c'était le gilet — il en est resté « en manches de veste ». La veste était blanche, la culotte brune. Leurs boutons étaient fixés, ils portaient une devise digne d'eux : « La Foi, le Roi ».

« Enfin, en août, on les embarquait à destination de l'Angleterre ; à Southampton, où ils atterrirent, on leur distribua des passeports sans autre désignation que celle de *Gentlement unknown* (Messieurs inconnus) et la petite ville de Romsey leur fut attribuée comme résidence. Ils y entrèrent, un soir de l'été 1802, au nombre de soixante environ, et eurent l'honneur d'être reçus par un représentant du Roi, du roi Louis XVIII. Les habitants de Romsey considéraient comme un défilé de phénomènes cette phalange de Français intrépides qui déjà appartenaient à la légende (Lenotre) ».

C'était encore Guillemot qui les entraînait. Georges vint les voir souvent. Il célébra avec eux la fête des Rois et ne leur cacha pas qu'il comptait sur leur vaillance pour un grand dessein.

Cadoudal resta donc en Angleterre un temps bien plus long qu'autrefois ; la troisième visite de durée, car il y passait souvent, se prolongea de mai 1801 jusqu'à la fin d'août 1803. Deux lentes années où il a vécu sans qu'on en sache trop rien, si ce n'est que, se maintenant à deux lieues de Londres, selon les stipulations, il menait une vie retirée, même politiquement. Une correspondance nombreuse, et c'était tout, qui préparait l'enlèvement.

Au printemps, les hostilités franco-anglaises reprirent. Georges l'avait prévu et reparut alors à Lon-

dres. Cette fois, ce n'était plus ni *Gédéon*, ni même *Larive*; non, baptisé par le Consul, il répond au pseudonyme de M. *Legros*...

\*  
\*\*

Il soutient avec une fermeté, une décision, une attention extraordinaires, l'extravagant projet. Pas une fêlure à l'organisme qu'il va mettre sur pied, dont, tous les jours, il perfectionne les détails. Il en met plein la vue aux ministres anglais, qu'on ne peut accuser de jobarderie ou de crédulité. Ceux qui ont pu décrier en lui un personnage de brutalité et de tempérament, ne peuvent plus douter; Georges, durant ses mois haletants, s'est révélé dans toute sa puissance, dans toute sa hauteur. C'est le Grand Chef. Il s'élève presque à la dimension de celui qu'il va combattre. Seulement un peu plus de bonheur et il eût couronné l'effort de toute sa jeunesse, cet effort de pureté et de loyalisme, sans vilenie aucune, sans ces taches, ces macules abominables que l'autre a laissées derrière lui.

\*  
\*\*

D'abord, la prise du Consul. Il ne s'agit pas de mort; c'est formel, répété. Georges n'y trempera pas ses mains. Georges « gardait du chevaleresque » (H. Martin). Le Consul a repris une assurance, une jactance dont on profitera. Quand il se déplace, c'est entouré d'une escorte assez faible, et, comme nous l'avons dit, plus prestigieuse que protectrice, décorative. Il a comme habitude, une fois la journée parisienne tirée — et de quel labeur remplie ! — de s'en aller coucher à la campagne, soit à la Malmaison, soit à Saint-Cloud; il part au crépuscule, et fort



souvent à la nuit close, même très tard quand il dîne à Paris. On n'a jamais très bien compris ces déplacements, comme nerveux, impulsifs, et en somme téméraires. Trop de passions ont été soulevées par sa prise du pouvoir : il se croit protégé par son étoile, mais il lui demande beaucoup.

Georges se fait fort d'être immédiatement prévenu. Il sera constamment aux aguets, et, dans le quart d'heure, il mettrait en œuvre son dispositif. Ici, l'attentat ne sera pas confié à une mèche et à un tonneau de poudre, dont l'effet est livré, en fin de compte, aux hasards mécaniques. Des hommes judicieux sont en éveil.

Aucune inquiétude pour la mise en place. Georges s'est procuré des uniformes et des armes réglementaires. Dans le soir, le passage de cette troupe de cavaliers ne pourrait étonner. Parmi l'extrême activité militaire, ceux-ci passeront inaperçus. Il s'agit d'une trentaine d'hommes, dont le mordant ne peut faire de doute ni l'habileté manœuvrière. Georges les a fait entraîner par le roi de Bignan, et déjà ces Chouans avaient derrière eux leurs faits de guerre, leur habitude de surprendre. Lui-même donnera, et comment ! Ceux qu'ils devront dominer sont quelques houzards et des mamelucks, qui certainement ne sont point animés du même potentiel d'agressivité, amollis par la bonne vie parisienne, la vie de caserne. On l'a bien vu avec le fameux Roustan, une lavette, quand vinrent les malheurs.

Des hommes à la tête des chevaux, des hommes sur les postillons et le cocher. Chaque Chouan, en plus, aura choisi son adversaire.

La bagarre doit être très courte, et rien ne peut l'empêcher de réussir. Des pelotons seront disposés

avant et arrière pour empêcher le bruit d'amener du monde, des défenseurs marchant au canon.

Le Consul est pincé, lié, baillonné. Ah !... Une voiture attend, avec des chevaux qui savent courir, et dont les relais sont préparés. On doit atteindre la côte de la Manche avant le grand jour, si l'attentat a lieu au crépuscule. Les gens ne s'étonneront qu'à peine, sur le passage; ces choses-là, avec l'insécurité, sont devenues si fréquentes, que nous n'avons rien à redouter de Varennes. Maintenant, ces fuites ou ces enlèvements sont monnaie courante des maisons de poste. D'ailleurs, les relais seront officieux, et préparés par l'organisation.

Un bateau, et l'on pourra en disposer tout au long du littoral, recevra le captif pour l'emmener à Jersey. Sainte-Hélène ensuite. Voilà pour l'enlèvement.

Mais il ne sera pas isolé. Il ne comptera pas uniquement, dans l'occurrence. L'effet de surprise n'est pas seul en jeu. Tout est prévu pour une suite politique. On sait le mécontentement de l'armée. Les soldats ? on n'en connaît pas la pensée intime, cela relève de l'esprit de masse, des réactions de foule. Mais on sait indubitablement l'envie, la détestation des grands chefs. Beaucoup n'obéissent que contraints. Bernadotte est parmi les détracteurs les plus vifs et les plus osés du Consul. C'est lui qui a fait de Rennes une officine de pamphlets, de libelles injurieux et de caricatures. Il marche à fond, surtout en lui faisant accroire qu'il aurait sa part du gâteau. De même pour Brune, le Jacobin, qui ne se remet pas d'avoir tant obéi à son ancien camarade. On l'a vu, avant la campagne d'Italie; ce n'était que railleries et pronostics acerbes, défaitistes. Augereau était un adversaire déclaré.

Puis on dispose de deux personnages transcendants, de deux comparses à fracas et dont l'autorité est encore immense. De Pichegru et de Moreau. Du moins, on s'en persuade.

Pichegru ? on l'a associé au mouvement, sans peut-être trop lui expliquer comment il aurait les coudées franches. Pichegru est à Londres, où il a été rejoint et endoctriné. Il s'était évadé de Cayenne, où les Directeurs l'avaient déporté. Il est resté oisif et rongeur sa rancune depuis quatre ans. Or, il réunit sur son nom une clientèle très étendue; des gens de gauche, mais pour qui il représente l'intégrité, la valeur, la solidité. Il est violent et actif.

Et, dans le même ordre, Georges espère s'entendre avec Moreau, son ancien camarade, dont on lui fait supposer l'adhésion. Celui-ci est resté à Paris, mais on l'a contacté, pressenti. Il marche, avec moins de détermination que Pichegru, mais il a plus d'influence encore.

Cette influence, cet engouement, nous en verrons des preuves, quasi déconcertantes, au procès de Cadoudal où Moreau est impliqué. La ferveur qui l'entoure évoque le culte; une déférence pareille dépasse le politique et le chef, elle dégage je ne sais quel principe de surhumanité. Très étrange, mais si vrai ! Nous la verrons, cette *dévotion* des juges et des gardes, et ce n'est pas un des moindres intérêts de ce procès, sans pareil par les inflexions des accusés, des magistrats, de l'auditoire, et qui ne peut être comparé qu'à nos plus émouvants jugements.

Pichegru et Moreau prendront le pouvoir. Ils sont républicains, mais ce qu'ils ont souffert de la République les a rendus amers et dégoûtés. D'ailleurs, ils auront signé des engagements, et ils sont, eux,

hommes d'honneur. Leur double personnalité enlèverait, à leur autorité, ce côté personnel si déplaisant chez le Consul, et d'ailleurs, ils feraient leur place aux vieux camarades de guerre.

C'est alors qu'apparaîtrait le Prince, le comte d'Artois, mandaté par son frère.

La substitution des pouvoirs. Georges ne pouvait cacher que là résidait le point névralgique. Il comptait sur le fameux prestige, sur LES BOURBONS. Il y comptait avec sa ferveur et son loyalisme. Il estimait, et ses sondages le lui laissaient croire, que le peuple avait hâte de retrouver la paix et la tradition de ce nom-là. Il jugeait que la France en avait assez des aventures, des projets à éclat, de l'agitation épuisante de tous ces fabricateurs de lois nouvelles. On verra que dans l'organisation du complot, la transmission n'avait pas été absolument réglée, et qu'il s'y trouvait une pierre d'achoppement.

Mais dans quel coup d'Etat ne pas assumer de risques ? D'ailleurs, Georges « orchestrait » le mouvement. Pendant que le Consul roulerait vers Dieppe ou Fécamp, on s'occuperait de la rue. Tous les adhérents du régime nouveau seraient convoqués dans la nuit et constitueraient une force armée. On lancerait des proclamations. Le matin, des émissaires parcoureraient la ville en jetant des écus et en criant « Vive le Roi ». Murat, gouverneur de Paris, aurait été immobilisé. Le Sénat, convoqué, était truffé de grands parleurs qui proclameraient le Roi. On devait réaliser une sorte d'unanimité apparente, dont les éléments, même restreints, se feraient valoir par l'ubiquité et l'allant.

La question finale, c'étaient les Princes. Sachant

ce qu'ils savaient, comment les ministres anglais pouvaient-ils y croire ? Admettaient-ils cette fois le retournement du comte d'Artois ? Georges n'avait pas un instant de doute, et, quand on connaissait l'homme, on ne pouvait penser qu'il bluffât. Cadoudal devait avoir reçu des assurances formelles, des certitudes infrangibles. En fait, si le Chouan avait pu imaginer une seconde que les Princes seraient défaillants, tel qu'il était, avec son sens pratique tellement affirmé, sa qualité d'*exécuteur* en plus de celle d'organisateur, il n'aurait pas poursuivi son projet; et surtout, il n'y aurait pas mis un acharnement, un mordant aussi déterminés.

Sa confiance devait inspirer la confiance. Et les ministres le jugèrent ainsi. Il est possible qu'entre eux, quand Georges les quittait, ils se regardassent en se passant la main sur le front, comme pour se délivrer de l'envoûtement émané de cet homme. Master Legros venait de les hypnotiser !... Mais ils marchèrent. Ils admirent tout; ils promirent les navires, l'argent, l'appui complet, qui était, cette fois, assez peu de choses. Rien à voir avec les trois expéditions militaires passées ou prévues. Les guinées suffiraient dont ils n'étaient jamais chiches et quelques *cutters* bien commandés. La réussite eût été tellement éclatante qu'elle aurait revalorisé la politique anglaise qui subissait trop d'échecs. En plus de l'admiration, c'eût été l'éclat de rire de l'Europe, et une faveur générale pour le Royaume-Uni qui aurait prêté la main à l'opération, au tour de passe-passe, à l'escamotage de l'Ogre européen. Il faut percevoir que ce côté chimérique devenait un attrait pour ces hommes graves, à une époque où tant de renversements, et de tout ordre, donnaient à la vie diplomati-

que une fragilité, une mobilité, une apparence de fantasmagorie. Et l'on risquait si peu...

Voilà quelles furent les réactions anglaises, et ainsi s'explique ce qu'on pourrait appeler le romanesque de l'aventure et de l'adhésion britanniques.

\*  
\*\*

Mais toute la partie politique, en fait, ne reposait sur rien. L'idée d'une collaboration avec les Républicains avait été inspirée aux émigrés par ce Méhée de la Touche à la savante trahison, un ancien septembriseur, relégué à Oléron, après la machine infernale, et qui s'était « évadé » en Angleterre. C'était un agent de Fouché.

Il se flattait de réconcilier Moreau et Pichegru, alors en Angleterre.

Moreau vivait à Paris avec sa jeune femme très aimée et sa petite fille. Il accueillit bienveillamment les avances de Pichegru.

Lajolais, encore un traître, amplifia, falsifia les réponses de Moreau et fit croire aux Chouans que Moreau marcherait pour le Roi.

D'autre part, l'Angleterre était prête à *tout* admettre. L'expédition de Boulogne lui enlevait du discernement. On a tendance à rire, à traiter d'utopie le projet naval de Bonaparte. Les marins ne tarissent pas sur la « pénicherie » de Boulogne. Mais cela, tenté en 1804, *eût réussi*. En automne 1803, les deux divisions de Dunkerque purent étonner les sceptiques. Elles entrèrent à Boulogne après avoir triomphalement repoussé les attaques anglaises. Avantages de l'aviron, de pouvoir être autonome et de se plier à un ordre de régularité plus militaire que naval.

En fait, l'Angleterre avait raisonné juste; la conspiration de Cadoudal devenant de premier plan, par son actualité brûlante, *fit repousser* l'expédition de Boulogne au moment où l'entraînement matériel et moral des participants lui donnaient ses vraies chances. Après, l'éventualité heureuse ne se représentera plus. Trop tard, un des mots les plus cruels du monde...

\*  
\* \*

Georges entre en action directe : correspondre secrètement, et animer le formidable agencement sans défaillance d'aucune sorte, avec le sentiment qu'une seule lettre saisie pouvait tout faire tomber ! Période de ténacité et de précision incroyables.

*Premièrement*, organiser l'attaque; à ceci suffiraient les hommes de main dont on ferait l'expédition en temps voulu, mais pour qui s'annonçait une difficulté considérable : les envoyer et les maintenir à Paris sans les faire remarquer, les loger pour les avoir sous la main.

*Deuxièmement*, préparer le mouvement politique. D'abord chauffer Pichegru, ce qui était assez facile à cause de sa proximité; mais atteindre sûrement Moreau, et les comparses qui faisaient chorus et nombre... A ceci, en plus des promoteurs, on pouvait proposer ce diable d'Hyde de Neuville dont la seule présence créait de la confiance et de l'intimité. Charles d'Hozier, aussi, qui, de plus en plus, s'affirmait le conspirateur essentiel; celui qui, sans se départir de sa ténacité, conservait la souplesse, la nonchalance qui convenaient, qui permettaient, au besoin, de minimiser son action et d'en sortir sans tragique. Les vrais

conspirateurs sont les conspirateurs souriants, surtout en France où le sérieux fait rire.

Le jeune Saint-Régeant était donc mort, guillotiné après un procès où il se montra impavide et généreux, presque hautain, digne de lui, de celui qu'on avait escompté, et faisant oublier ses fariboles. Il avait tout pris à son compte, et ce petit homme parut grand. Le bourreau décapita un bizarre adolescent dédaigneux. Il eût été efficace.

Mais on trouvait du monde, encore et malgré tout, malgré les ravages. Lenotre cite un décompte de Chouan pensant à ces trente-trois compagnons, dont onze étaient prisonniers, deux massacrés, cinq déportés, et quinze fusillés !... Et il ne semble pas s'agir d'un chef exceptionnel, dont la notoriété aurait rendu plus dangereux le compagnonnage. Alors, dans les membres actifs de la Chouannerie !... La difficulté, ici, résidait dans le secret, non seulement à garder près de la police, mais encore à maintenir pour l'enrôlement. On réunissait ces affidés sans les mettre au courant de ce qu'on attendait d'eux. Ils devaient marcher aveuglément.

*Troisièmement*, le côté basement pratique de l'expédition, côté plus scabreux encore, car, ici ne pouvaient seulement intervenir les fidèles, depuis longtemps appréciés et reconnus. La Chouannerie normande s'était effondrée avec Frotté. Les renseignements qu'on eût pu obtenir des anciens chefs, toujours prêts à servir, étaient trop vieux. Puis, le débarquement aurait lieu en Pays de Caux, le plus près de Paris, et le Caux s'était toujours montré moins pénétré, moins enthousiaste que la Moyenne et la Basse Normandie. Déjà les Picards apparaissaient plus rail-



leurs, plus critiqueurs que les autres. La Chouannerie normande y avait trouvé plus d'argent que d'aide militaire.

Or, qu'on imagine : dans ces terres presque inconnues, il fallait établir le cheminement, la voie toujours libre pour faire parvenir les affidés ; les postes spéciales, les écuries pour les relais, les maisons de réception avec tables et lits. Pour notre part, nous ne les décrirons pas avec minutie ; ce n'est pas dans notre programme : nous nous sommes contentés de les refaire une par une, ces étapes, nous mélangeant à cette nature qu'on ne devait guère apercevoir que sous les rayons de la lune ou la brume du matin et les longs étirements des aubes d'été... Cette pérégrination lassante, cette incertitude de l'accueil, ces précautions !... Les vastes champs silencieux. Les forêts et les grandes jachères, les talus des fermes à la double plantation d'ormes... Les Chouans devaient se sentir mal à l'aise devant des découverts pareils, aux halliers réguliers, isolés, disposés comme des pièges à loups, en quinconces.

Et pour cette organisation matérielle et secrète dans laquelle il fallait compter avec les essais infructueux, les fausses manœuvres, on était pressé par le temps. La réalisation effective et la mise en œuvre des points d'arrêt demandaient une souplesse lente, quand on disposait de peu de jours, de sept à huit semaines, tout au plus. On devait se hâter pour réaliser ce qu'on ne pouvait faire hâtivement.

*Quatrièmement*, il fallait loger les Princes, et ceci porte à sourire ou à s'émouvoir, selon les tempéraments et les convictions. Car s'il s'agissait d'abord d'une retraite sûre, d'une retraite secrète, défendue,

et dont les accès permettraient une entrée facile et une sortie plus facile encore. Une autre considération s'y ajoutait. Et qui, pour ces dévôts, prenait une importance de premier ordre : *une maison digne de loger des Bourbons !* Ils auraient voulu louer un palais, ces fanatiques, pour y mettre leurs princes. Eux qui avaient vécu dans le taillis, la « bouteille » et la cache sordide, ils n'admettaient pas l'installation de fortune pour leurs Maîtres.

On pensait même aux meubles dont on garnirait la maison choisie, un peu comme aux uniformes mirololants qui auraient vêtu la garde du comte d'Artois en Bretagne...

Charles d'Hozier fit merveille. Toujours amène, toujours accueillant, il promenait son dandysme et son sourire dans les pires endroits. Charles d'Hozier était une manière d'Incroyable survivant au Directoire ; de ces jeunes gens dont l'afféterie faisait rire, mais dont les grosses cannes arrêtaient la raillerie. Un frondeur qui aimait fronder ; n'avait-il pas, en camouflant son nom encombrant, celui qui rappelait tant de fastes nobiliaires, choisit un pseudonyme qui ne le déclassait pas exagérément, basement ; il se faisait appeler « M. d'Aunay », ayant tenu à une jolie étiquette plutôt qu'à Martin ou à Durand. Monsieur d'Aunay s'occupait de tout, avec cette pointe de ridicule qui excite à la fois le zèle et la compassion. Le personnage de l'original a toujours été favorablement accueilli par le peuple, qui se touche le front et s'amuse de le servir.

D'Hozier joua son rôlet magnifiquement, sans une fêlure. Il se réserva surtout, avec une haute main sur l'organisation, la partie parisienne et matérielle de

cette réalisation épineuse, et entre autres le logis du Prince, quelque chose de tout à fait réussi, qui avait de la grâce, du confort et de la sûreté. Ici, nous suivons encore Lenotre. Au moyen d'une complicité peut-être un peu légèrement admise et qui ruinera l'œuvre, d'Hozier s'aboucha avec les propriétaires d'une ancienne retraite, l'un de ces vide-bouteilles, l'une de ces maisons de plaisance et de plaisir que vit éclore, floraison vénéneuse et ravissante, la fin du galant XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous sommes sûrs que dans ce mot de « folie » qu'on leur appliquait (la Folie-Beaujon, la Folie-Guéménée), il y avait aussi le plus extrême bon goût, ou du moins la richesse de l'élégance poussée jusqu'à l'exquise recherche. Celle-ci, cette demeure, comme beaucoup de ses congénères, s'était élevée à Chaillot, sur ce qui fut le Trocadéro de nos pères, sur le quai même qu'elle rejoignait par des jardins. De plus, derrière la maison, on avait la ressource de caves profondes, même de souterrains, dit-on, qui s'en allaient rejoindre Sainte-Perrine. Maison frivole et qui ne semblait en rien devoir détenir des conspirateurs.

« Une avenue conduisait à la maison élevée sur une terrasse à l'entrée du jardin ; vaste salle à manger à quatre fenêtres, pavée de marbre, meublée d'une table en noyer pour huit couverts, d'une servante en acajou et de dix-neuf chaises « élégantes » ; un grand salon, également éclairé par quatre croisées [vestibule sans doute au milieu, à la mode du XVIII<sup>e</sup>] avec ottomane, bergères, fauteuils garnis en soie brochée, console, cheminée de marbre blanc, glaces, table à jeu. Chambre à coucher comportant un lit à quatre colonnes et cabinet de toilette adjacent. »

On voit donc, que, même pour une Altesse de France, cette petite maison parisienne pouvait se supporter...

La demeure fut abandonnée par ses propriétaires, comme s'ils se permettaient une longue villégiature d'été, et les concierges reçurent la consigne de la prêter aux amis qui viendraient pour la sous-louer, ou l'habiter bourgeoisement. Sans doute, les pipelets n'y virent que de bons pourboires à encaisser. Voilà le Prince casé. Aux autres, maintenant; moins de décor, mais plus de place et quelle place !

\*\*

Georges amènerait ou enverrait une trentaine d'hommes, une trentaine de soldats. Parmi, quelques gentilshommes à poigne et dont le débrouillage n'offrirait pas grande difficulté; mais aussi, des Bretons bretonnants, gauches sauf pour la bagarre, parlant mal le français, de véritables têtes de turcs pour les Parisiens gouailleurs, et qui seraient vite remarqués. Qui tireraient l'œil, en quelques mots.

Alors, le disséminant, les parsemant, d'Hozier finit par les plaquer. Pour certains, il inventait de belles histoires : duellistes amis, obligés de se cacher, car il fallait faire prévoir leur confinement. Le plus sûr pour tout ce brave monde était de ne point sortir de sa chambre; l'extraordinaire pullulation d'espions et de sycophantes que réclame un régime de force — dit de liberté — le nombre d'indicateurs déconcertent. On assurait qu'un dixième de la population espionnait les neuf restants ! Pour d'autres, il usait de son charme et obtenait des femmes qu'on logeât ses grossiers amis, ses vieux serviteurs, sa clientèle de terreux et de rustres, qui venaient pour affaires dans ce Paris détestable ou trop doux... Un parlage, un débagou-

lage inouï qui certainement le distrayait. Ces gens furent de prodigieux improvisateurs.

Et surtout, d'Hozier rencontra Spain. Ah, celui-là, il vaut aussi le croquis. C'était l'homme des cachettes, le spécialiste des boîtes à surprise, l'escamoteur, le magicien. Il avait le génie de dissimuler l'espace... Il n'appréciait une maison qu'en fonction de ses facilités *dérobées* ! placards, escaliers, lambris, doubles fonds, panneaux basculants et parquets à glissières. Il en avait le génie et le goût ; quand le travail le permit, il se paya le luxe de faire pour lui une retraite insoupçonnée. Il ne demandait point d'aides, il travaillait seul, faisant tout ce qu'il fallait, depuis la menuiserie jusqu'aux travaux de plâtre. Il savait, en bon exécuteur clandestin, qu'il est de sage administration, dans ce cas-là, de mettre à mort ses complices. Rue de Buci, il en réussit une, telle que « depuis l'An XII jusqu'à nos jours, tous les habitants de l'immeuble en ignoraient l'existence ; on la découvrit seulement en 1892, quand on répara la maison numéros 40 et 42 actuels » (Lenotre).



Dans les grands châteaux, les cachettes ou « chambres de répit » étaient comprises dans les devis d'architecte. Un Allemand, durant l'invasion récente, retrouva en Seine-et-Marne l'original de sa maison de famille dont les plans venaient de France, et sut indiquer la retraite de l'argenterie. Tout était si pareil, dans les deux châteaux, qu'il n'hésita pas. Les deux cachettes, elles aussi, étaient sœurs, dans l'office. De même pour l'escalier dérobé.

L'extraordinaire pratique, le tour de main des

premiers ébénistes du monde et de tous les temps, permettaient ces ingéniosités dont le succès devait tenir à l'habileté du travail. Certaines jointures, pour arriver à la perfection, étaient en bronze inséré dans le bois. Ainsi, pas de ganchissement, pas de jeu, et paix à la sève qui « travaille » deux fois par an les bois les plus secs. L'acajou aussi, camouflé et peint à l'extérieur, comme pour ce lit vu à Chateaubriand jadis; un meuble truqué tout à fait remarquable; lit fort élevé au goût de l'époque, mais dont la partie inférieure n'était qu'un double fond, s'ouvrant par une fente centrale que manœuvrait un levier, qui, avec son demi-panneau, devait soulever la literie. On pouvait s'y étendre et refermer sur soi l'appareil. L'assaillant ne trouvait qu'une couche vide, dont le désordre pouvait indiquer une fuite précipitée, mais qui ne permettait jamais d'imaginer que l'occupant était *sous le matelas*.

L'acajou est d'une inertie remarquable et explique en partie la vogue qu'il connut. Artisanat incomparable. Tous les tiroirs anciens étaient montés « à la feuille », ce que les menuisiers du faubourg Saint-Antoine appelèrent plus tard « à la cigarette ». C'était une feuille de papier qui servait de calibre, pour fixer le jeu du tiroir. Encore aujourd'hui, pour certains meubles d'époque, le tiroir ne marche qu'avec du lubrifiant, le morceau de savon.

On cite une cachette tout à fait rare qu'aurait voulu gagner Georges en attendant de sortir de Paris alors que l'échec ne pouvait plus faire de doute, cette enseigne ou plutôt, sans doute, du panneau longitudinal qui surplombe les boutiques et porte le nom du

commerçant ou celui du commerce. Ce panneau faisait saillie, comme on le voit encore, au dessus du magasin et saillie oblique s'élargissant vers le haut. Un accès de l'intérieur permettait à deux hommes, si ce n'est à trois, de s'y glisser, comme des porte-plume dans un plumier. Le dégoûtant, c'est que son propriétaire en tirait un profit abusif. Il louait son coffre de sauvegarde la somme énorme de huit mille francs. L'enseigne passait pour la plus sûre cache de Paris, rue du Four-Saint-Germain; mais, alors, elle devait être « brûlée ».

\*  
\*\*

On avait adopté pour le débarquement les falaises de Haute-Normandie. C'était évidemment compliquer l'arrivée, mais on y avait aussi un très gros avantage, celui de la quasi solitude. Très peu de havres sur la côte abrupte, et beaucoup moins de pêcheries. Fécamp, Saint-Valery, Dieppe sont des ports de haute mer. Les anses praticables pour les picoteux, les chasse-marée, sont malaisées et le petit trafic y est difficile. La marée vous met très facilement en perdition, jetant le raffiau sur ces mégalithes hauts de cent mètres, et sans lisière ni plages... Mais ce qui restait un empêchement dans la vie courante et pour les pêcheurs ordinaires, n'offraient aux spécialistes qu'une occasion de montrer leur talent. Les officiers de marine anglais firent des prouesses dans cet ordre. La nuit et la falaise, falaise qu'on gardait à peine, en prévoyant ses difficultés. Tous les points d'atterrissage sont repérés, et les douaniers les tiennent à l'œil. Biville, que choisirait Georges, est de ces « descentes » qu'on préfère éviter, surtout pour une « mon-

tée ». Même aujourd'hui où des éboulements se sont produits qui en diminuent la verticalité, on ne préférerait pas, si possible...

Une fois grimpé, il fallait se pourvoir de maisons et de refuges. Et ci, pas moyen d'expédier le cher Spain qui ne travaillait qu'à Paris, quand ce ne serait qu'à cause de l'outillage et de son raffinement indispensable.

C'est pour cette organisation que se révéla le plus fortement la finesse de tous ces conspirateurs. Ce fut une vaste, une prodigieuse scène de comédie, avec, comme arrière-fond du théâtre, la guillotine et ses bras rouges. Il fallait tromper, et tromper encore; expliquer à chacun, et selon la manière qui pourrait « prendre », pourquoi ces préparatifs, ces relais et ces dépôts. Aux uns, l'on assurait qu'il s'agissait de gageures; à d'autres, qu'on entreprenait une sorte de marché noir du moment, avec apport de marchandises étrangères, nécessitant des relations occultes et rapides avec la capitale... Les conspirateurs avaient raison puisqu'ils réussirent à garder le secret, mais l'on peut s'étonner de voir que le recrutement des points d'arrêt fût presque essentiellement populaire; qu'on s'adressât si peu aux châteaux.

Il faut d'ailleurs admettre que l'époque des voyages clandestins, fuites, émigrations, était encore si proche que des passages d'hommes tenant au secret ne fussent pas une anomalie criante. On fermait les yeux; à chacun de se débrouiller et de payer l'écot.

On avait soixante lieues à parcourir et presque toujours de nuit. En plusieurs convois, ce qui semble une faute de prudence. Le passage d'une seule troupe



aurait eu moins de portée, même d'une troupe importante, que cette continuité dans l'apparition et la disparition. C'était multiplier les bavardages, leur redonner du piquant, de la nouveauté. Un gros détachement eût plus étonné, mais n'eût étonné qu'un matin. Cependant, la dénonciation ne vint point des logeurs.

\*  
\*\*

Voici les étapes, toutes en moyenne de six à huit lieues. Ils foncèrent presque exactement sud, se fiant aux forêts et aux plateaux de labourage. Les unes pour leur densité, les autres pour leur vide. 1° La Poterie, une ferme en basse forêt d'Eu, après avoir passé l'Yères, l'avant-dernière rivière de Normandie; 2° Preusseville, un détour; puis, 3° Aumale, gros bourg; 4° Feuquières; 5° Auteuil; 6° Arronville; 7° Saint-Leu; 8° Paris, par la barrière Saint-Denis. Du moins ce sont celles du procès; il y en a eu d'autres, trois embranchements partant d'Aumale. D'ailleurs le débarquement lui-même ne fut pas réservé à Biville; on l'ignore généralement mais les conspirateurs débarquèrent au Bois-de-Scize, à Criel-Plage, à Varengeville, à Dult (Archives de Kerléano).

Nous avons relevé quelques chemins parcourus, les ayant refaits, dois-je dire, à grand-peine, malgré une bonne voiture et la tranquillité. Nous nous rendons compte de ce que durent être ces trottes dans le noir, dans l'incertitude, dans le souci ! Georges était très alourdi et mal entraîné et supportait difficilement la marche; on lui trouva un cheval de pas. A quoi bon parler du paysage; ne serait-ce pas une amplification de plumitif ? Les conspirateurs n'en *virent rien*, d'abord parce qu'ils marchèrent toujours de nuit, et

dormaient le jour, et qu'ils n'appartenaient pas à ces gens attirés par les aspects. Ils appartenaient aux obstinés, aux « engagés », aux têtus, que seul le but à atteindre agite et propulse et qui ne voient que leur idée fixe.



Il semble que parmi les plus sûrs auxiliaires de Charles d'Hozier, il faille compter Bouvet de Lozier, qui se montra supérieur durant de longs mois pour assez mal finir. C'était un ancien officier dévoué à la Cause. Il avait habilement manigancé la location du quai de Chaillot, et, dans le choix des étapes, venait de faire définitivement ses preuves. Un autre encore à signaler bien que nous ne désirions pas nous encombrer de noms qui sortent de la mémoire à peine entrés dans l'esprit. Le jeune Raoul Gaillard, le bien nommé, qui mettait un entrain de haute allure dans sa mission de maréchal-des-logis... S'amusant, d'ailleurs, ce qui reste la vraie façon d'amuser les autres. Il répondait à tout par sa franchise et sa gaieté persistante et pleine à souhait, sans barguignages. Il payait à boire, distrait, emmenait les indécis à l'auberge et les hésitants à la foire. Comment supposer des intentions graves en présence d'une telle indépendance de manières et d'une telle alacrité ?

Comme une de ses dupes l'interrogeait anxieusement, il aurait répondu, hilare : « Nous ne voulons de mal à personne... N'ayez crainte, nous ne sommes ni des brigands ni des Anglais... Pourquoi faire là-dessus, des *brelans* (Lenotre) ». Dans l'espèce, le paysan inquiet et curieux qui s'informait, et que Gaillard voulait séduire, n'était rien d'autre qu'un

ami intime du cocher du Premier Consul : on devine la valeur du quidam ! Tout se ramifiait, se composait...

Alors que Gaillard se dépensait et servait utilement par sa verve, Bouvet de Lozier fut perdu par sa mélancolie. L'homme s'usait dans ce reploiement sur lui-même. Il était de caractère « discret et concentré », et s'effondra, à bout de forces nerveuses, dans l'instant critique.

Quelques noms trop pittoresques pour les omettre, dont les pseudonymes de Deville : *Duroc*, *Lebrun*, surtout *Tamerlan* et enfin *Tata*, le diminutif du dernier. Quatre sobriquets, qui en faisaient quatre hommes différents. En sous-ordre, un nombre téméraire de fourriers locaux, très dévoués, et parmi lesquels on ne trouva qu'un traître acceptant de livrer le dernier voyage du cotre anglais, mais après la découverte du complot. Il est vrai que ce dernier voyage devait amener le Prince...

\* \*

Georges avait prévu de gagner Paris pour mettre au point le service de renseignements et achever la préparation technique de la bagarre. Il s'était embarrassé dans un dilemme pénible. Ou ne partir qu'à la dernière minute, afin de maintenir son ascendant en Angleterre, de surveiller les derniers préparatifs et de pallier, peut-être, les suprêmes dégonflements, en laissant la préparation parisienne à ses lieutenants. Ou donner à Paris le coup d'épaule ultime. Il se résolut à une cote mal taillée. Disons aussi qu'il craignait d'échapper difficilement à la police à cause de son aspect spécial et bien connu. Un fluet peut se grossir

et changer de silhouette; un gros homme est livré par sa corpulence. On sait d'ailleurs qu'il choisit avec habileté le seul costume qui pouvait lui convenir : l'uniforme des Forts de la Halle; le blouson « de pardessus », qui normalisait sa grosseur, l'enveloppait; et surtout le *colletin*, le grand chapeau enfariné qui lui mettait les traits dans l'ombre propice. Le gigantesque chapeau de feutre gris qui empêchait les farines de Gonesse de glisser dans les yeux des costauds. C'est ainsi qu'il était vêtu quand on l'arrêta; il est probable que c'était devenu son déguisement et qu'il faut ainsi l'imaginer plutôt qu'en habit coupé et en chapeau rond. Probablement blouse grise, car nous pouvons sans témérité faire état des traditions. Il y gagnait encore de se rallier à une corporation redoutée des mouchards, et qu'on n'embêtait pas, à cause des suites et d'un esprit de corps qui amenait avec une solidarité immédiate des coups sur la goule. Cadoudal ne se décida à rejoindre Paris que pour les suprêmes touches, et sans doute pour quelques semaines, qui devinrent des mois, d'ailleurs bien imprudemment. C'était trop tirer sur la corde...

\*  
\*\*

Georges s'embarqua le 19 août au soir sur un cotre anglais mené par un jeune officier de grande valeur et entièrement gagné à la cause des Royalistes. Après avoir rejoint Biville, malgré un temps bouché et difficile, l'Anglais tint à conduire lui-même les conjurés sur le liséré de galets qui bordait les falaises, en face de l'*estamperche* fameuse.

L'estamperche n'était pas du tout une aussière actionnée par une poulie et à laquelle on s'attachait, comme pour accéder aux couvents du mont Athos,

l'estamperche n'était qu'une rampe de corde à nœuds, maintenue de loin en loin par des chandeliers de fer, et, à d'autres points, flottante; elle bordait une descente à pic, des marches grossières, certainement désagréables et vertigineuses mais qui n'exigeaient pas d'héroïsme. Il en existe encore beaucoup sur la côte calcaire et que tout le monde pratique. Si Georges pesait deux cents livres, il avait des muscles à la demande de son poids. La nuit et par temps humide, glissant, c'est dangereux mais pas impossible.

Cadoudal avait déjà des affidés rendus à Paris, mais il amenait des renforts et en recevrait d'Angleterre. Il voulait sans doute expérimenter lui-même la ligne de communication avant d'y risquer trop de monde; surtout la mettre définitivement au point pour l'arrivée grandiose, pour l'émouvante participation du Prince.

Ils débarquèrent à sept, gentilshommes et chefs chouans. Georges ne s'était pas séparé du bonhomme Picot, son valet à toutes mains, scellé à son maître. Un affreux gringalet, bon comme un saint mais laid comme un singe, falot, maigrichon, taché de rousseur. Quand on le torturera, il parlera trop, mais bouche cousue quant au maître. Ils amenaient aussi une recrue un peu hâtive nommée Querelle, nom de mauvais augure, un médocastre morbihannais à la présence inattendue. Ce furent lui et Bouvet de Lozier les coupables. Les revenants gagnèrent Paris en neuf étapes, celles que nous avons mentionnées. Neuf étapes sans histoire.

Georges passa la barrière aux côtés d'Hozier et de Bouvet; bien tranquillement, en coupé, le 29 août

au soir; donc un trajet de dix jours depuis Hastings jusqu'à la rue du Bac, à l'angle de la rue de Varennes, chez un « limonadier », un bistrot.

Ils se cachent, ils disparaissent et soudain se prodiguent. Ils abordent des maisons truquées, ou se confient au simple dévouement populaire, trouvant des acolytes pittoresques et surprenants. Ils espèrent se dissoudre parmi les quartiers populeux ou profiter de la solitude pour ne pas être vus. On les retrouve dans l'hôtel du quai de Chaillot, dans les appartements machinés par Spain; puis chez Verdet, qui, abusant de la situation, lui aussi, saignait à blanc ses pensionnaires. Le secret se révélait bien plus difficile à Paris qu'en Morbihan à cause de la domesticité nécessaire. Ces gens étaient obligés de demander des « officieux » pour se nourrir. Car ils se seraient dangereusement aventurés en allant au marché ou chez les fournisseurs chercher leurs provisions. Impossible d'envoyer Picot, trop reconnaissable et dont l'accent eût fait rire en attirant l'attention sur un Breton, c'est-à-dire un suspect.

Ils trouvaient des zélatrices dévouées, certaines même aussi royalistes qu'eux et aussi intrépides, des vieilles et des jeunes; des boiteuses fanatiques, des boscotes disgraciées, mais dont l'âme était droite, comme cette fille Hisay qui se prodigua jusqu'à sa dernière minute de liberté.

Finalement, Georges, Joyaut son aide de camp, et Picot logèrent dans une chambre au premier étage d'une fruitière. Tout le jour, la pauvre Hisay faisait le guet dans la boutique, avec une fillette de quinze

ans. La nuit, elles remontaient et dormaient derrière un rideau dans la chambre des Chouans. La femme de Verdet avait été arrêtée.

\*  
\*\*

Mais Georges se déplaçait fréquemment. Il fit au moins cinq fois l'aller et retour de la falaise, mais non toujours à Biville, et, paraît-il, était connu sur la ligne, qu'il parcourait trop souvent.

Il avait ramené Pichegru à Paris. Celui-ci se sentait traqué et se décourageait. D'ailleurs, tout semblait plus difficile. Georges pouvait-il espérer que la manœuvre politique réussirait ? Il y rencontra de graves soucis. Il avait arrangé une entrevue entre Pichegru et Moreau, et il en sortit singulièrement préoccupé. Ces deux hommes avaient marché plutôt pour eux que pour le Roi. Ils satisfaisaient leur haine particulière et leur ambition. Chacun voulait pour soi le commandement suprême et cherchait à remplacer le Consul dans ses prérogatives de maître absolu. Tout au plus admettaient-ils de se partager le pouvoir. Comme Georges se regimbait, ils lui parlèrent d'une « réhabilitation possible »... C'était maigre ! Pichegru ne venait, dit-on, que pour renverser le Consul ; le tuer, même.

Moreau assurait que si l'on apprenait sa connivence avec les Chouans, l'armée ne le suivrait plus. Georges aurait demandé à être nommé troisième Consul. Ceci est rapporté par Napoléon à Sainte-Hélène... On ne sait pas s'il faut vraiment y croire. Ce qui semble certain c'est le refroidissement de Pichegru et les réticences de Moreau ; leur égoïsme au lieu de leur dévouement. Certain aussi que Geor-

ges avait compté que le comte d'Artois passerait en même temps que Pichegru et qu'il en fut désarçonné. Trop de temps à Paris; perte de vitesse et chute et, en fait, j'en ai la conviction, abandon du *coup essentiel dès la résistance de Moreau.*

\*  
\*\*

Et voici l'inévitable, la dénonciation; non la trahison préméditée, mais une suite d'imprudences et le reste. Ce fut un homme de Sarzeau, le docteur Querelle, qui localisa les premiers soupçons. Il écrivit à un beau-frère, sans précaution, par la poste d'Etat, à Vannes. Toute la correspondance de l'Ouest était surveillée; il est probable que la lettre fut décachetée et lue, renvoyée, et qu'il n'y avait pas besoin d'un indice de plus pour mettre la police au courant. Le beau-frère pharmacien reçut bien la lettre, mais elle lui fut dérobée dans sa poche par sa maîtresse, la femme d'un boucher, qui s'en alla prévenir le préfet du Morbihan, lui porter le pli. Curieuse démarche, sans doute de l'argent à gagner ou une vengeance.

Querelle, sans trop rien livrer, y donnait quand même son adresse et surtout laissait entendre que de grandes choses se préparaient et qui feraient parler.

Il fut arrêté le 12 octobre, et gardé en prison. Quand Georges alla au devant de Pichegru, le 16 janvier, il devait rester bien inquiet de cette captivité-là, de ce qu'elle pouvait entraîner si l'homme faiblissait — et qu'elle entraîna. C'était un coup de cloche d'alarme; en fait, croyait-il encore à la réussite, et, peut-on se demander s'il y crut jamais ? Il y a des êtres chez qui le besoin d'action domine la faculté de réfléchir. Mais il leur faut de la chance... En passant la



Manche avec Hyde de Neuville, Georges, en boutade, haussant les épaules, lui dit qu'on ne pourrait plus rien faire d'eux; qu'ils resteraient, quoi qu'il arrivât, des conspirateurs, et rien d'honnête...

\*  
\*\*

Le 26, la menace prit corps et s'avéra, terrible. Querelle, condamné à mort, s'épouvante, et livre tout ce qu'il sait. Les étapes sont désignées, situées, une par une mentionnées. Querelle n'est pas au courant du « grand coup », peut-être, mais il a été convoyé, et, livrer les étapes, c'est anéantir le projet, puisque, même si les hommes de main suffisent pour empoigner le Consul, *l'arrivée des Princes devient impossible*. À quoi bon l'escamotage, qui ne profiterait alors qu'aux vieux Républicains ?

Et tout est découvert. Querelle y met une misérable complaisance. On lui fait reprendre la route suivie pour qu'il puisse préciser, désigner mieux, et, au lieu d'avalier sa langue, il s'y emploie, tandis que les policiers s'épouvantent du nombre des conjurés et les garrottent. La remontée est tragique. Conduit par l'homme tremblant, les recors se ruent... Les neuf étapes sont relevées, et tous ceux qui s'y trouvent ont les menottes. Et l'on arrive enfin sur les hauteurs, sur les falaises calcaires, où se découpe l'estamperche comme un trait ondulé, la descente aux batayoles et au filin. Tout le monde a été bouclé dans les geôles villageoises avant de venir se faire couper le cou à Paris.

Et le plus abominable, Georges fut averti en retard, trop tard pour décommander les Anglais. Les policiers durent agir avec une promptitude et une discrétion.

tion très rares alors, ou le secret semble ne pas avoir existé. C'est un fait, et qui ne peut que surprendre, dans cette période où les communications avec l'étranger trouvaient tant de complices. Le cotre anglais ne fut pas détourné. Du 26 au 11, il y avait bien le temps de faire passer un avis. Certainement, il y eut des essais, mais qui échouèrent. Les guetteurs n'avaient même pas l'ordre de faire les signaux d'alarme. Il ne les reçurent qu'à la dernière minute, vraiment, en face du petit navire, prêt à aborder.

Et qu'on imagine, *ce voyage-là devait faire débarquer le duc de Berry* et sa suite. Du moins tous les conjurés en avaient la conviction. Alors, ne pas prévenir !...

Le chef de la police, Savary, plus tard duc de Rovigo, avait organisé une embuscade permanente, et il guettait.

La neige recouvrait le sol. Savary avait décidé un autre traître à faire les signaux d'approche et le cotre allait déposer son monde.

Ce qui rendait encore plus émouvante cette attente, c'est qu'elle fut très longue, le cotre étant en vue dès le 9. Le temps était mauvais, la mer très grosse, et le bateau ne pouvait approcher, mais il demeurerait à cinq milles devant la côte, tirant des bords, passant et repassant. A la lunette, le policier pouvait presque identifier les gens à bord, trop nombreux pour ne pas rester sur le pont. Vingt-cinq, dit-on. Et à chaque changement d'amures, Savary devait croire que cette fois, on risquait la descente.

Soudain, Savary vit le cotre, remettant de la voile, faire route au Nord; le navire renonçait.

\*  
\*  
\*

Ici se place le dévouement héroïque d'un Cacqueray, appartenant à une excellente et ancienne famille normande, dont une branche de Bretagne avait donné des chefs chouans, et qui fournit au xix<sup>e</sup> siècle un doyen de la faculté de Rennes. Ce dernier connaissait l'histoire et l'avait racontée à ce pauvre Alain Mellet qui eut son heure de notoriété en inventant la farce des Poldèves, ce peuple dont Lamidaëff (l'ami d'A.F.) se faisait, près des députés de gauche, l'éloquent intercesseur... Tous, se targuant de compatir depuis toujours à la souffrance des Poldèves, créés par Mellet, promettaient leur concours cordial...

M. de Cacqueray, dès qu'il fut au courant, entreprit de rejoindre la Poterie, la première étape. Il habitait Gournay-en-Bray, mais se trouvait à Forges-les-Eaux où on put le rejoindre dans l'après-midi. Il fonça vers la côte, avec un cheval breton, paraît-il, qui seul aurait pu subir l'épreuve de treize lieues en trois heures. Et ce qui compliquait terriblement la situation, c'est que ce cavalier à toutes brides mettait en alerte les postes militaires déjà embusqués, et qu'il fallait non seulement suivre des itinéraires détournés, mais encore braver les coups de feu. A la première sommation, on lui tirait dessus.

Le messenger lui avait donné trois noms de gens dans le secret des signaux, mais par une inconséquence étrange ou un oubli, on n'avait pu le renseigner sur ces secrets eux-mêmes, sur cette télégraphie optique qui aurait mis en garde les matelots anglais. M. de

Cacqueray, inquiet de rencontrer ces guetteurs, maintenant où tous devaient fuir, et ayant quelque répit en passant à Neuchâtel, acheta *une aune de calicot rouge*, pensant qu'à défaut d'initiés, cette enseigne-là suffirait, sur la falaise, à inspirer aux voyageurs du royaliste une saine méfiance. Il avait raison de craindre; on l'éconduisit deux fois et ce fut un garçonnet que personne ne savait au courant, qui, dès le petit jour, signala, comme en se jouant, la retraite. M. de Cacqueray réintégra Gournay à moins vive allure, avec un manteau percé de balles, et une aune d'andrinople perforée comme un lèche-frites. Il avait caché les armes et prévenu. Du moins, telle était la légende familiale.

Mais à bord du *cutter*, il n'y avait pas, évidemment, d'Altesse...

Nous ne tirerons pas en longueur; disons seulement qu'il faut deviner, sentir, la répercussion de tout cela dans le cœur de Georges; le sens définitif du désastre. Toute la vie de Cadoudal a été sacrifiée *pour rien*. En face d'un échec pareil, toutes ses victoires personnelles ne comptent plus, en présence d'un désastre qui doit logiquement se solder par sa tête. Il donna à ses affidés le dernier ordre du commandement quand le bateau sombre : *sauve qui peut*. Que chacun tente de s'esquiver en usant de tous ses moyens personnels. L'équipe ne peut plus rien... Or Paris était mieux gardé qu'une place forte en état de siège; mais c'était la sortie qui en était défendue. Un jour ou l'autre, quelqu'un serait pincé, et, alors, comme pour Querrele... Georges avait, pour ses hommes, une indulgence, une pitié paternelles. Devant les tortures, il n'incriminait pas ceux qui avaient faibli.

Ils se fragmentèrent le plus possible; se séparèrent, comme pour se mettre individuellement au secret. Georges ne garda avec lui que trois hommes de main qui auraient pu combattre.

\*  
\*\*

Pendant ce temps, c'était la vie facile de ces jours-là; les bals, les réunions; les femmes parées, les *raouts* qui commençaient à reprendre. Madame Récamier, rêveuse, incomprise, incompréhensible, s'alanguissait sur sa chaise-longue, donnant la sensation d'un être un peu irréel, d'une déesse mal réveillée de son éclosion humaine. Madame Tallien, à son quatrième enfant naturel, continuait de se prodiguer dans son magnifique hôtel de la rue de Babylone qu'elle avait acquis de Barras, ou que Barras lui avait offert. Joséphine se rangeait, maintenant anxieuse et suppliant le Premier Consul à vie (août 1802) de ne pas se faire roi. La Malmaison était devenue un splendide domaine, quand d'abord elle n'avait été achetée que pour « reposer le général », un peu avant Brumaire. Elle contenait dix-huit cents espèces de fleurs, des plantes uniques fraîchement acclimatées, une ménagerie, et les achats successifs en avaient fait une grande propriété terrienne. Le Consul l'aimait; plus que Saint-Cloud, qui aussi lui était réservé depuis peu de temps, mais où s'était renforcée l'étiquette nouvelle.

On attendait la déclaration impériale...

\*  
\*\*

Le pauvre bougre de Picot fut pris le 7 février, à la *Cloche d'Or*, le piètre hôtel qui avait reçu les Chouans à leur arrivée d'Angleterre.

On le supplicia, moralement et physiquement. On le tenta avec des promesses et des sommes décomptées devant lui, en gros écus sonnants, et que regardait, d'un œil qui n'y voyait plus guère, le malheureux chafouin, le grêlé, le pauvre diable de Bresonnech. Il tenait bien, malgré sa pauvre mine.

Alors, on le tortura. On lui saisit les doigts dans des chiens de pistolets, et l'on serra au gros tournevis. La pierre de silex était prise entre deux platines, l'une fixe, tenant au chien, l'autre mobile qu'une vis rapprochait de la première, assurant ainsi la prise de la pierre à feu. Doigt par doigt, on lui écrasa les phalanges.

Cela se pratiquait alors, sans hésitation; c'était admis.

Or, cette phase contribue à mes griefs contre Lenotre, les explique et les dénonce : Lenotre dit formellement : « On regrette de constater — ON REGRETTE ! — que l'autorisation de ces affreux supplices émanait du Premier Consul lui-même »... (page 195 de *Cadoudal*).

En effet, Bonaparte écrivait à Soult qu'il avait chargé de l'enquête à Saint-Omer : « Faites parler le pêcheur qui a communiqué avec les Anglais; si vous voyez de l'hésitation, vous POURREZ LUI FAIRE SERRER LES POUCES DANS UN CHIEN DE FUSIL ».

Quels que soient l'opportunisme, la crainte de prendre parti, la volonté de jouer à l'historien impartial chez qui rien ne doit s'émouvoir, ON REGRETTE, oui, de voir appliquer cette désinvolté indulgence à une consigne pareille; consigne qui, avec tant d'autres meurtres, déshonore l'homme qui osa la recommander; qui déshonore aussi celui qui ne la stigmati-

tise pas. Mais Bonaparte est tabou et l'homme intouchable de la Révolution. Ce n'est pas l'auteur que nous dédaignons, car il poussa très loin son sens de la recherche, son esprit de fouineur; quel qu'il fût, il restera comme un des meilleurs informateurs du siècle : c'est l'homme pusillanime que nous méprisons, le gratte-papier douillet et tellement soucieux de ne pas déplaire. Il n'a même pas écrit : « ON S'INDIGNE ! » Il peut, après cela, faire du charme doucement, baver en suçant son porte-plume, regarder complaisamment sa rosette rouge et son bicorné vert : on ne le rate pas<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Picot livra tout, et sans doute ne savait-il pas grand-chose du dessein essentiel. Il appartenait à ces pauvres et braves gars qui ne voient pas plus loin que leur bout de nez et que cette myopie rassurent. Par contre, il ne révéla jamais la retraite de son maître dont il tenait la vie entre ses pauvres mains écrasées, sangui-nolentes; il ne dit rien sur Georges, mais il livra quelques caches qui resserraient encore l'étreinte. Et même, alors, les conjurés ne se dissimulaient pas

---

(1) (dossier Muller)

9 février 1804 (19 Pluviose An 12)

au Conseiller d'Etat, préfet de police Dubois

« Mon cher Collègue, le premier Consul approuvant l'activité et l'énergie de vos mesures, pour l'arrestation des scelerats complices de Georges, est convaincu que l'on doit obtenir des éclaircissements de leurs interrogatoires.

Il désire, en conséquence, que vous y procédiez sans le moindre délai, et que vous ne négligiez aucun des moyens qui sont en votre pouvoir pour les déterminer à vous mettre sur les traces des principaux coupables, et surtout de son chef.

j'ai l'honneur de vous saluer.

RÉAL.

comme il l'aurait fallu. Leur claustration avait duré trop longtemps, ils s'émancipaient, finissaient par ne plus réfléchir. On les voyait même au café ! On retrouva les uniformes qu'ils avaient commandés presque ouvertement, en groupe, par quatre, quand il eût fallu les faire confectionner par unité, loin les uns des autres. On retrouva les beaux dolmans de chasseur, les pelisses et les culottes collantes, les schakos et les gourmettes, peut-être même les armes dont le sabre d'argent qu'en achetant les autres, on avait décidé d'offrir à Georges pour l'occasion...

\*  
\*\*

Et la menace s'accroît. Le lendemain, arrestation de Bouvet de Lozier. On le garde trois jours au secret, pour le faire macérer, dans la noire prison du Temple peuplée de fantômes. Puis on le mit en présence de Réal, qui à son tour assura la police et avait été chargé d'instruire l'affaire. Par malheur, Bouvet l'avait connu autrefois. Il se crut en confiance et parla beaucoup, comme délivré, inconsidérément... C'était un triste, nous l'avons fait remarquer et les saturniens font de mauvais conspirateurs; ses parents même n'obtenaient rien de lui. Rentré dans sa cellule, il parut se réveiller, se désespéra de ce qu'il avait pu dire, et voulut à la fois se punir et s'échapper. Il résolut de mourir.

Ce n'était pas une velléité; il réalisa une corde avec son mouchoir et sa cravate, et s'accrocha.

Même pas la chance d'y parvenir; avant qu'il ne fût tout à fait mort, un gardien coupa la pantoire. Mais la secousse, la demi-asphyxie, l'avaient mis hors de toute résistance, dans un affaissement nerveux



dont on profita sans attendre. On le pressa, on le décortiqua, et il laissa courir, dans un grand flot hoquetant. Sa rancune contre Moreau surtout l'animait; il le chargea, lui reprochant d'avoir sciemment trompé les Chouans, de les avoir bernés pour les attirer et les faire prendre. Et c'est par lui qu'il existe une seconde version de l'entrevue Pichegru, Moreau, Georges.

\*\*

Ce fut l'éclatant rebondissement d'une affaire qu'on jugeait finie, vue, résolue, et devant amener, avec la prise de Georges, la fin de toutes les menées chouannes. On « aurait » Georges, inéluctablement. Les lignes de communication rendues inutilisables, tout devenait impossible. Quelques précautions, quelques têtes à couper, et à nous la bonne vie !

Mais tout changeait d'aspect, redevenait infiniment grave, et autrement encore qu'une affaire royaliste; il s'agissait cette fois du mécontentement de l'armée, d'une vaste entreprise de mobilisation directement dirigée par des gens dont la popularité restait si grande dans tous les milieux qu'elle devait entraîner avec eux un monde immense... On sentit passer le vent du boulet.

Tout le céda à cette angoisse, à cette anxiété. Tout y fut subordonné. Les consuls se réunirent immédiatement en conseil secret, avec les ministres.

La rancune de Bonaparte se délivra. Il voulait perdre à jamais Moreau. Il en sentait la difficulté. En effet, qui l'accusait et de quoi ? Les Chouans, et *d'avoir fait manquer leur coup*. Alors, comment l'impliquer dans une conspiration ? Il fallait le convain-

cre d'une action avec les Royalistes afin de l'avilir définitivement. Mais, que Moreau ait rêvé de devenir dictateur, comment le juger sur ses rêves ?

Le Consul obtint un sénatus-consulte, qui, le 25 février, renvoyait Moreau avec les Chouans devant le tribunal criminel de la Seine, *jugeant sans jurés*, donc triturable à souhait. Et tout cela sur la parole d'un hors la loi. Voilà la machination.

Le 28, on promulgua une loi condamnant à la peine de mort tous ceux qui donneraient asile à Pichegru, à Georges, aux conjurés.

\*  
\*\*

On acheta cent mille francs la capture de Pichegru, Ce fut le plus haut prix payé pour une trahison, et, en le modernisant, nous voyons l'importance qu'on attachait à sa prise; il ne s'agissait plus ici d'assignats... Mais que l'on évoque les projets du Consul et ses espoirs impériaux : à quelques jours de la couronne, recevoir un tel camouflet !

Moreau fut arrêté en se rendant de Grosbois à Paris. Il gardait toujours sa distinction et son mystère. Peu à peu, on cueillit tous les conjurés ou presque, sauf quelques hommes de main qui passèrent inaperçus et purent franchir les barrières pour se dissoudre en province. Les Polignac sont pris; le marquis de Rivière, l'aide de camp du Prince, est saisi, et quoi qu'on dise, sa présence à Paris, sa venue avec le cotre anglais et Pichegru, semblent bien indiquer que, cette fois, le comte d'Artois se dérangerait. L'attaque se resserre au tour de Georges qui, de sang-froid et pensif, lutte encore. Sa poursuite, d'ailleurs, prenait une fois de plus l'allure d'une exaspération,

d'un courre frénétique. Sa légende s'amplifiait toujours. On lui supposait des facultés de dissimulation extraordinaires, de changements de personnalité, il devait en arriver à modifier même son corps. Peut-être *sa grosseur n'avait-elle été qu'un grimace*, et qu'il pouvait se rendre fluët... On alla jusqu'à sonder les gros paniers de blanchisseuses emportant leur linge sale à l'extérieur pour faire leurs buées; à suspecter même les inhumations hors la ville. Les cercueils portaient des scellés. Des gardes armés surveillaient les octrois avec ordre de tirer à la moindre alerte. La rivière elle-même fut barrée et parcourue de barques policières.

Charles d'Hozier n'était pas encore pincé, et avec un dévouement admirable, avait voulu passer sa cachette à Georges. Mais il fallait l'y amener. Il profiterait de la fameuse enseigne truquée du parfumeur Caron, rue du Four. Le 9 mars, Georges devait s'y rendre; c'est alors qu'il fut arrêté.

\* \*

Il y a deux versions de la prise; l'une fait état d'une dénonciation; l'autre, la plus logique, me semble-t-il, ne démontre que les circonstances néfastes. Lenotre n'a pas opiné : je crois qu'il est plus favorable à la seconde.

Seul Napoléon, à Sainte-Hélène, a parlé d'une trahison d'un des compagnons de Georges. En fait, l'arrestation ne fut possible qu'au moyen des postes armés disposés en avance, et qui parsemaient les rues avoisinant la retraite de Cadoudal, postes qui, s'appuyant les uns les autres, purent enfin le coincer.

Mais, le 9 mars, à *sept heures du soir*, la nuit pleine s'était faite; on ne pouvait donc, à distance, reconnaître Georges. On ne pouvait que se fier au cabriolet qu'on lui amenait, à moins qu'on eût été prévenu de son déguisement. Le cabriolet avait été repéré : fortuitement ou en connaissance de cause ? Toute la question est là. Napoléon accusa Le Ridant qui conduisait, mais jusque-là, le parti avait fait toute confiance à Le Ridant; s'il avait commencé à dénoncer, pourquoi ne pas tout livrer et courir le risque superflu de l'arrestation en cabriolet ? Le Ridant, traître, n'avait qu'à révéler le domicile de Georges où on l'aurait cueilli avec les forces nécessaires.

D'ailleurs, Le Ridant doit être mis hors de cause puisqu'en 1815 on lui confia encore une compagnie chouanne. Ceci est péremptoire. Georges de Cadoudal assure que la trahison fut perpétrée par un camarade de Le Ridant qui livra à la police le numéro du cabriolet retenu.

\*  
\*\*

Le Ridant, débouchant de la rue Galande, presque parallèle à la Seine, arrive place Maubert où se tient un groupe de policiers. Il s'engage dans la rue Montagne-Sainte-Geneviève qui grimpe les hauteurs de l'actuel Panthéon. Des policiers, deux agents se détachent pour suivre cette voiture lente qui aurait donc été signalée.

Le cabriolet grimpé la rue et tourne soudain à droite, rue des Amandiers... Que n'avait-elle, si l'homme était un traître, tourné un peu avant, *rue Judas* ! Les deux policiers attendent près d'un quart d'heure. S'il y avait eu trahison, ils auraient eu alors

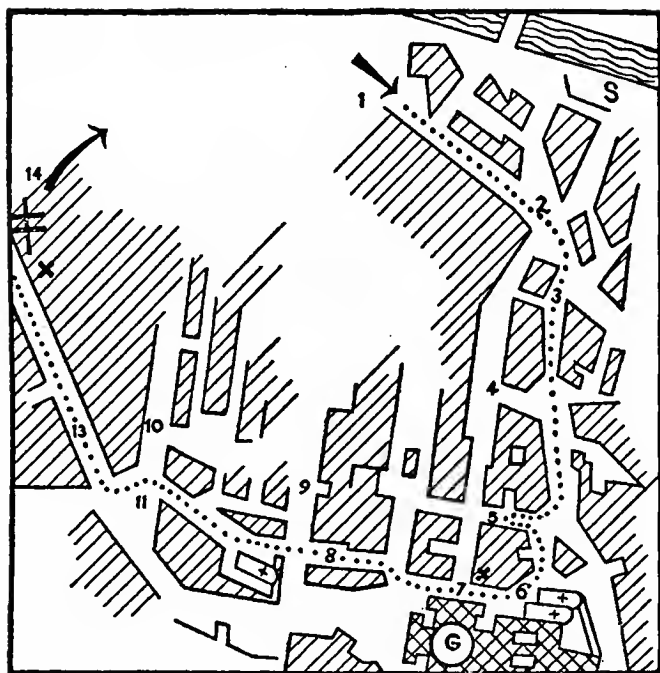
la persuasion qu'on était au domicile de Georges, et ils eussent appelé.

Le Ridant reparait, tourne son cheval et reprend la rue Sainte-Genève, toujours seul.

Il monte encore, passe devant les *deux* églises de Saint-Etienne-du-Mont, tourne à droite dans la rue Saint-Etienne-des-Grès. Cent mètres plus loin, juste devant le transept nord de Sainte-Genève, du Panthéon, à l'angle de la rue des Sept-Voies, cinq ombres apparaissent. Une, de grosseur anormale, l'autre, presque enfantine. La grosse ombre bondit sur le marchepied droit et s'installe près du cocher sans arrêter la voiture. L'ombre enfantine lui tend un paquet. L'ombre énorme, c'est Georges déguisé en fort de la Halle, blouse courte et flottante, et grand feutre. Rien ne peut permettre de le reconnaître hors la stature, à moins que le travesti n'ait été dénoncé, car alors il désigne plus qu'il ne déguise. Le paquet, c'est l'argent de réserve.

Mais quelqu'un sait à quoi s'en tenir, car les policiers orient « Au voleur », pour amener les sbires et le peuple. Georges comprend. Il repousse la petite Lemoine et ordonne de fouetter, de fouetter à tour de bras. Il va tenter de devancer les mouchards. On croit qu'il voulait quand même gagner la rue du Four par la rue des Fossés-Saint-Germain, puisque, si la vitesse seule comptait, la rue Saint-Jacques offrait sa large voie et sa forte déclivité. Le cabriolet embouque le passage des Jacobins qui arrive derrière l'Ecole de Droit.

Caniolle s'était élancé, le premier agent, que les trois hommes restés carrefour des Sept-Voies n'arrivent pas à contraindre, ce qui est bien étrange.



## TRAJET DU CABRIOLET 53

S, La Seine - 1, Rue Galande - 2, Place Maubert - 3, Rue Montagne-Sainte-Geneviève - 4, Rue Judas - 5, Rue des Amandiers - 6, Eglise Saint-Etienne-du-Mont - 7, Rue des Sept-Voies - x, Montée de Georges dans le cabriolet - G, Eglise Sainte-Geneviève - 8, Passage des Jacobins - 9, Rue Saint-Jacques - 10, Rue de la Harpe - 11, Place Saint-Michel - 13, rue des Fossés-M. le Prince - x, Mort du policier - ±, Arrestation de Georges.

Caniolle, passage des Jacobins, rejoint la voiture, dont le cheval ne devait pas valoir grand-chose, et s'accroche aux ressorts d'arrière, aux cous de cygne qui supportent les suspentes de cuir de la caisse; c'est un truc classique. Buffet, le second policier, fonce.

Georges, tourné vers l'arrière, surveille la poursuite. Les appels ont réuni des policiers qui galopent derrière. Ils crient : « Arrête, arrête ! » Le cabriolet débouche rue de la Harpe, qui part de la place Saint-Michel; la voiture fait à gauche, pour traverser cette place, puis à droite pour s'engager dans la rue des Fossés-M. le Prince qui débouche rue du Four.

Le cheval accélère dans cette rue en pente; mais, est-il freiné, n'est-ce qu'une rosse ? Buffet, le second policier le dépasse et se jette à sa tête. Le stoppe, juste devant la rue Voltaire. Autour de l'Odéon, une suite de ruelles aux noms littéraires, Racine, Corneille, Molière...

Georges saute de la voiture et tue raide Buffet d'un coup de pistolet dans la tempe. Caniolle, quitte les ressorts et s'élance à son tour. Georges le descend d'un second coup.

Ici, difficile de bien comprendre. La poursuite a d'abord alarmé et fait le vide plutôt que le plein. Les gens se jettent dans les entrées, sous les auvents, devant la voiture au galop... On a crié et on crie partout : « C'est Georges, c'est Georges ! » On ne pensait qu'à lui. Et soudain, tout le monde est dehors autour de la voiture arrêtée, et du cadavre, et du blessé... La voiture est vide. Le Ridant a sauté lui aussi, et s'est fondu dans l'ombre... On le rattrape bientôt. Caniolle, un courageux, s'est redressé malgré sa blessure...

Le cabriolet se remet en marche et descend tout seul, au pas, vers le carrefour des Quatre-Vents... Tout le monde s'agite et piaille. L'afflux pouvait faire espérer à Georges de se mêler à la foule. Son ombre est-elle si forte qu'elle marque quand même dans la tourbe ?

Le mouvement de la populace aurait été de suivre le cheval et le cabriolet, mais le troisième policier distingue Georges, on ne sait pas comment. Sans doute à la silhouette encore, cette silhouette que maintenant il a repérée, en l'ayant vu descendre du fiacre, et qu'il a mieux distinguée encore à la lueur des coups de feu qui font éclairs et illuminent brutalement le tireur. Car, avec son colletin, en passant sous une lanterne, Georges s'enveloppe d'une ombre plus dense encore, noire d'encre. C'est un procédé connu que de se réfugier sous un reverbère, directement dessous; les bords du chapeau vous escamotent le visage. Et justement, là où nous sommes, une lanterne d'un bureau de loterie brille à une toise de haut, lanterne qu'on remarque dans la gravure célèbre, avec l'inscription.

Il crie encore et s'avance. Caniolle donne un coup de sa canne sur la tête de Georges en hurlant : « C'est Georges, c'est Georges ! » Le policier lui empoigne le bras. Georges allait dégringoler la petite rue de l'Observance dont il approchait; une ruelle en degrés. Le policier tient bon. Georges était devant lui « avec cette tranquillité de l'homme qui n'a rien à craindre; quelques personnes auprès de lui, trois ou quatre, étaient là sans paraître plus penser à Georges qu'à rien... »



Et l'agent a la stupeur d'entendre l'autre lui répondre froidement : « Oui, c'est moi, moi, Georges !... » On se perd en suppositions; pourquoi cette adhésion, cette acceptation ? Lassitude ? non : ce fut trop bref, le joueur n'est point épuisé. Sentiment de l'inanité, de l'inutilité ? Fatalisme, encore et toujours ? S'il eût donné quelques coups de poing ou joué du couteau, ç'aurait pu être différent; le quartier n'est qu'un épouvantable labyrinthe obscur, dont les ruelles n'ont pas deux mètres de large et sans éclairage ailleurs qu'aux angles.

Mais aussitôt son acceptation, son aveu, Georges reçoit évidemment tout le monde sur le dos. La populace, trop heureuse de servir, s'accroche, le couvre, le « coiffe ».

On l'entraîne vers la lanterne de la loterie; on le fouille, on l'attache. Caniolle qui, cette fois, n'a pas la force de tirer ses cordes, les montre. On les sort des poches et on ligote Cadoudal qui se laisse faire. C'est fini, jeté.

\*  
\*\*

Voici, en plus, la version de la malchance qui laisse Le Ridant en dehors de toute trahison. La police commençait à désespérer de prendre Georges et le croyait sorti de Paris, rendu à ses espaces. Mais, le 8 mars, un sbire qui connaissait Le Ridant sans doute pour l'avoir épié avec Georges en 1800, durant le voyage de Paris où ils avaient été constamment pris en filature, le vit en conversation avec une femme, faubourg Saint-Antoine.

Il le suivit, et bientôt le vit aborder un homme dans lequel il crut reconnaître le signalement de Joyaut,

dit d'Assas, signalement qui, comme les autres, se lisait sur tous les murs de la rive gauche. D'Assas était un des compagnons intimes de Georges. Alors, avec la présence des deux acolytes, la présence de Georges ne pouvait être bien lointaine.

Voilà notre déveine; c'est la rencontre de Drouet à Varennes, où bien le canal nouvellement creusé arrêtant les dragons de Bouillé qui auraient ressaisi le Roi emmené par la populace, dont ils entendaient le cortège, dont ils voyaient la poussière.

Le policier suivit Le Ridant et ne le perdit qu'à la place Maubert, ce qui explique le poste d'agents laissé sur les lieux. Il savait que Le Ridant vivait avec un nommé Goujon, celui qu'on accuse de trahison.

Il les donne en filature, et il apprend que, le lendemain, Goujon avait arrêté un cabriolet pour *toute la journée*, grosse imprudence qui indiquait des desseins prémédités et impérieux. Le cabriolet portait le n° 53.

Il est bien singulier que ce cabriolet *spécial* eût été retenu en avance. Pourquoi le 53 ? Qu'il eût été pris sur le moment, son numéro n'avait cure, mais ce numéro fixé dès la veille, au plus tard dès le lendemain ? Ce sera le 53 qui livrera Georges.

Consigne de le suivre en se dissimulant, de le laisser passer sans intervenir s'il ne contient qu'une personne.

Les agents attendirent tout le jour quand, à sept heures, le 53 sortit de la rue Galande. Le final allait se jouer. Sur tant de cabriolets qui s'étaient succédé, ils surent reconnaître le bon, lire un numéro qui n'était pas si apparent. Coup d'œil de ces roussins, dont la carte portait une prune sourcilleuse... Le

Ridant qui s'était échappé du cabriolet en face de la rue Voltaire, ressaisi et arrêté, fut condamné à deux ans de prison; s'il avait trahi on l'eût laissé fuir. Goujon lui-même, est-il coupable ?

\* \*

Georges est entraîné à la Préfecture de Police, au centre d'espionnage, rue de Jérusalem, dans l'Île et près du Palais de Justice. Il y est interrogé par Dubois, le comte Dubois, préfet de Police. Desmarets, un autre maître, résume ainsi son étonnement :

« Georges, que je voyais pour la première fois, avait toujours été pour moi comme le Vicux de la Montagne, envoyant au loin ses assassins contre les puissances. Je trouvai, au contraire, une figure pleine, au teint frais, le regard assuré, *un air doux aussi bien que sa voix*. Quoique très replet de corps tous ses mouvements étaient dégagés, tête toute ronde, cheveux bouclés, très courts : point de favoris [il avait dû les couper à cause du signalement]. Rien de l'aspect d'un chef de complot à mort, longtemps dominateur des landes bretonnes. J'étais présent lorsque le comte Dubois, préfet de Police, le questionna. Le calme et l'aisance du prisonnier, dans une telle bagarre, ses réponses fermes, franches, mesurées et dans le meilleur langage, contrastaient beaucoup avec mes idées sur lui ».

D'ailleurs, Desmarets fut complètement gagné ; dans ses mémoires, il reconnaît sa magnanimité : « C'est à la modération systématique de Georges qu'est dû le salut de l'Empereur !... »

Ce fut cependant le dénommé Thuriot qui l'interrogea, un de ces individus dont la magistrature était pleine, car l'on pourra tout vanter de l'Empire — l'on y arrivait — sauf ses justiciards. Thuriot avait

voté la mort de Louis XVI; c'était le type parfait du régicide qui a oublié et se met à plat ventre devant le pouvoir.

D. — Vous avez tué un père de famille... [en confrontant Cadoudal avec le cadavre de Buffet].

Réponse de Georges : — Il fallait me faire arrêter par des célibataires...

Thuriot le tracasse, l'accable de demandes pour l'ahurir sans y parvenir jamais; mais non sans y recueillir des coups de boutoir.

D. — Qu'avez-vous fait du portrait du ci-devant Louis XVI, qui se trouvait en votre possession ?

R. — Et toi, Tue-Roi [au lieu de Thuriot] qu'as-tu fait de l'original ?

Georges est aussi froid que s'il répondait comme témoin. Il y met une goguenarderie, une manière d'humour d'une qualité surprenante, bien que l'on sache la puissance de l'homme et sa solidité. A un autre moment, ce pourrait être naturel, mais à la suite de cette violence, de cette empoignade, de ce drame, c'est quand même d'une virilité de grande classe :

D. — Où logiez-vous ?

R. — Je ne veux pas le dire.

D. — Pourquoi ?

R. — Pour ne pas augmenter le nombre des victimes.

D. — Quel est le motif qui vous a amené à Paris ?

R. — J'y suis venu dans l'intention d'attaquer le Premier Consul.

D. — Quels étaient vos moyens de défense ?

R. — L'attaque devait être de vive force.

D. — Où comptiez-vous trouver cette force-là ?

R. — *Dans toute la France.*

- D. — Il y a donc, dans toute la France, une force organisée à votre disposition et à celle de vos complices ?
- R. — Ce n'est pas ce qu'on doit entendre par la force dont je parle.
- D. — Que faut-il donc entendre par la force dont vous parlez ?
- R. — Une réunion de forces à Paris.
- D. — Quel était votre projet et celui de vos complices ?
- R. — De mettre un Bourbon à la place du Premier Consul.
- D. — Quel était le Bourbon désigné ?
- R. — Charles, Xavier-Stanislas, ci-devant Monsieur, reconnu par nous être Louis XVIII...

Tout ceci a été relevé sur pièces par M<sup>e</sup> Campinchi, pour une très belle conférence qu'il a faite aux Annales avant la guerre. Et l'opinion admirative qu'il ne peut s'empêcher de laisser paraître, lui qui fut un grand avocat, apporte beaucoup à la cause de Georges. Il eût fait, pour le défendre, une magnifique plaidoirie. Il reprend et termine ses citations par ces mots qui montrent la fermeté et la vivacité du Breton.

On a saisi sur Georges un poignard qui, s'il l'avait pris en main, eût pu, dans cette foule noire et lâche, lui sauver la vie. Thuriot, jouant le scandale et la pudeur, le lui présente romantiquement et ajoute :

- D. — Ce poignard n'a-t-il pas été fabriqué en Angleterre ?
- R. — Oui, citoyen.
- D. — N'est-ce point le contrôle anglais qu'on y voit ?
- R. — Je n'en sais rien, ce que je puis vous assurer c'est que je ne l'ai pas fait contrôler en France...
- D. — Tous les chefs de la conspiration ne sont-ils pas porteurs de pareils poignards ?
- R. — *Je ne connais point d'autre chef que moi.*
- D. — Au lieu d'attaquer de vive force, n'était-ce point avec un poignard de cette nature, que, secondé par des conjurés, vous vous proposiez d'assassiner le Premier Consul ?

R. — Je devais l'attaquer avec des armes pareilles à celles de son escorte et de sa garde... Je vous fais observer que la preuve que je ne voulais pas engager de guerre civile, c'est que je venais pour exécuter le plan à Paris, lorsqu'il m'était possible d'armer les citoyens dans d'autres parties de la France...

Il prend tout sur lui. Il n'admet pas qu'on incrimine qui que ce soit, qu'on fasse peser une partie du poids sur d'autres. Tout à sa charge.

On l'interrogea *dix heures de suite*.

## QUATRIEME PARTIE





## CHAPITRE XVI

Pendant la nuit, Paris s'était énervé, entré dans ces trances qui lui sont particulières, d'attente, de curiosité aiguë, de pronostics. L'universel bavardage semble corrompre, décomposer l'opinion. La prise de Georges avait fait tomber l'animosité, l'indignation soulevée par *les Chouans*. Ce mot a été tellement trafiqué qu'encore aujourd'hui nous sommes bien peu à lui donner le sens respectable qu'il mérite; pour la plupart, il évoque une idée de banditisme.

Mais à Paris existe un esprit de fronde qui va de pair avec une pitié inavouée; on y prend aisément le parti du plus faible. Nous avons connu un sentiment analogue avec la fameuse affaire Bonnot et Garnier, des anarchistes assassins, mais qui tinrent longtemps la police en échec, et contre lesquels on mobilisa une armée. D'avoir nécessité tant de fusils pour les descendre, les tueurs bénéficièrent d'une sympathie admirative.

De même pour Georges, et le Consul s'en irrita au point de déclarer publiquement « sa haine des Parisiens », oubliant ses émois de jadis. Au point même de parler de Lyon pour y faire sa capitale, à la romaine.

Puis l'interrogatoire de Georges dépassa la Préfecture de Police; Cadoudal avait déjà frappé l'atten-

tion avec les entretiens consulaires; il fut à la mode. Il bénéficia aussi de la popularité de Moreau. On finissait par croire que tout avait été manigancé pour perdre Moreau, et, nous dit Lenotre, on parlait plus de la conspiration *contre* Moreau que de la conspiration *de* Moreau.

Le Consul est comme enivré de puissance, saoulé de tyrannie. Il comptait sur un énorme exemple anti-monarchiste. Savary avait reçu l'ordre, quand auraient débarqué les passagers du cotre attendu à Biville, de faire immédiatement fusiller le prince de Bourbon qu'il aurait entre les mains. « L'exemple » aurait été à double effet; rejeter bien loin toutes les tentatives royalistes et donner des gages aux Jacobins; s'agréger les gauches qui, en face d'une détermination de cet ordre, reprendraient confiance dans un chef qui ne pourrait plus jamais se rapprocher des spoliés et assurerait la possession des rapines.

Alors, dans sa déception, Bonaparte pensa au duc d'Enghien, et réalisa son coup de force. Le Prince vivait à Ettenheim, en pays de Bade et bien plus pré-occupé d'amour que de guerre. Il avait épousé secrètement une jeune princesse de Rohan et il se trouvait heureux.

On envoya un sous-officier l'espionner; puis, un régiment de dragons qui l'emmena prisonnier, au mépris de la frontière violée. L'indignation dans les pays étrangers fut vive, mais seule la Russie protesta contre l'atteinte au droit des gens. On lui répondit grossièrement, avec la brutalité habituelle, si peu française, qu'avait instaurée Bonaparte.

Amené le 20 mars à Paris, le Prince fut exécuté la nuit de son arrivée, après un simulacre de juge-

ment. On n'avait absolument rien relevé de récent contre lui. Sa prise en territoire étranger indiquait l'acte gratuit. Ayant manqué la branche aînée, le Consul se rattrapait sur la cadette. Il se confina pour ne pas accorder de grâce.

\*  
\*\*

Les conspirateurs royalistes avaient été écroués — mot sinistre — dans la vieille Tour du Temple, ce donjon carré entouré de minarets qui demeure dans l'imagination obsédée. Je ne sais quelle avait été sa couleur primitive; elle noircissait sous les suies et les fumées. Dans la salle basse de la grande Tour avaient été pratiqués des compartiments où Georges voisinait avec Pichegru.

Tout autour du donjon grouillait une population nouvelle qui dépassa cent vingt prisonniers, parfois, et qui en gardait une soixantaine d'autres, avec les « moutons », les traîtres, les faux détenus chargés de tirer des confidences. Au dehors, le quartier avait repris une douloureuse animation. Du temps de la captivité de Louis XVI, on fuyait la Tour, mais, cette fois, elle se trouvait assiégée par les familles, les amis des conjurés, par le peuple des campagnes qui venait aux informations; qui apportait pour la parentèle ces fameux colis que nous connûmes si bien. Les geôliers n'avaient plus la dureté de jadis. On entraînait facilement, surtout après la levée du secret.

Georges avait gardé sa solidité, sa réserve. Seul, il était entravé; avec des menottes et les mains liées sur le ventre. La plupart du temps, il le passait sur son lit, à cause des liens. « Des visiteurs vinrent le contempler comme une bête féroce encagée ». Il ne

parlait pas. On dit que Louis Bonaparte, le moins répugnant de la clique, vint le voir. Il n'en reçut pas une parole, pas un signe. Georges, dans son immobilité massive, évoquait de plus en plus ces oiseaux de nuit, qui, en plein jour, dans leur retraite, vous suivent des yeux sans bouger.

Les juges logeaient dans « Le Palais », la maison des Commandeurs de Malte jadis. La Tour, sinistrement insolite, regorgeait.

\*  
\*\*

On trouva Pichegru mort dans sa cellule. Le bruit se répandit que le Consul l'avait fait étrangler par « ses mamelucks ». On n'en voit pas l'intérêt; Pichegru s'étant disqualifié, ses menées avec les Chouans l'auraient achevé. Mais le Consul restait-il le seul exposé aux révélations de Pichegru ? D'autres gens avaient sans doute un intérêt primordial à lui fermer à jamais la bouche.

Il est, en effet, bien difficile d'admettre le suicide. Pichegru mourut en s'étranglant avec sa cravate, dont il fit un garrot *en y introduisant un petit bâton*. Médicalement parlant, il n'y a pas le choc de la pendaison et cela paraît difficile à concevoir. La perte de connaissance aurait déterminé la fin du mouvement, de torsion et, par la suite, la fin de l'asphyxie; le 6 avril, 15 jours après la mort du duc d'Enghien. La mort allait vite !

\*  
\*\*

Mais le Consul tirait parti de tout. Depuis longtemps, le coup du senatus-consulte qui devait lui donner la couronne impériale après le consulat à vie,

était préparé. Mais il crut l'occasion bonne et s'en servit avec cette lourdeur qui ne trompait personne, ces finesses cousues de fil blanc où cet homme se complaisait avec une rouerie de tabellion provincial, de politicien de café. Il était, lui aussi, un affreux mélange.

Le Sénat si dévoué à la grande cause de la Patrie (!) déclara qu'en présence de telles attaques, de menaces si directes et si violentes, il était nécessaire d'assurer la succession « au gouvernement de la République » ; d'assurer ainsi les « conquêtes de la liberté ! » Et alors, on nommerait empereur celui qui jusqu'ici avait su favoriser et amplifier encore ces conquêtes sacrées...

Toutes les résistances cédèrent. On jeta des os à ceux qui auraient pu montrer les dents. Un spectacle d'une piquante saveur fut donné par les prétentions de la famille Bonaparte et, pour cette fois, on conçoit l'irritation du Consul en présence de ses frères et sœurs, se réclamant de leurs « droits princiers ». Du rire et de l'exaspération. Aujourd'hui, l'on ne peut ignorer la vénalité de tout ce monde, dont la seule Lætitia gardait de la pureté. Lucien, chez qui l'on veut reconnaître quelques qualités morales parce qu'il fut fidèle à l'Alexandrine Joubberthon qu'il avait dans la peau, ne fut qu'un opportuniste et un aigrefin. La fortune ramenée d'Espagne et de Portugal et ses cinquante millions (de l'époque) gagnés en trois mois d'ambassade, suffirent. Evidemment, en surimpression sur le grouillis familial, Napoléon paraît presque grand.

De sorte que quand le procès des Chouans commença, le Consul était devenu l'Empereur.

\*  
\*\*

Le procès Cadoudal est un des grands procès de notre histoire, un des plus marquants, de ceux auxquels le principal acteur a donné un caractère spécial, d'une résonance frappante. L'autorité avec laquelle l'accusé imposa sa force, sa personnalité, détermina cet émoi qui, modifiant toute l'action judiciaire, humilia les juges.

Le procès de Jeanne d'Arc est, de tous, le plus émouvant et celui qui parle le plus à nos cœurs, mais, à coup sûr, quelque chose en demeure dans la condamnation de Cadoudal. Ici, même simplicité, même sûreté et l'accent indicible...

Il s'ouvrit le 28 mai.

Georges avait soutenu ses hommes et les entretenait. Fauche-Borel qui les vit de près, un autre individu louche, rapporte qu'il les appelait à tout moment, « mes chers enfants, mes braves amis ! » Il leur recommandait de faire tous leurs efforts pour se rendre maîtres d'eux-mêmes, et pour conserver leur sang-froid au tribunal devant lequel ils devaient comparaître; il leur disait surtout de ne jamais répondre avec précipitation, humeur ou arrogance, aux questions que leur adresseraient les juges, de crainte de leur montrer du trouble, de la timidité, ce qui serait indigne de la cause pour laquelle ils s'étaient dévoués; qu'ils devaient tous se considérer comme *les juges de leurs juges* et se bien pénétrer de cette idée :

« Quand vous ne vous sentirez pas assez forts en vous-mêmes », leur disait-il, « tournez les yeux vers moi ; pensez que je suis à vos côtés et que je ne puis avoir un

sort différent du vôtre. Oui, mes chers enfants, nous sommes destinés à avoir le même sort et c'est le beau côté de nos affaires !... Montrez à tout le monde dans votre contenance, dans vos discours, et sur votre visage, que vous avez beaucoup de ce courage, de cette résolution qui m'out tant donné de confiance en vous, et qui auraient triomphé des ennemis de notre foi et de notre Roi, si nous n'avions pas été indignement trahis ! » (cit. Campinchi).

Les incarcérés se réfugiaient autour de lui; dès qu'il paraissait dans la cour de promenade, suivi des argousins qui le suivaient jour et nuit, il était entouré, pressé. Il n'était que bonté pour ce pauvre monde.

Lenotre nous dit que tous chantaient, que l'état d'esprit de tranquillité qui se manifesterait si singulièrement durant le procès, avait été le résultat d'une longue préparation durant l'emprisonnement. Il fallait maintenir cette paix, cet accord général. Chacun y allait de sa chanson ou de sa romance, mais les chants finissaient toujours par un cantique entonné par Georges, ou bien par les litanies. Georges, ayant renoncé à l'espoir humain, entraînait tous ses acolytes dans cette conviction religieuse et céleste qui faisait le fond de ses sentiments. La Tour du Temple retentissait de psaumes et l'on devine l'effet. Cela devenait le procès des Saints.

De plus en plus, l'opinion se montrait favorable. Les gens étaient si profondément retournés que les menaces pleuvaient sur ceux qui avaient aidé à la prise de Cadoudal, et qui, alors, ne s'en targuaient plus, demandaient un emploi ailleurs, une retraite sûre.

On ne peut nier la gaieté, un peu funèbre, de tous ces futurs condamnés. Il faisaient des mots sur leur exécution.

Le lundi 27 mai, le procès s'ouvrit dans la salle du Tribunal révolutionnaire. Une chambre rectangulaire, éclairée par quatre énormes fenêtres. On y entrait par la gauche en regardant le jour, il y avait là une sorte d'antichambre-parvis, délimitée par une cloison à hauteur d'appui sur laquelle s'ouvrait un portillon donnant accès dans la salle. Les juges étaient installés sur une tribune au long des fenêtres, où l'on devait pénétrer par le fond, sans passer par le parvis. Devant eux, les assesseurs, les greffiers, assis plus bas. La tribune du public de choix était à droite en regardant le jour, perpendiculaire aux juges. Une autre existait en dessus, accrochée.

En face, l'énorme échafaud pouvant contenir cent personnes sur quatre rangs de vingt-cinq, rangs surélevés, de sorte que le premier, le plus bas, était à la même hauteur que les estrades des juges. Devant ce considérable tréteau, qui tenait tout le fond opposé aux fenêtres, la tribune des avocats.

La salle était décorée de pilastres ioniques séparant les panneaux correspondant aux fenêtres. Le sol paraît avoir été carrelé de marbre.

Chaque accusé s'asseyait entre deux gendarmes. Ils étaient au nombre de quarante-sept. Ils se faisaient valoir mutuellement par leur contraste. Des soldats, des gentilshommes, des paysans, des matelots. Des élégants et des humbles; des dandies et des gueux. La lumière brutale sculptait leurs physionomies si diverses, laissant les juges en contrejour, en silhouettes.

Les deux tribunes et le parvis d'accès étaient comblés. Les gens les plus élégants, les plus lancés de Paris, s'y étaient donné rendez-vous. Curiosité, chez



eux ? Pitié, peut-être chez le peuple, à cause du grand nombre de pauvres diables qu'on allait juger et dont les traits honnêtes révélaient la droiture.

Le premier à entrer au banc des accusés fut Moreau. Il gardait toute sa prestance et sa réserve. Il avait été arrêté en revenant de Grosbois où il habitait, et sur la route de Paris. On y avait mis assez de ménagements pour qu'il pût s'étonner de se voir juger. Une lettre confiante qu'il avait adressée au Consul, d'ami à ami, avait été versée au dossier par Bonaparte toujours soucieux du geste élégant.

Après lui, Georges, qui, évidemment, retenait longuement les regards et stupéfiait. Son air de force et de douceur à la fois intriguait vivement. Oui, on retrouvait cette tête « monstrueuse », mais sur ses traits, une sorte de candeur interrogative, des regards incisifs mais sans courroux. Ces yeux si clairs ! Le chef des baudits, l'exécration, était mis avec soin, un habit bleu et sur sa cravate un brillant en épingle. Une tranquillité non affectée ; une sorte d'inertie de bronze. Les deux frères Polignac, le marquis de Rivière, Coster de Saint-Victor et sa bonne mine. Le souriant Charles d'Hozier...

Le premier jour fut incontestablement le triomphe de Moreau. Il avait l'air d'être là par devoir, par ennui, par indifférence... Il s'exprimait bien, on l'écoutait et on lui fit un succès quand, fièrement, il parla de sa vie et de ses états de services :

*« J'ai gagné trente et une batailles et sauvé deux armées... On me fait un crime de la liberté de mes discours. Je l'avoue : né libre, je me suis toujours exprimé avec franchise. J'ai conservé cet attribut du pays où j'ai pris naissance [...] Si j'avais voulu conspirer, j'aurais*

conservé des relations, des amitiés dans les diverses autorités [...] Cassius et Brutus s'étaient approchés du cœur de César pour le percer !... »

La carrure de Cadoudal impressionnait. Il faisait peur malgré sa calme tenue. De sombres légendes couraient sur ce fauve à l'apparence aimable, mais dont on avait trop raconté les exploits farouches. Dans la suite seulement, il devint le grand premier rôle du drame.

Moreau gardait une faveur étonnante. Les soldats de garde se levaient dès qu'il se levait lui-même. Aux suspensions d'audience, quand il sortait, tous le saluaient respectueusement. Vers la fin des débats, il y eut une scène étrange, dont on se demande si le responsable ne cherchait pas une bagarre. L'honnête général Lecourbe fit une entrée à grand fracas, fendant la foule qui occupait l'antichambre. Il portait haut dans ses bras l'enfant de Moreau. Et il entra jusqu'au milieu de la salle, se tourna vers les énormes gradins et, présentant le petit garçon de quatre ans, il vociféra : « Soldats, voici l'enfant de *votre* général ! », comme s'il demandait à la troupe de lui rendre son père. Les gendarmes se levèrent faisant le salut militaire, et *les soldats présentèrent les armes !* Moreau, soit lassitude, soit découragement, soit réalisme, ne broncha pas, de sorte que l'intervention n'eut qu'un effet de surprise, qu'une sensation avortée. Lecourbe repartit avec le marmot. Il paraît, cite Lenotre, que Georges dit à ses voisins : « Si j'étais Moreau, je coucherais ce soir aux Tuileries ! »

Le pauvre Picot émut toute l'assistance; même les juges regardaient avec horreur ces mains mutilées. Il avait sa place à côté du beau Coster de Saint-Victor.

Il était, nous le dîmes, réellement affreux, mais nous trouvons encore ces précisions dans le *Procès de Cadoudal* : « ...trapu, criblé de petite vérole, avec des cheveux coupés ras, et des sourcils d'un blond ardent » ... Toute l'assemblée frémit quand il parla comme poussé dans son dernier terrier :

« Lorsque j'ai été à la Préfecture, on m'a offert quinze cents livres et ma liberté. On me les a montrées, si je voulais déclarer où demeurait Georges, et, comme je refusais, M. Bertrand a envoyé un serrurier pour me *forcer les pouces*... On me les a serrés, et quand on a serré les pouces dans un bassinet de pistolet, on n'est pas homme à refuser des déclarations ! »

On lui reprocha d'avoir dit qu'il voulait mourir pour sa religion et son Roi; il répondit :

« Je peux bien l'avoir dit, ce serait mon devoir...

» J'aime bien mieux un Roi que Bonaparte qui a pris sa place. J'ai dit, quand j'ai été arrêté, que le poignard était pour l'assassiner, que c'était un brigand ; et je me moque d'être fusillé puisque je le mérite [...] En suivant ce que mes ancêtres m'ont enseigné, je ne puis point être perdu... ! »

Voilà un peu de cet accent de simplicité complète dont nous avons parlé, cet écho de naïveté qui remuait et amenait l'attendrissement. Quand la petite Lemoine parut, la fillette qui guettait pour Georges et qui lui avait donné son paquet dans le cabriolet, elle boitait; elle dit doucement : « Ce sont les fers qu'on m'a mis aux jambes... » Quinze ans !...

Avant de répondre à l'interrogation judiciaire, tous ces pauvres gars dardaient un regard vers Georges, lui demandant comme l'autorisation de parler, et en

s'excusant. Il les encourageait d'un clin d'œil. Il était vraiment le père de toute son humble petite famille, l'exhortateur, le tuteur : « ...Tournez les yeux vers moi !... »

\*  
\*\*

Il dominait les juges. Ses réponses ont la verveur un peu railleuse de celles de Jeanne. Pendant que les témoins de l'arrestation déposaient, Georges feuilletait négligemment des papiers :

D. — Avez-vous quelque chose à répondre ?

R. — Non, Monsieur.

D. — Vous convenez des faits ?

R. — Oui.

Il reprend sa lecture.

D. — Par quel endroit avez-vous débarqué d'Angleterre ?

R. — Vous le savez.

D. — Je vous le demande.

R. — Je ne sais pas le nom de l'endroit.

D. — Avec qui étiez-vous ?

R. — Je ne les connais point.

D. — Où avez-vous logé à Paris ?

R. — Nulle part.

D. — Avez-vous habité Chaillot ?

R. — Je ne connais ni Paris ni ses environs, je n'en sais rien.

D. — Quelles sont les personnes que vous fréquentez le plus ordinairement à Paris ?

R. — Personne... Je n'y connais personne...

D. — Où alliez-vous quand on vous a arrêté ?

R. — Je me promenais.

D. — Au moment de votre arrestation, ne logiez-vous pas rue Montagne-Sainte-Geneviève ?

R. — Au moment de mon arrestation, j'étais dans un cabriolet... Je n'habitais nulle part...

Le « dédain assuré » de Georges frappait tout l'auditoire. On goûtait aussi profondément ce ton « tranchant et légèrement nuancé de sarcasme ». On devenait, en cet homme, une force que rien n'abattrait. Il devenait grand. Le peuple et les maîtres de Paris commençaient à modeler cette statue qu'on ne lui a jamais faite, mais qui s'élevait alors en tant d'âmes bouleversées.

Madame Récamier, cette mondaine étrange que Brillat-Savarin, le dégustateur amoureux, avait pu mener à l'audience, écrivait :

« Cet intrépide Georges [...] on le contemplait avec la pensée que cette tête si librement, si énergiquement dévouée, allait tomber sur l'échafaud ; que, seul peut-être, il ne serait pas sauvé car il *ne faisait rien pour l'être*. J'entendais ses réponses toutes empreintes de cette foi antique pour laquelle, depuis si longtemps, il avait fait le sacrifice de sa vie... »

Il resta incessamment soucieux de tout ramener à lui, de prendre le plus possible de responsabilités. Il ne manifesta jamais sa réprobation quand les pires traîtres comparurent, de ceux qui avaient livré des têtes pour de l'argent.

\*  
\*\*

Or, à cette vigueur des prévenus, se mélange quelque chose qu'on aurait pu prévoir, mais qui prit ici une valeur significative et tout Ancien Régime. Ce fut la désinvolture des gentilshommes inculpés. Le mélange de naïveté paysanne et d'afféterie comme élégante, de grandiloquence républicaine, de hauteur révolutionnaire, les divers tons d'un Cadoudal, d'un marquis de Rivière, d'un Moreau, d'un Polignac et

d'un Picot, réalisaient un amalgame toujours excitant, frappant, attractif.

Sans doute les « Messieurs » y mirent-ils leur point d'honneur, et de l'artificiel, mais on n'en est pas très sûr. D'eux aussi, on pourrait peut-être dire « qu'ils étaient comme ça », et c'était ce quelque chose que la société du Directoire ne connaissait presque plus, du moins sur ce fond de pureté et de conviction. Pardi, les courbettes et les saillies d'un Barras et d'un Talleyrand amusaient, retenaient, mais ces gens étaient méprisés; ils ricanaient sur leur ordure. Ici, cet esprit clair et net, cette gaieté effervescente, répudiaient toute idée de cynisme et de rouerie. C'était la France, d'AVANT. Les blasés du grand monde — du grand monde de ce temps-là, qui, pour y rester avaient avalé tant de couleuvres, d'humiliations et de platitudes — retrouvaient confusément quelque chose qu'ils ne connaissaient plus et qui leur semblait étranger et pourtant proche... Qu'un rien aurait pu faire renaître tout en semblant si éloigné.

Une brise de vraie jeunesse, de franchise, de droiture passait dans l'aveuglant prétoire surbondé et puant. Ces « Messieurs » étaient vraiment des seigneurs. Ils semblaient ne pas prendre très au sérieux l'épouvantable affaire dans laquelle on les avait impliqués; ne pas se soucier du tout — mais du tout ! — de la peine capitale instantée... Ils avaient donné à plein; c'était manqué; on fait ce qu'on peut. Après, cela regarde la Providence...

Quand on leur reprochait des « crimes », avec cette emphase de cuistres dont la République croyait s'ennoblier, ils se faisaient des mines scandalisées et hochaient la tête, vraiment pris la main dans le sac...

Tout juste s'ils ne se frappaient pas ironiquement la poitrine. Il y avait là un major suisse qu'on avait arrêté en plein sommeil et qui en avait peut-être un peu trop dit dans son demi-éveil; il se tenait à quatre pour ne pouffer point. Seul Moreau, dans sa conscience républicaine et sa morgue, restait impassible et hautain. Tous les autres semblaient s'amuser beaucoup. Coster, qui s'était procuré une petite jumelle de théâtre, lorgnait à sa droite la tribune des dames, et s'intéressait vivement aux minois fleuris. Il avait beaucoup de succès. Lenotre rapporte qu'on lui attribuait une rencontre avec le Corse dans des circonstances bien délicates. Sans refuge, il avait été demander l'hospitalité à une belle de nuit qui partageait aussi les faveurs du Consul. Et Bonaparte, survenant, avait trouvé la place prise !... Le beau Coster n'avait pas poignardé son tyran, mais cédé la place avec une bonne grâce pleine d'attention pour la fillette qu'il ne pouvait plus financer.

\*  
\*  
\*

Le succès des accusés enrageait l'Empereur. Il se faisait exactement renseigner, et regrettait les mesures prises contre Moreau qui gagnait du terrain chaque jour. Près du Maître, d'ailleurs, on intriguait beaucoup. Le meurtre du duc d'Enghien servait de levier à ses efforts de clémence qu'on disait de bonne politique. On le savait dans le public, et la lettre de Madame Récamier le montre bien. La sensiblerie du temps, ici non jouée, eût permis des grâces. Les deux frères de Polignac émurent les cœurs et tirèrent de « douces » larmes : deux jeunes gens, d'ailleurs très sympathiques, et contents de se revoir. L'aîné plaïda

pour le cadet, et l'autre pour son frère. Qu'on le sacrifiât pour que le plus jeune jouît de la vie; le cadet s'offrait pour son chef de famille.

Autre chose, mais qui toucha vivement. Le marquis de Rivière avait très grand air, plutôt tout à fait l'air de Cour. Il envoyait des quatrains aux dames et les faisait porter par les huissiers, comme à cette époque les billets de dessert, où, à la fin d'un long dîner, on correspondait délicatement, secrètement, avec une amie à l'autre bout de la table. Et puis voilà ce qui fit pousser un « ah ! » de sensibilité à l'auditoire. Quand on lui demanda si ce portrait était celui du ci-devant Monsieur, un médaillon trouvé dans sa poche, il pria qu'on voulût bien le lui mettre en mains, qu'il le reconnût. Et alors, le beau gentilhomme rieur devint soudain très grave, et se baissant profondément, baisa avec piété et tristesse le portrait « de son Prince »...

Non pas douze, mais quatorze audiences, nous dit M<sup>r</sup> Campinchi. Duel en quatorze audiences, où, en dépit de la médiocrité de la défense, l'accusation eut toujours le dessous. Il ajoute : « Procès plus menaçant pour Bonaparte que ne l'avait été le complot ».

Mais ce n'était pas si grave. Il faut tenir compte de l'état de fatigue où s'endormait la société de ce temps alors qu'on avait eu déjà tant de peine à vivre ! On ne raffina plus sur les sentiments. On pouvait s'émouvoir, s'enflammer, mais un court instant. En rentrant chez soi, la bassesse vous donnait de ces conseils qui vous font rejoindre les sentiers sales.



Napoléon n'aura rien à craindre; le monde était trop las. Révoltés, en quittant le tribunal, les auditeurs redevenaient bien vite obséquieux.

\*  
\*  
\*

Les plaidoiries furent plates et ne révélèrent pas de grands talents : plus de Romain de Sèze, ici; de la parlotte, une moulture et du tout venant. J'oubliais un personnage sympathique que Lenotre montre s'endormant pendant la plaidoirie de son pathétique avocat qui suait sang et eau, et parlait de descendre de la tribune par crainte de se trouver mal d'émotion. Il s'agissait du brave et honnête Spain qui pionçait à cœur joie durant toute la séance et qui n'allait pas s'éveiller pour écouter son parleur personnel. Du moment qu'il n'y avait plus de cachettes à faire, Spain dormait. Spain dormit dix jours de suite.

Seuls, les avocats de Georges et de Moreau et celui du marquis de Rivière sortirent du convenu et donnèrent le sentiment de penser par eux-mêmes.

En fait, légalement parlant, s'il y avait eu complot, *il n'y avait pas eu commencement d'exécution*, même pour les Chouans, et non seulement pour Moreau. Le fait de conspirer pouvait donner lieu à des punitions, mais la mort, qu'on savait en marche, semblait un atroce abus de pouvoir; surtout que la légèreté des Messieurs avait comme minimisé l'accusation et rendu ridicules les efforts emphatiques des procureurs.

Le coup de maître d'avoir réuni dans le même procès tous les ennemis les plus graves de Bonaparte et de la constitution, paraissait de trop bonne guerre pour ne pas être concerté et fait exprès. Si quelqu'un

pouvait être condamné pour l'*intention* de faire disparaître la République, qu'aurait-on administré à l'ex-Premier Consul qui venait de l'escamoter à son profit unique ?

Ce sentiment d'une extrême injustice animait tous les gens de cœur, et le tribunal n'avait pas été assez trié encore pour que rien ne s'y manifestât. Il y eut des interventions courageuses, quand on passa aux délibérations. Moreau avait gardé son bon ton. Il parla non sans orgueil, mais dans une grande simplicité. « Je n'ai jamais eu de génie politique, je me croyais fait pour commander aux armées et non à la République ». Le singulier c'est qu'il nia tout, même l'entrevue avec Pichegru, à Paris.

Le juge d'instruction, le Tue-Roi, fit remarquer qu'acquitter Moreau, c'eût été condamner l'Empereur et que Moreau, de toutes façons, aurait sa grâce. Clavier, le savant, lui répondit : « Et nous, qui nous fera grâce si nous condamnons un innocent ? » Sept juges sur douze votèrent l'acquittement.

Le Président, épouvanté, prévint qu'on allait contraindre le gouvernement « à un coup d'Etat »... Le juge Lecourbe protesta énergiquement contre cette pression. Moreau était acquitté; on rouvrit la délibération, et enfin, on le condamna à deux ans de prison.

Napoléon, ingénument, comptait sur la mort; il fut irrité au dernier terme; il répétait : « Deux ans ! Pas plus qu'à un voleur de mouchoirs ! » Avec sa qualité habituelle, il rugissait : « *Ces animaux* me déclaraient que Moreau ne pouvait se soustraire à la peine capitale ! ! !... » Quand Lecourbe se présenta aux Tuileries, Bonaparte le chassa de sa présence en

l'appelant — tenez-vous bien — : « Juge prévaricateur... »

Mais, par contre, VINGT des Royalistes furent condamnés à la peine de mort. On dirait que les magistrats voulussent, par leur sévérité, se faire pardonner Moreau.

Et cependant ce ne fut pas sans hésitations. La délibération se prolongea durant *trente-six heures*. Les débats avaient duré jusqu'au 8 juin. Les jurés ne quittaient pas le palais, dînaient ensemble et remontaient.

\*  
\*\*

Le dimanche 10 juin seulement, à quatre heures du matin, les Chouans apprirent leur sort. Georges refusa de signer son recours en grâce : « *Me promettez-vous, — répondit-il, — une plus belle occasion de mourir ?* »

Il s'occupa de ses hommes plus encore. Il allait de l'un à l'autre, les prenant à part, comme les exhortant en groupe. C'étaient vraiment « ses enfants ».

On ne sait absolument rien de ses dernières pensées envers les siens et surtout envers Lucrèce qui, de Château-Gontier, avait dû suivre le procès avec la douleur et l'anxiété qu'on devine. D'ailleurs, on ne possède rien qui puisse faire croire qu'il entretenait toujours ses projets anciens. Durant la période anglaise, a-t-il écrit ? A-t-il plus jamais écrit depuis la fameuse lettre de désespoir ?

Quand ils étaient arrivés à Bicêtre, où, trois jours plus tard, on les convoya, Georges avait déclaré : « Nos affaires avec le Roi de la Terre sont terminées. Maintenant, occupons-nous du Roi du Ciel »... Peut-

être allait-il si loin dans ce sens que rien d'autre ne pouvait intervenir dans son cœur. Lenotre assure que sa dévotion avait pris une forme de commandement. Il se soumettait à tous les jeûnes ou les abstinences prescrits, mais il exigeait que son entourage de condamnés à mort en fît autant. L'aube éternelle pointait...

Plus que jamais on eut pitié. Le prononcé du jugement avait donné lieu à des manifestations douloureuses. L'immense foule qui entourait le palais se dispersa avec des plaintes. Certains attendaient depuis le samedi matin. Un petit fait rend compte de la stupeur qui saisit le public et les geôliers même, puisque Moreau sortit seul du palais et rentra au Temple — à la prison — en fiacre... D'ailleurs Moreau obtiendra une manière de grâce. On lui offrit de passer en Amérique : il accepta, y emmenant sa famille. Il ne revint en Europe que pour prendre du service chez les Russes; plutôt contre l'Empereur que contre la France. Il y fut tué en 1812.

\*  
\*\*

L'Empereur lui-même avait été ému par la fermeté de Georges. En « marivaudent », il prononça que s'il se fût cru le droit de sauver quelqu'un, ç'aurait été plutôt celui-là. Mais il agissait avec sa volonté ordinaire de faire de l'effet, de frapper et qu'on en parlât. D'ailleurs « la Cour » — le vieux mot était reparu et avait repris droit de cité — semblait plus soucieuse du camouflet pris par son Maître avec Moreau que de la condamnation des Chouans. Tout un parti se forma pour sauver quelques têtes, en se rendant compte que la grâce aurait conféré à l'Empereur un

peu de prestige royal. Mais lui, buté comme toujours, ne voulait rien entendre. Murat fut flanqué à la porte, qui, en bon diable, trouvait dégoûtante une telle boucherie. On alla très loin puisqu'un jour le concierge de Bicêtre présenta à Cadoudal une demande en grâce toute libellée et qui n'attendait que la signature du Breton. Cela impliquait des possibilités d'indulgence. On n'eût pas tenté la chose sans quelque assurance positive.

Ce fut le dernier acte politique du grand Chouan. La feuille portait en tête le titre nouveau, celui que Cadoudal ne pouvait que trouver inadmissible, insolent. Il fallait supplier SA MAJESTÉ L'EMPEREUR... Cadoudal refusa. C'eût été renier toute sa vie et se contraindre à la bassesse.

Il aurait dit à ses compagnons : « Ce bougre-là voudrait nous avilir avant de nous assassiner ! »

Napoléon qui ne sentait pas qu'une grâce générale aurait été éclatante et comme grandiose — dans l'ordre moral, il voyait toujours petit — céda enfin à quelques demandes particulières que Joséphine présenta avec habileté, après s'être vu refuser deux fois la clémence.

Les premiers bénéficiaires furent les deux Polignac. Ils avaient attendri l'auditoire. Tout Paris avait parlé de leur fraternelle dispute pour se sauver l'un l'autre. Et cette indulgence concordait avec le désir que Napoléon méditait de se concilier la haute noblesse, ne fût-ce que par vanité. La jeune duchesse sut s'évanouir aux pieds du tyran, et il accorda.

L'autre grâce fut obtenue par la sœur de Bouvet de Lozier, si ce fut une grâce pour son frère de ne pas suivre le sort de ceux que sa faiblesse avait livrés.

Quelle vie dut-il avoir après ! C'était une dame d'Anglade, et elle fit des démarches sans nombre. La grâce des Polignac avait entraîné les sœurs de Napoléon à se plier, pour une fois généreusement, à leur métier de princesses nouvelles.

Madame d'Anglade sollicite Joséphine et son audience est remise. A minuit, la veille du jour où elle allait se rendre à Saint-Cloud, elle est réveillée, nous dit Lenotre, par un jeune officier, tout brodé et chamarré qui décline son nom :

« Le comte de Flahaut, aide de camp de son *Altesse Impériale*, le prince Murat [avant d'être l'ami d'Hortense et le père du comte de Morny, si ce n'est de cet aimable Napoléon III]. Croyant rêver, la jeune femme lui donne audience en se renfonçant dans ses draps ; elle apprend que son *Altesse Impériale* [depuis huit jours], la princesse Caroline Murat, sœur de Sa Majesté l'Empereur, l'attend à neuf heures du matin en son château de Villiers pour la conduire de là au château de Saint-Cloud. Sa commission faite, le bel officier salue — et la vision disparaît ».

Caroline et Hortense s'étaient résolues à obtenir l'une et l'autre une grâce pour les condamnés.

Sa Majesté l'Empereur reçut majestueusement la pauvre petite d'Anglade. Elle l'impора à *genoux*, car telle était la consigne. Il lui fourre du lieu commun tant que ça peut, joue à l'étonnement, ou à la tristesse, de voir un brave militaire conspirer, un « gentilhomme »... Puis il l'apaise toujours majestueusement... « Il ne périra pas... » Elle ne demandait rien d'autre, mais sans vouloir retirer son prix à la clémence, Lenotre, pour une fois, doit avoir raison en parlant de scène arrangée, d'impression à donner... Calme olympien, grandeur humaine, surhumaine...

Enfin, elle sauva son frère... Huit furent sauvés. Deux Polignac, Bouvet, le marquis de Rivière, d'Ho-zier. Les compagnons militaires de l'Empereur en éprouvèrent de l'amertume. Napoléon n'avait grâcié que des ci-devant, dont un, en tout cas, eut un mot profond. Le jour de l'exécution, le marquis de Rivière déclara : « La place d'honneur est aujourd'hui la place de Grève ».

On a dit que l'obstination de Georges avait entraîné la mort de ses hommes, mais, moralement, pouvait-il ainsi se marchander ? On assure que Réal lui avait été aussi envoyé par l'Empereur avec l'offre d'un régiment, une fois de plus, mais sans rien promettre pour ses pauvres Chouans, car son refus était accompagné de ces mots : « Mes camarades m'ont suivi en France, je les suivrai dans la mort ». Si c'eût été l'indulgence plénière, ces paroles n'auraient eu aucun sens.

\* \*

Lenotre finit par être pénétré, et il est difficile de dire mieux que les avant-dernières lignes qu'il consacre à Georges dans son séjour à Bicêtre; les voici (c'est nous qui soulignons) :

« Durant les douze jours qu'ils vécurent là, on leur accorda la permission de se réunir dans la cour pendant une heure à l'aube et au crépuscule ; on y avait disposé un *fauteuil pour Georges* ; ses compagnons, assis près de lui, *sur des bancs*, l'écoutaient parler avec toutes les marques du respect et de la vénération. Les prisonniers ayant déposé, à leur arrivée, une somme de mille six cent quarante-deux francs, se faisaient servir, à compte, du vin et de la bière. Le concierge, qui, vêtu de noir, les abordait « *le chapeau à la main* et d'un air de grande politesse » se mêlait parfois à la conversation. Jamais ils ne parlèrent

de leur situation ; ils plaisantaient ; ils riaient, ils se portaient de mutuelles santés, et, à l'heure de la séparation, chacun rentrait tranquillement dans son cachot. Matin et soir, Georges, mettant la tête au guichet de sa porte, commandait : « *Messieurs, à la prière !* » Il récitait à voix haute, les oraisons pour le Roi, pour ses amis ; pour ses compagnons d'infortune ; ensuite, les litanies, et, après chaque invocation, les douze voix se confondaient en des *Ora pro nobis* qui résonnaient lugubrement... »

Ce calme, cette acceptation souriante étaient tout à fait extraordinaires ; on n'avait jusque-là rien connu de pareil dans la sombre maison de force. Des bravades, parfois, des insolences désespérées, mais ce ton, cette sensation de famille autour du chef, cette ferveur, cela surprenait et agitait profondément tous ceux qui pouvaient approcher des condamnés. L'opinion vacillait, prise entre une admiration désolée, avec le sentiment du crime accompli, commis non pas par les condamnés, mais par leurs juges. On faisait périr des hommes purs. Et périr au mépris des lois les plus reconnues. Le nombre de jugements, les formes juridiques que les exécutions avaient prises depuis si longtemps, finissaient par instruire tout le monde, comme les séjours dans les hôpitaux des soldats blessés pendant les grandes guerres leur donnent l'habitude des termes et des usages médicaux. Personne n'ignorait qu'il n'y avait pas eu commencement d'exécution ! que *l'intention ne pouvait pas être réputée pour le fait*. Revenir en France ne méritait pas la mort sans que les lois qui eussent permis de la prononcer prissent une forme tyrannique. L'acte de violence apparaissait dans toute sa monstruosité, dans l'inquiétude qu'il apportait par la menace de sévérités prochaines. *On ne savait plus que penser.*



Les gens s'arrêtaient, attentifs, pâlisant, alarmés quand les chants religieux dépassaient les murs ou que les chansons paysannes déroulaient leurs humbles couplets. Les chansons de Julien Cadoudal, les prisonniers les chantaient; les sônes que la Bretagne lui avait consacrés et sa petite complainte de veillée mortuaire :

« Que sont devenues les rues d'Auray  
Où je me promenais autrefois  
J'avais honneur et plaisir  
Et maintenant je n'en ai plus. »

Et peut-être que Georges pleurait.

Les grâces qu'on savait probables rendaient ces pauvres gens tellement plus à plaindre. Les douze condamnés, les douze malheureux qu'attendaient la guillotine, la place de Grève et les bourreaux, paraissaient des victimes dédaignées. On sentait la dureté du Maître qui, dans ses palais, restait indifférent à leur humilité vaincue. Après Frotté, après le duc d'Enghien, l'exécution de ceux-ci drapait de sang les grands airs de Bonaparte, de sang et de haine. L'Empereur avait fondé son Empire sur de la chair martyre et des os de morts. La partie saine et honnête du peuple de Paris ne pouvait plus s'habituer à cette reprise de la Terreur.

\*  
\*\*

A trois heures du matin, le 25 juin, on les réveilla pour les emmener encore à la Conciergerie. Tous savaient ce que signifiait ce transfert, la République l'avait trop pratiqué.

A quatre heures, ils se retrouvèrent à la Conciergerie. Leurs costumes de couleurs tranchées, le vête-

ment de « reconnaissance » des grands détenus, les rendaient livides. Coster de Saint-Victor disait qu'il ressemblait à quelque arlequin des boulevards. Ils avaient peut-être fini par céder. Seul Georges demeurait décidé et actif. Il s'étendit et dormit plus d'une heure; prévenu sans doute, il avait passé la nuit en prières. Il exhortait, remontait tout le monde dans une cordialité tendre qui trouvait les mots efficaces. Ce n'était qu'un *mauvais moment* à passer.

Car vers sept heures, on avait servi aux « douze moribonds » un déjeuner abondant de viandes froides auquel ils firent honneur. Il y eut un fait horriblement touchant; on assure qu'ils ne connurent les huit grâces qu'à cet instant, qu'à table et au bord de l'abîme. On imagine facilement quelle tempête de regrets, quel affolement de sensibilités aurait pu déchaîner dans des âmes moins courageuses, et moins décidées, l'annonce d'une pareille nouvelle. La révolte instinctive, qui se fût traduite par un retour sur soi-même. Eh bien, *ils s'en félicitèrent*. Pas un instant de jalousie, d'antipathie. Un éclaircissement général, sur ses traits épuisés. Leurs âmes de chrétiens et de fœaux illuminaient leurs visages. On dit qu'ils chantèrent un petit couplet, improvisé sur l'heure, comme les bardes bretons en avaient l'habitude, pour célébrer la vie accordée à leurs compagnons. Ils chantèrent, eux qui allaient mourir. Ah, Georges, comme tu dus alors les aimer, tes enfants ! Tu leur avais donné un peu de ta force, de ta bénignité.

Peut-être était-il trop ému puisque ce fut le brillant de Coster qui fit la prière. Le galant dandy, le pimpant gentilhomme, coquet et joli garçon, faisait encore rire avec la volonté de maintenir cette

effrayante gaieté qu'il avait toujours soutenue. Mais lui aussi était croyant. Il disait le verset et les Chouans reprenaient en chœur.

Tous chantèrent ensuite un cantique : « *Qu'il est beau de mourir pour la Religion et le Roi* ».

\*  
\*\*

Ils attendaient. Douze prêtres se présentèrent pour les confesser en même temps. Cela prit une grandeur extraordinaire dans cette salle à demi-obscur, tous ces rudes hommes agenouillés qui ne pouvaient qu'à peine joindre les mains à cause des menottes. Les deux Chefs eux-mêmes à genoux et réclamant l'absolution de leurs fautes qu'une mort pareille allait si durement racheter. On entendait comme bruit de fond la rumeur de la foule, de la foule immense que contenaient facilement les soldats disposés le long des rues et encadrant le lieu d'exécution. Facilement, car ce n'était pas ici la coutumière tourbe avinée des matins livides où l'on fait sauter une tête. Il y avait affluence, mais affluence recueillie, plus soucieuse que curieuse. Le bruit de la foule rappelait cette clameur marine que ces hommes avaient dans la mémoire et dans l'âme; ou le souffle du vent sur les landes.

A onze heures, ce fut le départ. Quand ils parurent, le silence se coagula. Il y avait des gens partout, sur le Quai des Morfondus, où donnait la Conciergerie; sur le Pont-au-Change sur lequel ils allaient traverser la Seine pour prendre le quai et arriver à la place de Grève.

On revoyait les « charretées » sinistres. Les fameuses charrettes basses à essieu surbaissé qui avaient jadis emmené les morts vivants vers la place de la

Révolution ou la Barrière du Trône. Peut-être n'étaient-elles plus peintes en rouge... Trois charrettes, qui portaient chacune quatre hommes en costumes bariolés, en mosaïques de couleurs vives pour l'habit et le pantalon, et quatre soutanes noires. Les prêtres étaient montés dans les charrettes et tenaient la main de celui qu'ils venaient d'absoudre. Picot avait vingt-huit ans et disait son chagrin de mourir. Georges lui répliqua, péremptoirement ou tendrement : « *Allons, Joseph, ne fais pas l'enfant* ». Et Joseph se redressa, bien droit.

Quatre voitures, dont les chevaux sabotaient dans le silence sur les mauvais pavés. Elles entrèrent dans l'ombre du Pont-au-Change, alors garni de chaque côté de maisons très hautes.

Puis tournèrent à droite, car le quai était trop étroit, et laissant à droite le pont Notre-Dame, s'avancèrent sur le quai Lepelletier... Cinquante mètres. A gauche, s'ouvrait la place de Grève et ils virent l'instrument de mort sur son estrade, au bout du couloir clair déterminé par le cordon de troupe. La guillotine écarlate et largement établie sur l'esplanade pâle. Derrière et tout à l'entour un pavé de visages, de têtes sans chapeau. On n'entendait que les chevaux et les bruits d'essieu, ces bruits qui restent tellement ruraux, campagnards...

La première voiture contenait Georges. Il descendit et, parlant avec animation à son confesseur, il réclama l'honneur de mourir le premier pour que tous les autres le vissent et fussent sûrs qu'on ne lui avait pas accordé de grâce. Aussi pour les précéder Là-Haut et les recevoir.

On le lui accorda.

En récitant la Salutation Angélique, 'il s'arrêta après le « priez pour nous maintenant... »

Il monta hardiment les degrés, et, lié sur la planche, la tête dans la lunette, il cria sans arrêter : « VIVE LE ROI ! VIVE LE ROI ! VIVE LE ROI ! VIVE LE... » Ceux qui étaient loin n'entendirent pas parce qu'on avait fait rouler les tambours, et que les stipendiés de la Préfecture hurlaient : « Vive l'Empereur » !

C'en était fait. La boucherie continua devant le peuple atterré... Tous moururent bien, sans forfanterie ni timidité. On remplit les paniers gigantesques. Les gens s'en allèrent frappés, courbés. Ils avaient raison. C'était le plus pur du sang français qui venait de jaillir quand périssaient les avant-derniers Chouans, car en 1832, il y eut encore des martyrs, et il y en a toujours...

OUI, AVEC GEORGES, MOURAIENT LES DERNIERES PUISSANCES RURALES, LES SUPREMES ET SUBLIMES MOUVEMENTS POPULAIRES : L'AME LOYALE, FERVENTE ET PAYSANNE ; L'AME DES LONGUES REVERIES, DES TENACITES QUE RIEN N'ABAT, L'AME D'ACCEPTATION CHRETIENNE ET DE CANDIDE REVOLTE ; L'AME DES PATRES, DES FORESTIERS, DES LABOUREURS ; L'AME DES MAINS JOINTES OU RIVEES SUR L'OUTIL ; LES AMES QUE NOUS AVIONS, MON DIEU, ET FAITES POUR VOTRE GLOIRE ; CES AMES, HELAS, QUE NOUS AVONS LENTEMENT PERDUES, SEIGNEUR, DEVANT VOTRE INEXORABLE, VOTRE INCOMPREHENSIBLE SEVERITE...

## EPILOGUE

Tout ce que les condamnés possédaient avait été laissé à Bicêtre, avant de gagner la Conciergerie. On le vendit à l'encan, sauf le portefeuille de Georges, conservé, nous précise Lenotre, à la Préfecture de Police. On vendit sa montre d'or, son cachet d'or à cornaline gravée, l'épingle de cravate en brillants qu'il avait portée au procès. Le sabre à fourreau d'argent, avec lequel il eût attaqué Bonaparte, fut acheté deux cent soixante francs, et son pistolet, l'arme qui mit à terre Buffet et Caniolle, pour treize francs. Ils gisent sans doute dans quelque collection poussiéreuse et indifférente.

Mais son corps ?... Sa chair elle-même ne fut pas épargnée, n'a pas retrouvé la terre bénite, où il ne fut inhumé que bien tard. Pareil destin ajoute encore au tragique, à l'ironie de cette affreuse prédestination.

Au retour des Bourbons, le marquis de Rivière qui sera bientôt élevé à la dignité ducal, voulut honorer les mânes de ses compagnons par une cérémonie expiatoire<sup>1</sup>. On ignorait tout de l'inhumation des douze décapités. Mais cinq jours avant de leur rendre ce pieux hommage, Charles d'Hozier, qui s'animait et

---

(1) Hédouville avait été nommé pair de France le 4 juin 1814; Brune, chevalier de Saint-Louis, le 1<sup>er</sup> juin; Travot qui captura Charette, le 25 décembre. Julien Guillemot obtint péniblement son épauvette en janvier 1816...

gardait encore son activité, reçut d'une personnalité très humble l'avis qu'il était possible de retrouver, tout au moins, les *ossements* de Cadoudal. On lui assura que son corps aurait été immédiatement porté à l'Ecole de Médecine et livré aux préparateurs; que son squelette existait encore. Bien plus, que ce squelette servait aux démonstrations d'ostéologie du D<sup>r</sup> Larrey, un des chirurgiens de l'ex-Empereur; et, plus encore, que le célèbre baron Larrey ne l'ignorait pas !... Nous imaginons l'horreur des anciens frères d'armes; la pièce anatomique funèbre, pendue sinistrement à sa potence et que raillent les carabins ! qui lui mettent une pipe aux dents...

D'Hozier se munit de Joseph Cadoudal, le dernier frère de Georges, et, avec autorité et mépris, se rendit chez le morticole qui, paraît-il, se fit prier pour leur rendre la dépouille osseuse, tout en leur garantissant, « cependant en confidence », l'authenticité absolue des restes. Il leur fallut *insister*. C'était bien, en effet, l'armature de ce corps géant, ses bras immenses, ce cou court, dont, sous l'axis, la vertèbre brisée par le couperet avait été remplacée par une rondelle de bouchon; ce cervelet massif...

Le service funèbre à la mémoire de Cadoudal fut célébré le 25 juin 1814, juste dix ans, jour pour jour, après son exécution. Mais ce n'était pas devant un cénotaphe seulement évocateur. Ses amis se recueillaient près d'un catafalque recouvrant les os de celui qui avait donné sa vie entière pour le Roi — sacrifié toute sa vie pour LE ROI — pour l'entité royale. Le roi Louis XVIII ne se dérangea même pas, comme s'il comprenait que sa personne n'avait rien à voir dans cette mortelle fidélité dynastique.

A droite de la tombe, les ossements de Georges ont été déposés au centre du mausolée breton. Ceux de Mercier, retrouvés en 1871 dans un grenier de Loudéac, lui font face, en attendant la résurrection éternelle de ceux qui croient.

*Le Chamblac*

— 1951 —

F I N



## TABLE DES MATIERES

LIMINAIRE .....	9
-----------------	---

### PREMIERE PARTIE

I. ....	13
II. ....	20
III. ....	29
IV. ....	34
V. ....	40
VI. ....	54

### DEUXIEME PARTIE

VII. ....	69
VIII. ....	75
IX. ....	92
X. ....	101
XI. ....	134
XII. ....	150
XIII. ....	167

### TROISIEME PARTIE

XIV. ....	189
XV. ....	202

### QUATRIEME PARTIE

XVI. ....	265
ÉPILOGUE .....	294
TABLE DES MATIÈRES .....	297



ACHEVE D'IMPRIMER  
LE 28 OCTOBRE 1970  
SUR LES PRESSES DE  
GUILLEMOT ET DE LAMOTHE  
Imprimeur No 289  
Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1970



└─User  
ett - Packard Company 43\$

└─User 2 └─Hewl

+<sup>3</sup> 7 yyyŷ\$ n

└─User  
ett - Packard Company 43\$

└─User 2 └─Hewl

+<sup>3</sup> 7 yyyŷ\$ n